



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

X

Mois de Marie  
Extrait  
de la Vie et des Œuvres  
du  
Cardinal Pie



✕

# MOIS DE MARIE

EXTRAIT

DE LA VIE ET DES ŒUVRES DU CARDINAL PIE

Collège St Joseph  
Lille



# MOIS DE MARIE

EXTRAIT

DE LA VIE ET DES ŒUVRES

DU CARDINAL PIE

PAR

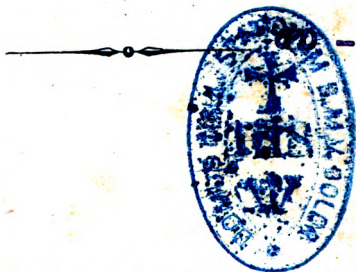
UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE POITIERS

BIBLIOTHÈQUE

"Les Fontaines"

S J

CHANTILLY



LIBRAIRIE H. OUDIN, ÉDITEUR

POITIERS

4, RUE DE L'ÉPERON, 4

PARIS

51, RUE BONAPARTE, 51

1881



LETTRE DE MGR GAY, ÉVÊQUE D'ANTHÉDON.

---

*Poitiers, le 16 février 1884.*

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous félicite vivement d'avoir conçu et mené à fin ce pieux travail : deux fois pieux, puisqu'allant à honorer la mémoire toujours si chère de notre grand et bon Cardinal, il va à éclairer, à étendre le culte de Celle qu'il aimait comme sa Mère.

Il me semble que, dans le Diocèse d'abord, puis dans le reste de la France, ce nouveau *Mois de Marie* sera favorablement reçu, et, en vous remerciant de l'avoir composé, je fais des vœux bien sincères pour qu'il réussisse.

Je suis, Monsieur le Curé, votre tout dévoué en Notre-Seigneur.

† CHARLES, év. d'Anthédon.

---





## PRÉFACE

---

De tous les grands évêques dont s'honore l'Eglise de France, il n'en est peut-être pas qui se soient montrés plus dévots serviteurs ou plus éloquents panégyristes de la T. S. Vierge, que l'éminent et pieux cardinal Pie.

On peut dire que sa vie tout entière se résume dans cette devise qu'il avait inscrite sur son blason épiscopal, au-dessus de l'image de Marie : *Tuissum ego !* Je suis à vous !... Et en effet, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, tous les faits de son existence ont quelque chose qui les rattache au culte de la T. S. Vierge, et c'est dans ce culte virginal qu'il semble avoir puisé la veine la plus féconde de son éloquence, la cause de ses magnifiques succès, le sujet des ses plus belles inspirations, et le thème le plus fréquent de ses homélies si pleines d'onction et de doctrine.

Nous avons donc pensé, à cause de cela, qu'il serait non moins utile qu'intéressant pour les fidèles, de leur mettre sous les yeux, pendant la

durée des exercices du Mois de Marie, l'histoire du cardinal de Poitiers au point de vue de sa piété envers la T. S. Vierge, les exemples et les traits édifiants de sa dévotion, ainsi que les principaux discours que ses lèvres éloquentes ont prononcés en l'honneur de la Vierge bénie.

D'autres historiens auront à raconter la gloire de l'éminent cardinal, qui fut l'une des plus brillantes illustrations de l'épiscopat français, les lumières de son intelligence, l'étendue de son savoir, la sûreté de sa doctrine, la dignité de son caractère, le zèle de sa parole et l'ardeur de son dévouement pour défendre en toute occasion la cause menacée de l'Eglise, en un mot, toutes les grandes œuvres de son pontificat.

Pour nous, nous nous sommes imposé une tâche plus facile et plus modeste. Nous avons seulement envisagé la vie du cardinal dans les manifestations de son culte envers Marie, dans les témoignages de confiance et d'amour qu'il rendait à l'auguste Vierge, et qui nous ont paru si dignes d'être proposés en exemple. Nous avons parcouru les allocutions et les homélies, tantôt magistrales, tantôt pathétiques et touchantes, dans lesquelles le pieux évêque de Poitiers célèbre les

gloires et les bontés maternelles de Marie, et comme l'abeille butine son miel à travers les plus belles fleurs, nous avons butiné à travers tant d'œuvres précieuses le suc de la plus douce piété et le miel des plus riches enseignements.

Aussi est-ce avec confiance que nous présentons notre recueil à la sympathie du public religieux, puisque ce n'est point une littérature vulgaire, ce n'est point notre propre doctrine que nous offrons à la lecture et à la méditation des fidèles : *mea doctrina non est mea* ; mais c'est le grand style, et la grande doctrine de celui qui peut-être a le mieux parlé en ce siècle sur les privilèges et les vertus de l'auguste Marie.

Daigne la T. S. Vierge bénir cet humble travail entrepris pour sa gloire, et le faire servir à l'accroissement de la piété dans les cœurs !

Ménigoute (Deux-Sèvres), le 2 février 1884, en la fête de la Purification de Marie.

L'ABBÉ ALPHONSE BLEAU.

---



# MOIS DE MARIE

EXTRAIT DE LA VIE ET DES ŒUVRES

DU CARDINAL PIE

---

## PREMIER JOUR

NAISSANCE ET JEUNESSE D'ÉDOUARD PIE.  
SA PIÉTÉ ENVERS LA T.-S. VIERGE, ET SON CULTÉ  
POUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Quand Dieu prédestine une vie humaine à l'accomplissement d'une mission particulière et d'un rôle supérieur dans l'ordre religieux, il est rare qu'on ne rencontre pas des signes déjà manifestes de la prédestination divine jusque dans le berceau qui voit éclore cette vie naissante. D'ordinaire, Dieu prélude à son œuvre future par des traits de Providence et par certains phénomènes qui sont pour le regard attentif comme une révélation de l'avenir. Ainsi en a-t-il été dès la naissance de celui qui fut plus tard le docte et pieux cardinal de Poitiers.

Dieu avait résolu de faire paraître en ce dix-neuvième siècle un glorificateur éloquent des grandeurs de Marie, une âme éminemment pieuse qui fût pour toute l'Eglise un modèle de dévotion envers la T.-S.

Vierge : c'était le cardinal Pie. Or, dès la première aurore de son existence, la prédestination dont il était l'objet commence déjà à se faire jour. Voyons, en effet, quels magnifiques présages planèrent sur son berceau.

Louis-François-Désiré-Edouard Pie naquit à Pontgouin, humble paroisse du département d'Eure-et-Loir, non loin de l'insigne basilique de Notre-Dame de Chartres. N'était-ce point déjà un premier signe de prédestination, que de naître ainsi sous l'aile protectrice de Marie, à l'ombre du plus ancien et du plus célèbre sanctuaire que l'auguste Mère de Dieu ait possédé sur la terre de France, et au milieu d'une contrée où, selon des traditions vénérables, le culte antique *de la Vierge qui devait enfanter* avait précédé l'introduction même du Christianisme dans les Gaules?

En outre, la Providence voulut que le jeune enfant reçût le saint baptême en un jour où l'Eglise célèbre une de ses plus grandes solennités en l'honneur de Marie. Edouard vint au monde le 26 septembre 1815. C'était l'époque désastreuse où la France, accablée de revers, était en proie à l'invasion ennemie. Les troupes prussiennes occupaient alors toute la contrée. Leur présence, on le comprend, répandait l'agitation et l'effroi parmi les habitants des bourgs et des campagnes, plus exposés que ceux des villes aux excès des vainqueurs. La consternation était générale, et c'est à peine si l'on osait circuler sur les routes où bivouaquaient de toutes parts les soldats étrangers. Par suite de ces circonstances, le

baptême du nouveau-né fut retardé jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre. Or, cette année-là, le premier jour d'octobre se trouvait être un dimanche, et coïncidait, selon la règle liturgique, avec la célébration de la fête solennelle de Notre-Dame du Rosaire, de la Vierge puissante et terrible comme une armée rangée en bataille, de la Vierge victorieuse à laquelle l'Eglise rend gloire annuellement du grand triomphe remporté à Lépante sur les hordes musulmanes. Edouard Pie est donc né à la vie de la grâce sous les auspices d'une des plus belles solennités de Marie. Ici encore, quel présage, et quelle marque éclatante de la prédestination particulière réservée à ce jeune enfant, qui devait être un jour le preux champion de l'Eglise et le fidèle chevalier de Notre-Dame !

Par une autre grâce non moins signalée, Dieu avait fait à Edouard Pie un don incomparable : celui d'une excellente mère. « Obscure et pauvre selon le monde, la chrétienne qui l'enfanta avait, et dans une large mesure, cette noblesse supérieure et cette fortune d'en haut qui est la foi. » Avant de donner le jour à son fils, déjà elle l'avait consacré à la T.-S. Vierge. Plus tard, le portant sur ses bras, elle alla bien souvent renouveler devant l'autel de Marie la consécration de son enfant, et dès que les premières fleurs de la raison commencèrent à germer dans l'esprit d'Edouard, elle employa tous ses soins à lui faire connaître et aimer le nom de sa Mère du Ciel. En agissant ainsi, l'humble femme de Pontgouin prévoyait-elle quelle serait un jour la destinée de son fils ?



Qui sait ? Le cœur d'une mère a quelquefois de si profondes intuitions !.. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que, grâce à l'éducation de cette mère si chrétienne et si dévouée, la piété envers Marie s'accrut de jour en jour dans le cœur du jeune Edouard.

Les voies de Dieu sont admirables. Voici que, pour préparer l'accomplissement de ses desseins sur cet enfant, Dieu permit que l'archiprêtre de Notre-Dame de Chartres vint à passer dans la paroisse de Pontgouin. Ce vénérable ecclésiastique, apercevant par hasard le jeune enfant au cou de sa mère, beau et souriant comme un ange, eut sans doute un pressentiment de l'avenir, et recommanda à Mme Pie de lui amener son fils, aussitôt qu'il pourrait marcher. Cette parole bienveillante ne fut pas oubliée, et lorsqu'Edouard eut grandi de quelques années, sa mère l'envoya à Chartres, où le jeune élève ne tarda pas à se faire distinguer autant par sa piété envers la T.-S. Vierge que par son travail et par sa vive intelligence.

Chartres ! la cité royale de Marie ! Dès qu'Edouard y fut venu, il se sentit en quelque sorte dans son élément, dans une atmosphère de contentement et de bonheur, dans la pleine possession de ses plus chères espérances, parce que là il avait trouvé le superbe sanctuaire et la splendide cathédrale dont Marie est la reine. Enfant de douze ans, il se prit à aimer passionnément le beau temple de Notre-Dame, non seulement d'un amour d'artiste, mais aussi d'un amour de fils.

Entendons-le raconter lui-même, dans un brillant discours, la magnificence de Notre-Dame de Chartres :

« La voyez-vous de loin cette cathédrale qui dédaigne la terre, qui laisse ramper à ses pieds les plus hauts monuments, et dont l'architecture et les dimensions ne semblent correspondre qu'à l'architecture même des cieux, et aux dimensions de l'horizon que votre œil embrasse ?...

« Que d'autres monuments rivaux puissent venir se poser à côté de celui-ci avec une prétention plus ou moins fondée, c'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider. Mais il est une gloire qui lui est propre, et qu'on ne lui disputa jamais : vous avez nommé ces deux tours gigantesques, ces deux flèches aériennes qui n'ont pas leurs semblables dans le monde. Je le sais, le Rhin voit s'élever près de ses bords une célèbre pyramide, justement vantée pour son élévation et sa hardiesse; mais, solitaire depuis plus de trois siècles, elle attend encore sa sœur qui ne naîtra sans doute jamais, et la basilique de l'Alsace est condamnée à ne lever qu'un bras vers les cieux. La nôtre est plus heureuse !... Que ne pourrais-je pas dire de ces deux sœurs, de ces deux aiguilles géantes, que le contraste embellit, qui se complètent l'une par l'autre, qui écrasent l'imagination sous le poids d'une surprise toujours nouvelle, et réveillent dans les cœurs un enthousiasme toujours renaissant ?...

« Mais approchez. Qui de vous a jamais franchi l'entrée principale de ce temple; qui de vous a jamais

posé le pied sur le seuil de cette basilique, sans se sentir accablé, ému, transporté, attendri de tant de grandeur, de majesté, d'harmonie, de silence, d'esprit de recueillement et de prière, sans éprouver une impression qui l'ait comme sorti de cette sphère terrestre pour le placer sur le seuil de la céleste Jérusalem ?

« Mais surtout qui de vous a jamais étudié le mystère de toutes les parties du temple, sans être pénétré d'admiration, en présence de tant de doctrine, de tant de lumières accumulées et réunies comme dans une encyclopédie sacrée ? — Il a plu à Dieu, dit saint Paul, de récapituler toutes choses en Jésus-Christ, qui est le chef de l'humanité, et qui est placé au-dessus de toute principauté, de toute puissance, de toute vertu, de toute domination, et de tout nom qui puisse être prononcé non seulement dans ce siècle, mais encore dans le siècle futur. — Et Marie, ajoute saint Augustin, Marie, qui est la mère de Jésus-Christ, est la mère de notre chef, de notre tête : *Maria, mater capitis nostri*. Par conséquent, dans un sens très vrai, toutes choses peuvent et doivent tendre vers elle comme vers Jésus. Or, c'est ici, à Notre-Dame de Chartres, que vous trouvez cette concentration universelle du ciel, de la terre et des enfers, de l'éternité et du temps, de la nature et de la grâce, de la science et de l'histoire, autour du trône de Marie.

« Marie, vous la montrerai-je du côté de l'aquilon, portée sur les bras de la bienheureuse Anne, sa mère, entourée des patriarches et des rois, ses ancêtres selon la chair, des prêtres et des prophètes, ses aïeux

spirituels : brillante escorte de la royauté et du sacerdoce antiques qui résume quarante siècles d'attente ? Marie, vous la montrerai-je tournée vers l'occident, donnant au monde le Désiré des nations, le Législateur du peuple nouveau, le Sauveur des hommes, la Victime du Calvaire, le Vainqueur de la mort, le Triomphateur qui retourne au ciel ? Marie, vous la montrerai-je aux rayons ardents du midi, âme de l'Eglise qui est héritière des deux testaments, ayant son trône, comme Jésus, au milieu des apôtres, au centre des martyrs et des confesseurs, et de tous ceux qui, ayant suivi sur la terre le Fils de l'Homme, au jour de la régénération, quand il sera sur le siège de sa majesté, seront assis avec lui sur douze sièges pour juger les douzes tribus d'Israël ? Marie, enfin, vous la montrerai-je au côté de l'aurore, à la place éminente qui sied à la dame et maîtresse de la demeure, assise à la façon des reines : reine, en effet, du monde entier dont elle reçoit les vœux, les hommages, et auquel elle présente en échange une fleur, ou plutôt le fruit par excellence, l'Enfant divin, qui bénit de sa droite ce globe terrestre, dont sa gauche semble se jouer, comme au jour primitif où elle le jetait dans l'espace ?

« Et ce ne sont là que quelques esquisses à grands traits. Que ne puis-je aborder le détail ? Il faudrait, avant tout, exposer une large doctrine que nous trouvons dans le pape saint Grégoire. Jésus-Christ dit à ses disciples : Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature. Quoi donc ? s'écrie le saint docteur, est-ce que le saint Evangile devait être

prêché aux êtres qui n'ont pas de sentiment, aux animaux dénués de raison, pour que Jésus-Christ ait pu dire : Prêchez à toute créature ? Et il se répond à lui-même : Mais toute créature est résumée, est baptisée dans l'homme, et l'homme, de son côté, a en lui quelque chose de toute créature. — Ne vous étonnez donc pas si toutes les parties de la création ont été convoquées dans le temple, pour y recevoir en quelque sorte l'initiation surnaturelle, pour y rendre foi et hommage au Christ, qui est la tête de toute la nature humaine et créée, et à Marie, qui est la mère de ce chef, de cette tête : *Maria, mater capitis nostri*.

« Ne voyez-vous pas tous les règnes de la nature, toutes les œuvres du créateur, tous les états de l'humanité, toutes les formes, tous les produits de la pensée, du travail et de la science, toutes les évolutions de l'histoire entrer dans la sublime composition du temple : à ce point qu'on peut dire de la basilique qu'elle est une exposition complète et permanente de tout l'ordre naturel aussi bien que de l'ordre surnaturel, remontant, gravitant de concert, et dans la juste et nécessaire subordination de l'un à l'autre, vers le chef unique et le centre universel, qui est le Fils de Marie, le médiateur placé entre la terre et les cieux, entre l'humanité qu'il a prise au sein virginal et le Père de qui il est engendré de toute l'éternité ? Ah ! l'ancienne loi voulait que l'univers entier fût représenté sur le pectoral du grand-prêtre, et que les faits illustres des ancêtres fussent gravés sur les pierreries qu'il portait. Et maintenant encore, chaque

fois qu'un prêtre de la loi nouvelle descend du saint autel, l'Eglise place sur ses lèvres, teintes du sang de Jésus, l'hymne par lequel toutes les œuvres de la création naturelle et surnaturelle, dans leur énumération la plus complète, sont excitées à bénir, à louer, à exalter le Seigneur : depuis la terre et les astres, jusqu'aux métaux et aux plantes ; depuis les oiseaux, les poissons, et les quadrupèdes, jusqu'aux enfants des hommes selon la nature et aux fils d'Israël selon la loi ; depuis les prêtres du Seigneur, et les saints et humbles de cœur qui sont sur la terre, jusqu'aux esprits et aux âmes des justes qui triomphent dans le ciel. Or quand c'est dans une basilique, comme celle de Notre-Dame de Chartres, que ce prêtre a immolé la Victime Sainte, s'il a l'intelligence du lieu où il se trouve, il n'a point, dans son action de grâces, à faire effort pour chercher au loin et ramasser péniblement par la pensée toutes les pièces éparses de l'une et de l'autre création. Tout ce monde de la nature et de la grâce, de la science et de la foi, de la terre et du ciel, du passé et de l'avenir, des choses visibles et invisibles, peint, sculpté, figuré autour de lui, le presse, l'enveloppe de toutes parts ; l'universalité des êtres vient en quelque sorte se poser sur sa poitrine ; de tous côtés, des voix lui correspondent ; et le cantique qu'il récite est en même temps répété, chanté, comme en un chœur alternatif, par la pierre qui tressaille et par la vitre qui frémit (1). »

(1) Discours prononcé à la cérémonie du couronnement de Notre-Dame de Chartres, le 31 mai 1855.

Telle est la splendeur de Notre-Dame de Chartres, c'élevée et décrite par le plus affectionné de ses enfants, avec une si haute majesté de langage, avec un si noble enthousiasme de poésie. Telle est la demeure sublime et vraiment royale, auprès de laquelle le jeune Edouard Pie eut le bonheur de passer son enfance, et à laquelle il voua, dès l'âge le plus tendre, un attachement indestructible. Combien n'était-il pas heureux, tout jeune encore, d'assister, sous cette basilique triomphale, aux fêtes de la Très-Sainte Vierge, aux pompes des cérémonies sacrées ; et combien de fois sans doute, empruntant les paroles inspirées des psaumes, ne devait-il pas répéter en son cœur : *Dilexi decorem domûs tuæ et locum habitacionis gloriæ tuæ* : O Marie, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la beauté de votre demeure, et le lieu d'habitation où réside votre gloire. *Quam dilecta tabernacula tua* ! Qu'ils sont aimés, céleste Mère, les tabernacles où vous avez fait votre séjour ! Le passereau trouve un abri dans les bosquets, et la tourterelle un doux nid sous l'ombrage des forêts. Mais à moi, mon nid et mon refuge, ce sont vos autels, ô Marie !

Au-dessous de la cathédrale de Chartres, il y a une vaste crypte ou église souterraine, qui est en quelque sorte « le germe d'où la basilique tout entière est éclos » : sanctuaire auguste, dont l'origine remonte aux temps les plus reculés ; grotte sacrée, dans laquelle nos ancêtres des Gaules, suivis de tant de générations chrétiennes, sont venus vénérer l'image antique de Notre-Dame de Sous-Terre, de la Vierge

qui était l'attente des Gentils aussi bien que celle d'Israël, et qui devait un jour enfanter le Sauveur.

Cette grotte mystérieuse fut, autant que la basilique extérieure, un objet de dévotion et d'amour pour l'enfant de Notre-Dame.

« Que de fois, nous dit-il lui-même, au soir des grandes solennités, après les saints offices terminés, je suis allé m'agenouiller dans cette crypte obscure et abandonnée ! Que de fois, après avoir appuyé mon front à la colonne vénérée sur laquelle repose notre Mère<sup>1</sup>, je suis allé le coller à la poussière de l'ancienne place que ses pieds ont sanctifiée ! J'entendais au-dessus de ma tête la foule s'écouler, heureuse et attendrie du spectacle des grandes pompes religieuses auxquelles elle venait d'assister. Mais, à mon sens, les plus belles de ces fêtes étaient encore incomplètes : il restait au fond de mon cœur un désir, un regret. Seul, au milieu des ténèbres et du silence, je me demandais si ce désert ne retrouverait pas un jour la vie ; si cette solitude n'était pas destinée à reflorir ; si ces vieilles nefs, enveloppées du linceul de la nuit, ne reverraient plus jamais les longues files de vierges aux robes blanches, les anciennes et célèbres processions des lévites en vêtements sacrés ; si ces voûtes assombries ne s'illumineraient pas encore de ces mil-

1. Notre-Dame du Pilier, placée dans la basilique supérieure de Chartres, et celle dont Mgr Pie porta l'image sur ses armes.



liers de cierges portés aux mains des fidèles et des prêtres ; en un mot, si ce lieu tant aimé et fréquenté des âges précédents, ce lieu qui a été le rendez-vous de tous les saints, ne reconquerrait pas sa sainteté et sa gloire !... »

C'est ainsi qu'Edouard Pie aimait Notre-Dame de Chartres, et son image vénérée, et sa crypte séculaire, et son temple royal, et ses autels glorieux, en un mot, tout ce qui se rapportait au culte de Marie.

Touchant exemple de piété pour toutes les âmes chrétiennes. Ah ! comme l'enfant prédestiné de Notre-Dame de Chartres, aimons donc avec transport Marie et son autel, Marie et ses fêtes, Marie et ses grandeurs. Et pendant tout ce mois qui lui est spécialement consacré, aimons à venir chaque jour répandre les fleurs et les prières devant son image, et multiplier à ses pieds les témoignages de notre vénération, de notre confiance, et de notre filiale dilection. Ainsi soit-il.

1. Discours prononcé à la fête du rétablissement de la statue de la sainte Vierge dans la crypte de la cathédrale de Chartres, le 15 sept. 1857.

## DEUXIÈME JOUR

L'ABBÉ PIE SÉMINARISTE ET PRÊTRE. — SES ADIEUX  
A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Jamais on n'a ouï dire que Marie ait laissé sans récompense la dévotion qu'on a pour elle. C'est ainsi qu'elle accorda au jeune Edouard Pie, en récompense de son ardente piété, la plus précieuse et la plus insigne faveur qui puisse être obtenue sur cette terre par un enfant de la famille humaine : la faveur de la vocation sacerdotale.

Mère de Jésus et Reine du clergé, c'est Marie qui enfante spirituellement de ses entrailles virginales ceux qui doivent être de nouveaux Christs, c'est Marie qui recrute pour la sainte Eglise les élus du sacerdoce, et tout prêtre peut le dire, il n'est pas une seule vocation ecclésiastique que Marie elle-même n'ait inspirée, bénie, entretenue, et protégée avec un soin maternel.

Aussi, grâce à cette protection efficace de la Très-Sainte Vierge, Edouard Pie se sentit de bonne heure appelé aux fonctions du ministère sacré. Nouvel Eliacim, il n'avait pas de joie plus grande, d'occupation plus aimée, que de servir à l'autel et de prendre part au culte religieux. Vainement les sollicitations

du monde essayèrent plusieurs fois de ravir au sanctuaire ce beau lis si parfumé de piété et de vertu. Marie le protégeait d'une main vigilante ; Marie avait tellement enraciné dans le cœur du jeune adolescent le bel amour de sa sainte et glorieuse vocation, que ni promesses ni flatteries ne purent un seul instant le faire chanceler. — Edouard, lui disait-on perfidement, tu as trop d'esprit, ne te fais donc pas prêtre. — Je ne sais pas si j'ai trop d'esprit, répondait le jeune protégé de la sainte Vierge ; mais je sais bien que, si Dieu m'en a donné, c'est pour l'employer à sa gloire.

Edouard Pie entra donc au petit-séminaire de son diocèse, où sa piété envers Marie devenait toujours croissante. Puis on l'envoya achever ses études à Paris au grand-séminaire de Saint-Sulpice, et là, il parut encore ce qu'il avait été précédemment, plein de distinction, de vertu, de qualités aimables. Mais il se fit remarquer surtout par son zèle, sa piété, et son intelligence dans l'œuvre des catéchismes : avec quel charme et quel attrait ne se plaisait-il pas à enseigner aux jeunes enfants de la capitale l'amour de Dieu et de Marie !

Cependant l'époque arriva où, après avoir franchi les premiers degrés du sanctuaire, il allait être appelé à recevoir l'onction sacerdotale. Or il eut la joie, en cette solennelle circonstance de sa vie, d'obtenir un nouveau gage de la protection constante de la Très-Sainte Vierge. L'évêque de Chartres, Mgr Clausel de Montals, qui avait pour le jeune abbé Pie une parti-

culière affection, ne voulut pas laisser à d'autres la mission de lui imposer les mains et de l'élever aux honneurs de l'autel. Il fut donc décidé, par la volonté expresse de son évêque, qu'Edouard serait ordonné prêtre sur les dalles du sanctuaire de Notre-Dame de Chartres.

On peut croire, dit l'éloquent historien du cardinal Pie (1), que le cœur tout entier du lévite tressaillit de joie à cette pensée. Notre-Dame ! Notre-Dame du Pilier ! Notre-Dame de Sous-Terre ! Notre-Dame de Chartres enfin ! son vrai berceau, le Bethléem de son adolescence, sinon de sa première enfance ! le Nazareth de ses études et de sa vocation ! Cette cathédrale, insigne entre toutes celles de France, n'était-elle pas le temple aimé et le splendide symbole de cette Vierge en qui se résumait pour lui l'Eglise entière, et à qui cent et cent fois déjà il avait répété : *Tuus sum ego !* je suis à vous !... Ecoutez comme il en parlait : « Témoignage vivant de la foi qui anima toute une grande époque de notre histoire nationale ; brillant sommaire des doctrines et des espérances chrétiennes, sculptées sur la pierre, ou écrites en perles et en diamants sur la transparence du verre ; vestibule magnifique et proportionné aux magnificences de la demeure éternelle ; transfiguration de la matière obéissant à l'esprit ; assomption de la nature entre les bras de la grâce ; aspiration de la créature exilée et souffrante vers la patrie de l'immuable félicité ;

(1) Oraison funèbre du Cardinal Pie par Mgr Gay.

œuvre gigantesque et pourtant œuvre populaire (1). »

Il fut donc ordonné prêtre, le samedi de la Trinité de l'an 1839, dans cette noble et radieuse église. Heureuse coïncidence ! c'était le 25 mai, c'est-à-dire au cours du beau mois consacré à Marie ! Le lendemain de son ordination, le jeune prêtre fut attaché comme vicaire à la cathédrale de Chartres, et y resta cinq ans.

Ces cinq années de vicariat, dit toujours le même historien (2), furent aussi fécondes que brillantes. A toutes les aptitudes, le jeune prêtre de Notre-Dame unissait toutes les saintes ardeurs. Dans toute la mesure de ses forces, et souvent par-delà, il se dévoua et s'employa à toutes sortes de ministères, en particulier à celui de la prédication, où le nom de Marie revenait si fréquemment se placer sur ses lèvres. Et quelle vie intérieure ! quelles mœurs surnaturelles ! quelle virginité de cœur ! et comme on sentait toujours en lui et dans ses œuvres l'enfant choisi, l'enfant gardé, l'enfant béni de la Sainte Vierge !

Mais, malgré les humbles sentiments qu'il avait de lui-même, ce jeune prêtre s'éleva tellement dans l'opinion publique, que son évêque le nomma bientôt vicaire général du diocèse ; et, après cinq ans d'exercice passés dans ces laborieuses fonctions, l'abbé Pie fut nommé à l'évêché de Poitiers, le 23 mai 1849 :

(1) Discours prononcé pour la bénédiction du chemin de fer de Chartres le 5 juillet 1849. — (2) Mgr Gay.

il n'avait que trente-trois ans. C'est ainsi que le protégé de Marie, l'adopté de la fête du Rosaire, atteignit, en peu d'années seulement, jusqu'aux sommets les plus honorables de la sainte hiérarchie.

Alors, cet enfant du peuple devenu prince de l'Eglise, cet enfant de famille obscure et d'humble condition élevé par ses mérites à la dignité d'évêque, ne chercha point pour ses armoiries un blason aristocratique ou empreint de fierté ; mais il plaça modestement sur son écu à champ d'azur l'image ainée de Notre-Dame, avec cette pieuse et filiale devise : *Tuus sum ego !* je suis vôtre ! je vous appartiens totalement, ô ma Mère !... Et, quand il lui fallut quitter le sanctuaire, mille fois chéri, qui avait été jusque-là l'honneur de sa jeunesse, la joie de son âme et le premier théâtre de ses travaux, ce fut dans les termes les plus touchants qu'il adressa ses adieux à Notre-Dame de Chartres. Prêtons l'oreille quelques instants à ce chant du cygne, à cet hymne de tendresse qui s'exhala de son cœur :

« Chartres !... pourquoi faut-il que je prononce en pleurant ce nom qui a toujours fait toute ma joie ? O sainte Eglise de Chartres, incomparable demeure de Marie, je vous aimai toujours, comme l'enfant aime sa mère. Dès mon entrée en ce monde, je fus jeté dans votre sein. A peine né, j'étais revêtu de vos livrées. Nourri, élevé à vos pieds, le jour même de mon sacerdoce fut celui qui me rangea parmi les ministres de votre autel : je n'ai jamais servi d'autre église que vous. Comme l'enfant s'honore des vertus

de sa mère, ainsi j'étais fier de toutes vos splendeurs ; j'étudiais, je rassemblais avec amour tous les monuments de votre gloire ; je respirais avec bonheur le parfum de vos traditions ; je baisais avec respect les traces non interrompues de science et de sainteté que les siècles passés me faisaient retrouver dans votre histoire. Vierge sainte, combien j'ai aimé la beauté de votre maison, et le lieu de votre habitation favorite!... Vous ne me quitterez point, ô vous, image séculaire de Marie, assise sur un trône d'où vous répandez tant de faveurs ; je veux toujours vous voir sur cette colonne couverte de tant de baisers et mouillée de tant de larmes. Je vous appartiens, ô Sainte Dame de Chartres : *Tuus sum ego* ! C'est pour quoi je vous emporte, comme un sceau qui sera toujours placé sur mon cœur et sur toutes mes œuvres, et je serai d'autant plus constant dans mon amour, que j'ai plus particulièrement expérimenté vos douceurs et sucé le lait de vos consolations (1). »

« Oui, depuis ces premiers jours de l'enfance, où, vêtu comme Samuel de la tunique de lin que m'avait faite ma mère, je commençai de servir devant le Seigneur dans le dernier rang des lévites, jusqu'à ce jour où les mains des pontifes ont placé sur mon front, comme sur celui d'Aaron, le diadème du pontificat ; pendant tout ce trajet du vestibule au Saint des Saints, j'ai cette consolation de n'avoir fait aucun pas, si ce n'est guidé par Marie. Vierge sainte, vous

(1) Œuvres, t. I, p. 104 et suiv.

avez pris ma droite, et vous m'avez conduit selon votre bon plaisir. Hélas ! et si j'ajoute qu'en me laissant ainsi diriger, je me suis trouvé soudainement sur le chemin de l'élévation et de la gloire, c'est ici que, pour la première fois, je me plaindrai de votre maternelle direction. Jusqu'alors vous aviez essuyé mes pleurs, aujourd'hui vous les faites couler ; et vous qui aviez adouci pour moi tant de douleurs ; vous m'en avez préparé une à laquelle je n'ai encore pu me résigner.

« Car je ne saurais parler plus longtemps le langage humain. Non, la dignité épiscopale n'est point une faveur, c'est une lourde charge... Dans un siècle où la religion n'est pas moins vivement assaillie qu'au siècle d'Hilaire, qui suis-je pour aller m'asseoir sur la chaire qu'il a illustrée par son courage et par sa doctrine ? Je n'emporte avec moi qu'un sujet de confiance, qu'une raison d'espérance : c'est que j'appartiens à Marie, c'est que je suis évêque par son fait. Dans toutes circonstances, je lèverai les yeux vers ce sanctuaire de Chartres, toujours présent à mon esprit ; vers cette église, vers cet autel d'où j'attendrai le secours !...

« Je ne prononcerai pas le mot d'adieu. Trop de liens de piété et de reconnaissance m'attacheront éternellement à cette église, qu'il me sera toujours si doux de revoir. Je ne dirai donc point adieu, mais merci. Merci à vous, saints autels devant lesquels nous avons trouvé tant de consolations et de lumières ; sanctuaire béni où toutes nos peines s'envolaient, où nos larmes



se tarissaient, où notre tristesse se convertissait toujours en joie. Et enfin, merci à vous, ô Sainte Dame de Chartres ! O Marie, vous avez veillé sur mon entrée dans cette église, veillez aussi sur ma sortie. Merci de tous vos bienfaits, de toutes vos faveurs ! Que votre tendresse me suive partout. Partout je serai à vous, partout je vous appartiendrai : *Tuus sum ego!* Avant de m'éloigner, j'ai voulu qu'une lampe de plus fût désormais allumée devant votre image. Elle y veillera aussi longtemps que je vivrai sur la terre, et ne s'éteindra qu'avec mon dernier souffle. Elle vous dira nuit et jour mon tendre amour pour vous.

« Vierge Marie, votre nom est le premier que j'ai prononcé dans ce temple, au jour de mon début ; votre nom est celui qui va fermer mes lèvres. Ce nom, il m'est familier comme ma respiration ; ce nom, je n'ai pas été un seul jour sans le redire ; ce nom, il a fait jusqu'ici ma joie, ma force, mon succès ; ce nom, il sera mon soutien, ma consolation pendant mon épiscopat. Ce nom, puissé-je, selon le vœu d'un saint évêque de l'antiquité, puissé-je en mourant l'emporter sur mes lèvres, comme l'olivier avec lequel la colombe revenait vers l'arche ! (1) »

Telles sont les paroles attendries par lesquelles le pieux prélat adressait ses adieux, ses protestations d'amour, ses actions de grâces, à sa céleste Protectrice.

(1) Discours d'adieu prononcé au prône de la messe paroissiale de la Cathédrale de Chartres, le dimanche 2 décembre 1849.

Et nous, chrétiens, que d'actions de grâces aussi n'avons-nous pas à rendre à l'auguste Vierge ! que de fois ne nous a-t-elle pas protégés et bénis, dans le cours de notre existence ! Ah ! disons-lui donc à notre tour, avec son dévot serviteur : Merci, ô Vierge Sainte, merci de tous vos bienfaits, de toutes vos marques de bonté. Que votre tendresse me suive partout. Partout je serai à vous, partout je vous appartiendrai : *Tuus sum ego* : telle sera, à moi aussi, ma devise. Je vous appartiendrai durant ma vie tout entière, et dès ce jour, ô Marie, je me consacre à vous perpétuellement, pour vous aimer, pour vous servir, pour vous louer jusqu'à la mort. Oui, ô Vierge aimée, quand viendra le moment d'adresser mes adieux à la vie, je veux que votre nom, après celui de Jésus, soit le dernier qui sortira de mes lèvres expirantes ! Ainsi soit-il.

---

## TROISIÈME JOUR

M<sup>GR</sup> PIE A POITIERS. — DISCOURS A NOTRE-DAME-  
DES-CLEFS.

Rendu à Poitiers, Mgr Pie eut la satisfaction de trouver, au cœur de sa ville épiscopale, un sanctuaire de Marie, et dès lors il reporta sur Notre-Dame de Poitiers la tendre affection qu'il avait eue pour Notre-Dame de Chartres.

Le jour où il prit possession de son siège, avant de se rendre à son église cathédrale de Saint-Pierre, c'est dans le sanctuaire de Notre-Dame qu'il voulut faire sa première halte, afin de répéter à Marie son *Tuus sum ego*, afin de lui confier sa vie et son cœur d'évêque, afin de placer sous sa garde son cher diocèse et toutes les œuvres de son pontificat.

De même, dans toute la suite de sa carrière, jamais il ne s'éloignait pour quelque temps de Poitiers, sans aller auparavant, avec simplicité et confiance, se recommander à la protection de Marie; et au retour du voyage, sa première visite était toujours pour le sanctuaire de Notre-Dame.

Ce sanctuaire poitevin est connu sous le nom de *Notre-Dame-la-Grande* ou *Notre-Dame-des-Clefs*.

Voici l'origine de ce dernier nom :

C'était en l'année 1202. La vieille capitale du Poitou, depuis longtemps assiégée par les Anglais, avait résisté victorieusement à tous les efforts de l'ennemi, et la cité d'Hilaire et de Radégonde voyait flotter avec orgueil, sur les tourelles de ses murailles, les blancs étendards de la patrie.

Mais, parmi les héroïques défenseurs de la ville, se trouvait un traître, lequel appartenait à la maison de l'échevin de la cité. A la faveur des ténèbres du soir, il va trouver les Anglais, et mettant sa conscience au prix d'une misérable somme d'argent, il s'engage à leur ouvrir pendant la nuit les portes de la ville. C'était le soir de la vigile de Pâques.

Aussitôt que la nuit est venue, le traître se glisse dans la chambre du maire, et va pour s'emparer des clefs que celui-ci déposait ordinairement au chevet de son lit. Mais quelle n'est pas la déception du traître : les clefs ne sont plus là !..

Cependant les Anglais, se croyant sûrs de la trahison, s'approchent de la porte de la Tranchée, et commencent l'assaut. Un tumulte extraordinaire s'élève dans toute la ville, un cri d'alarme retentit dans tous les quartiers : Aux armes ! aux armes ! l'ennemi est à nos portes !... L'échevin se réveille, et s'aperçoit avec terreur que les clefs ont disparu. Où sont-elles ? qui les a prises ? Malheur ! trahison !

Mais heureusement que Notre-Dame veillait sur sa bonne ville de Poitiers, et tandis que le peuple effaré se réfugie dans son sanctuaire pour y chercher secours, ô bonheur ! il aperçoit entre ses mains les

clefs miraculeusement sauvées : c'était Marie qui, par un prodige de miséricorde, les avait soustraites aux mains du traître, et qui les gardait à cette heure critique sous sa protection. A la vue de ce miracle, le peuple de Poitiers est transporté de courage, il s'élançe vers la porte menacée, et fait subir aux Anglais la plus honteuse défaite, en même temps que les deux protecteurs de la cité, saint Hilaire et sainte Radégonde, apparaissaient au-dessus des remparts, pour achever la déroute de l'ennemi.

Tel est le prodige *de la nuit de Pâques*, relaté dans les Annales d'Aquitaine. Depuis lors, en mémoire et en reconnaissance de ce fait miraculeux, la population poitevine célèbre tous les ans, le lendemain de la grande fête pascale, une procession solennelle, qui va de l'église Notre-Dame-des-Clefs jusqu'au faubourg de la Tranchée, où s'est accomplie autrefois la défaite des Anglais.

C'est à l'occasion d'une semblable procession, que Mgr Pie prononça la charmante homélie qu'on va lire :

« Quel que soit, mes très chers Frères, l'événement miraculeux dont vos pères ont conservé la mémoire depuis tant de siècles, quels que soient les ennemis contre lesquels vous avez été défendus par la protection de la Vierge Marie, quelle que soit enfin, quant aux dates et aux accessoires du fait principal, la valeur historique du récit consigné depuis bientôt quatre cents ans dans vos archives municipales, je suis heureux de venir aujourd'hui dans ce beau tem-

ple acquitter, pour ma part, la dette traditionnelle de gratitude, de piété, d'amour, que le patriotisme poitevin a contractée envers sa libératrice. J'accepte sans hésiter l'aimable légende qui me montre entre les mains de Marie les clefs que les défenseurs de la cité croyaient perdues, et qu'un citoyen coupable avait vainement tenté de livrer à l'ennemi. Je m'agenouille avec vous devant l'image de votre sainte protectrice, et je vénère entre ses mains les clefs d'argent que votre reconnaissance y a déposées.

« Ah ! des clefs entre les mains de Marie ! qu'il y a de pensées vraies et touchantes enveloppées sous l'écorce de ce fait ! La piété envers Marie, qui a revêtu mille formes, n'en saurait trouver une autre plus aimable, plus expressive.

« Il est écrit : Si le Seigneur ne garde lui-même la cité, c'est en vain que veillent ceux qui sont préposés à sa garde. De saints docteurs ont appliqué cette parole à Marie, et ils ont dit : Si la Mère du Seigneur ne se fait pas gardienne de la cité, la vigilance des sentinelles sera impuissante. Et de quelle cité parlaient-ils donc ?

« Ne savez-vous pas, mes Frères, que notre âme, que l'âme du chrétien est souvent comparée à une ville, à une cité fortifiée ? Or, cette cité a des portes : ce sont nos sens. Et ces portes, elles ont besoin d'être gardées ; il y faut même une garde sévère ; sinon l'ennemi, qui rôde sans cesse autour de nous, peut faire des incursions terribles dans la place. Les portes de cette cité, trop souvent nous n'avons pas la main

assez forte, assez sûre pour en défendre l'entrée. Par exemple, nos yeux n'ont-ils pas été souvent des portes ouvertes à l'ennemi ? L'Esprit-Saint s'est-il trompé, quand il a dit que c'est l'œil qui a ravagé l'âme : *oculus deprædatus est animam* ? Ce jeune homme, tout à l'heure, était un ange. Il n'a pas su garder l'accès de son âme, les avenues de son cœur ; il n'a pas su faire, comme le grand homme de l'Idumée, un pacte avec ses yeux, et la mort est montée par les ouvertures, elle est entrée par les brèches de la muraille : *ascendit mors per fenestras*. L'oreille aussi, ah ! trop souvent n'a-t-elle pas été une porte mal gardée, par où l'ennemi s'est introduit ? Cette jeune enfant avait été l'objet de la vigilance maternelle la plus assidue, elle avait été entourée des soins les plus délicats ; et voilà que maintenant le trouble est dans son âme, et l'ange qui veille à côté d'elle pleure sur un premier échec de son innocence. Ah ! une parole impure, projectile meurtrier, a pénétré par l'ouïe jusqu'au cœur.

« Oui, notre âme est une cité, une cité dont les abords sont presque toujours compromis, quand ils ne sont gardés que par nous-mêmes. Heureux lorsque nous ne devenons pas complice de l'ennemi qui assiège la place, et que, victimes de notre propre trahison, nous ne livrons pas nous-mêmes les clefs de notre cœur !

« Puisque nos mains ne sont pas assez sûres pour conserver, pour défendre cette clef de notre cœur, à quelles autres mains irons-nous la confier ? La ques-

tion est résolue : considérez cette image de Marie, et voyez ces clefs que vos aïeux ont mises entre ses mains. O Vierge Sainte, heureux ceux qui vous ont choisie pour la dépositaire de leur trésor ! Heureux ceux qui vous ont commis la tutelle de leur âme ! Heureux ceux pour qui vous êtes cette porte de sûreté dont parle le psalmiste : *ostium circumstantiæ* ! Heureux ceux qui ne peuvent plus en quelque sorte disposer d'eux-mêmes, ceux qui se sont dépossédés du droit de se trahir, de se vendre à l'ennemi, attendu que leur cœur vous appartient, et qu'ils vous l'ont remis pour toujours !

« Je le dis hardiment, mes Frères : aucun chrétien n'a jamais conservé intact le trésor de son innocence, qu'autant qu'il en a confié le soin à Marie. Si la Mère du Seigneur ne garde pas la cité, c'est en vain que celui qui veut la défendre s'épuise en travaux et en veilles. Un jour le sommeil le gagnera, la clef tombera de ses mains, l'ennemi la ramassera, et la cité sera prise d'assaut.

« Vous donc, ô mères chrétiennes, sur les bras de qui j'aperçois les têtes blondes de vos nouveau-nés, venez remettre dès à présent entre les mains de Marie la clef de cette petite âme qui ne fait encore que s'épanouir. Le miracle des clefs, oui ! demandez à Marie qu'elle le renouvelle au profit de ce cher enfant, lorsqu'il aura grandi. Le jour où, devenu jeune homme, il voudrait livrer son cœur à l'ennemi, ah ! qu'une heureuse impuissance l'arrête, qu'une céleste industrie lui ait soustrait à lui-même les clefs de son



âme, qu'il les cherche vainement, jusqu'à ce que, amené aux pieds de l'image de Marie, il les aperçoive là, soigneusement, religieusement conservées entre ces mains divines, où elles avaient été déposées par sa mère selon la nature.

« Le miracle des clefs, jeune homme qui m'entendez, n'est-il pas vrai qu'il s'est déjà accompli pour vous ? Avouez-le, mon jeune frère : vous avez fait tout ce qu'il fallait pour tomber entre les mains de l'ennemi ; vous avez donné libre carrière à votre imagination, à vos sens ; vous vous êtes nourri de lectures frivoles, repu de spectacles dangereux. D'autres, moins imprudents que vous, ont succombé : l'ennemi est entré, la place a été prise, pillée, ravagée. Et vous, malgré vos incroyables témérités, malgré ce dégoût, cet abandon de la prière, de la confession, de l'eucharistie, oui ! malgré tant de fautes, malgré tant d'omissions, par quel privilège singulier avez-vous sauvé néanmoins jusqu'ici la principale forteresse de votre âme ? Vous qui avez été au-devant des périls, qui avez médité plus d'une fois votre propre ruine, qui n'avez attendu que l'occasion de vous donner à l'ennemi, expliquez-moi par quel prodige vous avez pu rester sain et sauf, au milieu de cette cité démantelée de toutes parts et dont les clefs depuis longtemps étaient tombées de vos mains ? Ah ! mon jeune frère, je vais vous l'apprendre : les clefs de votre cœur, dont l'ennemi eût fait un si funeste usage, une main attentive les avait recueillies. Marie que vous avez aimée dès votre enfance, Marie à qui

votre mère vous a tant de fois recommandé, Marie que vous n'avez pas entièrement oubliée, Marie, elle toute seule, a préservé votre cœur de l'assaut, du pillage, de l'incendie, de la ruine. Maintenant, mon jeune ami, imitez la gratitude de vos aïeux : ils ont établi une fête en l'honneur du miracle des clefs : reconnaissez vous-même et célébrez ce miracle qui s'est réitéré pour vous d'une façon mille fois plus touchante encore ; et désormais ne soyez plus imprudent, désormais surtout accomplissez tous les devoirs religieux par lesquels vous vous montrerez un digne enfant de Marie.

« Le miracle des clefs, ô Vierge sainte, vous me voyez à vos pieds pour vous conjurer de le reproduire aussi en ma faveur. Le pouvoir spirituel que Jésus-Christ a donné à ses apôtres, à ses pontifes, la théologie le nomme le pouvoir des clefs. J'en étais mille fois indigne ; mais le Seigneur, en me faisant évêque de ce diocèse, m'a ordonné d'y exercer ce pouvoir. Il m'a été dit : Tout ce que tu ouvriras sur cette terre sera ouvert dans le ciel, tout ce que tu fermes sera fermé dans le ciel ! Hélas je savais à peine peut-être tenir les clefs de mon âme, et Jésus-Christ m'a donné les clefs de plus de six cent mille âmes !... Oh ! Marie, qu'elles soient en vos mains, toujours en vos mains, les clefs que Dieu m'a données. Servez-vous de ces clefs à ma place ; ouvrez à Dieu les cœurs que sans vous je ne saurais pas lui ouvrir ; fermez au démon les cœurs que sans vous je ne saurais pas lui fermer. Vous avez, vous, ô Vierge, la clef des

cœurs : Dieu vous a prêté sa toute-puissance sur les hommes. Vous avez, d'autre part, la clef de la grâce : *clavigera gratiæ* ! Dieu vous a donné autorité sur tous ses trésors spirituels. D'une main donc, ouvrez les cœurs ; de l'autre, ouvrez le trésor de la grâce. Exercez par vous-même ce pouvoir des clefs, dont, à moi seul, je m'acquitterais si mal, et dont je ne veux jamais user que sous votre dépendance.

« Mais, ô Marie, gardez aussi, gardez les clefs de cette cité temporelle. Que le trouble, la discorde, la jalousie, ne pénètrent jamais dans nos murs ! que l'esprit de révolte, d'insubordination, que les projets violents, les complots criminels en soient éloignés pour toujours ! Bannissez-en à jamais le mal, et surtout le péché, la corruption, le vice, qui sont les plus grands de tous les maux !

« Enfin, ô Marie, vous n'avez pas seulement entre vos mains les clefs de notre cité, vous tenez aussi les clefs de la cité d'en haut. Vous êtes appelée la porte du ciel : c'est là le fondement principal de notre confiance. Car nos péchés, nos passions, d'accord avec les cohortes infernales, se pressent à l'entrée du séjour éternel pour nous en disputer l'accès. Si la Mère de Dieu ne garde pour nous les abords de cette cité, nous n'y entrerons jamais. O Marie ! vous tenez en vos mains cette clef de David qui ouvre et après laquelle personne ne ferme. Nos prévarications, nos fautes nous auraient retenus devant les portes de la

demeure de toute sainteté ; mais votre entremise puissante et miséricordieuse les ouvrira en notre faveur. Ce sera pour nous, une dernière fois, le miracle des clefs ! Ainsi soit-il. »

## QUATRIÈME JOUR

### DISCOURS POUR LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME- DES-CLEFS.

Le culte filial que professait Mgr Pie pour l'auguste Mère de Dieu avait mis dans son cœur un bien cher et bien vif désir : c'était de déposer sur le front de la T.-S. Vierge une couronne d'honneur, au nom de la plus haute majesté qui soit sur cette terre, au nom du Chef suprême de toute l'Eglise.

Inspiré par sa vive piété, il sollicita donc, et obtint du souverain Pontife, le glorieux Pie IX, la faveur si ardemment désirée de couronner la Vierge du Poitou, la Vierge bien-aimée qu'il avait toujours eue pour protectrice et pour mère.

La magnifique cérémonie du couronnement eut lieu dans l'église cathédrale, le dimanche 29 novembre 1863 ; et voici la remarquable homélie que le pieux évêque de Poitiers prononça en cette occasion, homélie où les accents les plus émus se mêlent à l'exposition doctrinale de la plus substantielle et de la plus profonde théologie :

« Il est écrit que la Sagesse élève ceux qui s'attachent à elle, qu'elle glorifie ceux qui l'embrassent, qu'elle ajoute à leur tête un accroissement de grâce, et qu'elle ceint leur front d'une splendide couronne.

« Cette Sagesse, qui a le pouvoir d'ennoblir ses adep-

tes, cette Sagesse qui fait briller une auréole au front de ses disciples, vous l'avez tous nommée: c'est la Sagesse vivante, substantielle et éternelle, apparue ici-bas dans la plénitude des âges. Et le roi dont parle le psalmiste, le roi sur la tête duquel a été posé un diadème de pierre précieuse, c'est avant tout le Fils de Marie, celui dont la sainte humanité a été élevée au rang souverain par la plénitude de la Divinité qui réside corporellement en elle. Oui, ô Christ Jésus, vous êtes mon roi, car vous êtes mon Dieu : *Tu es ipse Rex meus et Deus meus !* Vous êtes mon roi, et votre couronne est inamissible, car elle est tellement incrustée sur votre chef qu'elle s'y est incarnée et ne fait plus qu'un avec vous ; et cette couronne est indestructible, car elle est formée d'une seule pierre ; d'une pierre qui ne peut être taillée et divisée, attendu qu'elle est la personnalité divine et unique du Verbe, et, partant, l'essence une et indivisible de Dieu. O Dieu, vous avez posé sur la tête du roi votre Fils une couronne de pierre précieuse : *posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.*

« Mais entendez ce mystère, mes Frères. Le Christ est un tel souverain qu'il n'a et ne peut avoir pour sujets que des rois. Le servir et régner, c'est une même chose. Quand, par la vertu infuse de la foi, vous avez saisi cette Sagesse incarnée, et qu'elle-même vous a saisi par la grâce du baptême, à l'instant elle vous donne une taille plus haute, une stature supérieure : *arripe illam, et exaltabit te* ; quand, par la libre adhésion de votre intelligence et de votre volonté, vous

l'avez embrassée dans une étreinte d'adoration et d'amour, alors elle vous pénètre de ses rayons, et elle vous investit de sa gloire : *glorificaberis ab ed, cum eam fueris amplexatus*; elle ajoute à votre tête un surcroît de grâce, ou plutôt elle-même devient votre tête véritable, sans laquelle vous seriez toujours écourté et tronqué. Je veux que vous sachiez, dit saint Paul, que la tête de tout homme, c'est le Christ; comme la tête du Christ, c'est Dieu. En sorte que la grâce surnaturelle, la qualité de chrétien, n'est pas seulement pour notre front un couronnement désirable, mais un couronnement nécessaire, faute duquel notre nature serait démunie et véritablement décapitée : *dabit capiti tuo augmenta gratiarum, et corona inclyta proteget te.*

« Aussi, mes Frères, considérant cet auditoire, je n'arrête point mes yeux aux différences d'âge, de sexe, de condition, de fortune, qui vous discernent les uns des autres; mais, parce que vous avez tous le bonheur d'être baptisés, parce qu'aucun de vous n'a le malheur d'être apostat de son baptême, parce que tous vous êtes appelés à la même grâce et à la même gloire, je me tourne vers le Seigneur, et je lui dis dans l'effusion de ma gratitude : O Dieu, vous avez prévenu chacun de ces êtres des bénédictions de votre amour, et vous avez mis sur leur tête une couronne de pierre précieuse. Chacun d'eux a la sienne, assortie à sa propre tête; et cependant c'est toujours une même couronne, et cette couronne est toujours faite de la même et unique pierre, de cette

pierre de choix qui est le Christ Jésus, couronne de tous les saints et de tous les élus : *posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.*

« Tous sont rois, tous sont couronnés, parce que tous sont fils, et qu'en leur qualité de fils ils sont héritiers, et qu'en leur qualité d'héritiers ils ont déjà reçu le sacre royal ; si bien que la couronne de la gloire céleste qui les attend ne sera que l'épanouissement radieux et nécessaire de la couronne de la grâce déjà inaugurée à la cime de leur âme.

« Mais si tous sont couronnés, parce qu'ils sont fils, que dire de celle qui est Mère ? Celle-ci a appréhendé la Sagesse, elle l'a attirée à elle, et elle l'a possédée d'une façon unique et singulière : il y aura donc pour elle un piedestal à part, une exaltation sans égale : *posside sapientiam, arripe illam, et exaltabit te.* Elle a conçu à la fois dans son esprit et dans sa chair, elle a embrassé et contenu dans son cœur comme dans ses entrailles cette Sagesse suprême et infinie qui est la splendeur de la gloire de Dieu et la figure de sa substance ; il y aura donc autour d'elle une irradiation immense de lumière, une auréole incomparable de gloire : *glorificaberis ab eâ, cum eam fueris amplexatus.* Jésus, qui a reçu d'elle cette nature humaine par laquelle il est devenu la tête de l'humanité entière, fait refluer vers sa Mère des torrents de grâce et de splendeur, et il entoure son front d'une couronne de préservation, d'innocence, de sainteté, de puissance, de majesté, qui ne le cède en éclat qu'à la couronne même de Dieu : *dabit capiti tuo*



*augmenta gratiarum, et corona inclyta proteget te.*

« Oui, ô Marie, le Seigneur a posé sur votre tête une couronne d'un prix infini. Ou plutôt, mes Frères, par une prérogative qui lui est propre, Marie a droit à tous les genres de couronnes à la fois : la couronne du mérite et de la vertu, *laurea virtutis*, car elle est la seule créature humaine qui n'ait jamais commis ni contracté le péché, et elle dépasse en sainteté les chérubins ; la couronne de la science et de la doctrine, *laurea doctoralis*, car elle a connu tous les secrets du Verbe, et le livre de vie lui a été révélé ; la couronne du combat et de la victoire, *corona triumphalis*, car elle a terrassé les phalanges infernales, et elle a tué toutes les hérésies ; la couronne du dévouement et du courage civique, *corona muralis*, car elle a défendu les murs de la ville sainte contre la rage des assiégeants et contre la défaillance des assiégés, et c'est par elle que nous avons tous reconquis le droit de cité dans les cieux ; la couronne de fiancée et d'épouse, *corona nuptialis*, car, sans perdre son diadème virginal, elle a été associée par un mariage ineffable à la fécondité de la nature divine ; enfin la couronne royale et sacerdotale, *corona regni, infula sacerdotii*, parce qu'ayant donné le jour à celui qui est roi et prêtre par excellence, elle a participé et elle participera éternellement à l'autorité de son commandement et au mérite de son immolation. Voilà, mes Frères, toutes les grandeurs, toutes les gloires, par conséquent toutes les couronnes de Marie, qu'il faut énumérer et admirer dans leur

détail, quand nous célébrons la fête de son couronnement, mais qui finalement se résument toutes en une seule : Marie est la Mère de Jésus ; et Jésus, pierre unique, est la couronne suprême et totale de sa Mère : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.*

« Et maintenant, mes Frères, vous me demanderez quel peut être le sens de la solennité que nous célébrons aujourd'hui, et quelle signification, quelle valeur peut avoir ce couronnement fait de main d'homme, après que Marie a été si royalement et si divinement couronnée dans la gloire. Accordez-moi encore quelques moments d'attention.

« Le plus bel attribut de la royauté, c'est la miséricorde. Marie, qui est reine, est la Mère de miséricorde par excellence. L'Eglise joint ces deux titres dans sa salutation : *Salve, Regina, mater misericordiae.* Au ciel, la Reine des Anges et des Saints ne trouve point matière à la miséricorde, parce que la misère n'y existe pas. Mais la terre lui offre un vaste théâtre où elle peut satisfaire le besoin de son cœur. Aussi longtemps que les hommes seront placés dans l'état d'épreuve, aussi longtemps qu'il y aura des souffrances à guérir, des larmes à essuyer, des pécheurs à convertir, des justes à perfectionner, des âmes à sauver, Marie considérera que sa gloire et sa félicité n'ont pas atteint leur comble, que sa couronne n'a pas obtenu tout son éclat. Jésus est la pierre unique de cette couronne ; mais le Fils de Marie, à meilleur titre que le fils de Rachel, est doué d'une puissance de multiplication, d'une vertu de fructifi-

cation : *filius fructificationis*: Il n'aura toute sa plénitude que par le complément de son corps mystique qui sont les saints. Or, jusqu'à ce que le corps de son Jésus ait recruté tous ses membres, ait réalisé tout son accroissement, Marie est en quelque sorte partagée entre la jouissance et le travail, entre la possession et la recherche; sa béatitude est, pour ainsi dire, à la fois au terme et dans la voie. Jésus, son Fils premier-né, est assis à la droite de Dieu le Père; mais des milliers d'autres fils sont encore exposés ici-bas à toutes les chances périlleuses du voyage. Mère de tous les élus, elle éprouve les transes et les douleurs de la parturition jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en tous.

« De là cette assistance efficace, sensible, surnaturelle, quelquefois miraculeuse, que Marie accorde à ceux qui l'invoquent. Et parce que la grâce, dans ses rapports avec l'homme, s'accommode à la double nature de l'homme, revêtant les conditions de temps et de lieu par lesquelles elle peut se rendre palpable et visible, la puissante intercession de la Mère de Dieu a coutume d'éclater de préférence dans certains sanctuaires, au pied de certains autels, où il lui plaît de se manifester davantage. La terre entière est couverte de monuments élevés à Marie par la confiance, par la dévotion, par la gratitude du peuple chrétien. Or, quand un de ces sanctuaires, quand une de ces images antiques de la Mère de Dieu ont reçu le culte, les vœux, les offrandes d'une longue suite de générations; quand la voix publique leur attribue des bienfaits,

des prodiges, des miracles de miséricordieuse protection, le Siège Apostolique, auquel il appartient de connaître et de signaler les phénomènes de la grâce, se plaît à joindre ses hommages à ceux des fidèles, et daigne sacrer et couronner de ses mains, personnellement ou par délégation, la statue séculaire déjà consacrée, déjà couronnée par la foi et l'amour des peuples. Du reste, c'est toujours à la Mère du Christ qu'est offerte cette couronne, puisque le diadème décerné par le Chef de l'Eglise tend surtout à glorifier la fécondité surnaturelle, la seconde maternité par laquelle Marie procure l'achèvement du corps de son Divin Fils.

« Après cela, mes Frères, vous avez le mot de la solennité de ce jour. Je n'ai point à vous dire en quel honneur est parmi vous, depuis les temps les plus reculés, le chef-d'œuvre d'architecture qui porte le nom de Notre-Dame-la-Grande. Je n'ai point à vous apprendre en quelle vénération est la statue que vos pères ont constituée gardienne et dépositaire des clefs de la cité. Vous connaissez les antiques récits consignés dans vos annales municipales. En outre, vous savez tous, par votre propre histoire, par les confidences de vos mères, par les souvenirs de votre enfance, par le spectacle souvent offert à vos yeux, que la Vierge des Clefs est la conseillère et la consolatrice de toutes les familles, de toutes les maisons. Est-il un seul de vous qui, même avant l'heure de sa naissance, n'ait été offert, voué peut-être par sa mère selon la nature à cette Mère céleste ? Est-il un

seul de vous qui n'ait essayé ses premiers pas, balbutié ses premières prières, étrenné ses premiers vêtements sous les yeux de cette Reine de la cité ? Est-il un seul de vous qui, aux jours fervents de son adolescence, plus tard aux jours orageux de la jeunesse, puis enfin aux jours laborieux de la vie avancée, n'ait apporté là des prières, des vœux, des larmes, des désirs, des résolutions ? Donc, mes Frères bien-aimés, votre cœur ne pouvait pas être indifférent à ce qui va s'accomplir. Vous en avez tous senti le prix. Le Pontife au nom duquel nous allons attacher le diadème au front de la Vierge de Poitiers, c'est un pape dont le nom occupera une place d'honneur dans l'histoire du culte de Marie, un pape dont la figure resplendira, aux yeux de la postérité, comme la plus douce et la plus virile, la plus sainte et la plus royale de cet âge. A ce seul titre, nous comprenons tous que la couronne qui va être posée sur le front de Notre-Dame-la-Grande est une couronne incomparablement précieuse ; et, dès aujourd'hui, nous vouons tous à la Mère de la cité un tribut plus exquis d'honneur, un redoublement de confiance et d'amour.

« O Marie, ô notre libératrice, notre gardienne, notre ressource, notre espérance, notre salut, daignez aussi, à partir de ce jour, nous accorder des marques nouvelles de votre tendresse, et faites avec ce peuple un pacte encore plus étroit, une alliance encore plus intime.

« Vierge Marie, je vous offre, je vous dédie aujourd'hui

d'hui toute cette grande famille que vous m'avez confiée ; je vous consacre de nouveau et l'indigne pasteur et le troupeau entier. Tendre Mère, j'ai été jeté entre vos bras dès mon entrée dans la vie ; de bonne heure, j'ai été caché à l'ombre de votre sanctuaire ; vous m'avez conduit par la main, du plus bas de la vallée jusqu'aux plus hauts sommets de la montagne sacerdotale ; durant le trajet, vous avez dirigé mes pieds à travers les innombrables dangers du chemin ; tous les biens me sont venus avec vous et par vous ; vous avez été le conseil de ma vie, l'inspiratrice de mes actions, l'assaisonnement de toutes mes joies, l'adoucissement de toutes mes épreuves ; je ne revendique qu'un titre d'honneur en ce monde, celui de vous appartenir ; vous êtes mon blason, vous êtes ma devise ; je ne voudrais pas connaître en moi un atome qui ne fût de vous et à vous : *Tuus sum ego !* Or vous m'avez fait le pasteur d'un grand peuple, et ce que je vous demande à genoux, dans cette grande et solennelle circonstance, c'est que ce peuple garde toujours sa couronne, la couronne de la foi, la couronne du courage et de l'honneur chrétien, et qu'il ne descende jamais de la hauteur où sa religion l'a placé.

« Mais c'est là un vœu trop restreint. La double famille à laquelle nous appartenons tous, c'est l'Église et c'est la France. O Vierge des Clefs, protégez celui qui tient entre ses mains les clefs du royaume céleste. Protégez la France, et jetez, ô Marie, un regard de pitié sur le monde. La religion de Jésus-Christ avait

été pour les nations chrétiennes le principe d'une stabilité, d'une liberté, d'une gloire, que n'avaient pas connues les peuples et les siècles païens. Comment cette couronne est-elle tombée de notre tête ? *Quomodo cecidit corona capitis nostri ?* Ah ! le prophète a fait la réponse : Malheur à nous, parce que nous avons péché ! *Væ nobis, quia peccavimus !*

« Reine de l'univers, ramenez le monde entier à Dieu, ramenez les nations à Jésus-Christ : vous rendrez ainsi à la société terrestre sa plus noble couronne, sa couronne de pierre précieuse ; ou plutôt, vous rendrez à cette société, depuis longtemps mutilée et décapitée, sa véritable tête qui est Jésus votre Fils. A lui soit louange, amour, puissance et empire, pendant tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il. »

---

## CINQUIEME JOUR

### ACCLAMATIONS ET ACTIONS DE GRACES APRÈS LA FÊTE DU COURONNEMENT DE MARIE.

Nous avons entendu hier l'éloquente homélie par laquelle le prélat poitevin célébrait le couronnement solennel de la Vierge de son diocèse. En écoutant cette parole si pleine de charme et si riche de doctrine, ne vous semblait-il pas entendre un Docteur de la foi, un Père de l'Église, un nouveau saint Bernard prêchant parmi nous ?

*De Mariâ nunquam satis* : De Marie jamais assez ! Ce mot de saint Bernard est demeuré célèbre, comme l'immortel et touchant témoignage de sa piété ardente envers l'aimable Mère de Dieu. Or, si quelqu'un s'est jamais appliqué à remettre en pratique la belle maxime du grand prédicateur et apôtre de Marie au moyen âge, ce fut assurément le pieux évêque de Poitiers. La louange de Marie ne tarissait pas sur ses lèvres. C'était là son sujet favori, son sujet inspirateur, son sujet de cœur et de prédilection.

Quand ses mains pieusement tremblantes eurent déposé sur le front de la Vierge bénie la couronne d'or et de perles précieuses envoyée par le Pontife du Vatican, alors, au milieu des frémissements de la



foule, un coryphée se mit à élever la voix, et il disait :

« A Dieu tout-puissant qui, dans toutes les éternités, vit en lui-même d'une vie réelle, parfaite et bienheureuse; qui ne connaît point l'indigence; qui a très librement créé toutes choses, qui les gouverne en souverain, et les juge avec une paix et une sûreté imperturbables : par cette Vierge que, dans sa miséricorde, il a daigné prendre parmi nous et se choisir pour Mère, adoration, religion, louange, confession, bénédiction universelle, action de grâces, et amour sans mesure ! »

Et à cette acclamation le chœur des prêtres et des fidèles répondait :

« Sainte Mère de Dieu, daignez vous présenter pour nous devant sa face adorable, et que votre voix résonne à ses oreilles : dites-lui la foi de ceux qui sont ses fils et ses enfants; dites-lui leur espérance, leur amour, leur piété; dites-lui leurs gémissements et leurs souffrances, et joignant vos prières à nos supplications, demandez-lui, ô notre Mère, que son nom soit partout sanctifié sur la terre, et que son règne arrive. »

Puis le coryphée reprenait :

« A Jésus-Christ Notre-Seigneur dont la vie est adorable et ineffable, qui est la vie en personne, la vie des anges et la vie des hommes, la vie des âmes et la vie des nations, la vie que nul n'ignorera sans que Dieu cesse de le connaître, que nul ne faussera sans que Dieu le retranche, que nul ne blasphémera sans que Dieu fasse de lui une risée, la vie qu'il faut rece-

voir et garder, quand on l'a reçue, sous peine d'être abîmé dans la mort éternelle ; à Jésus-Christ, par celle dont il a daigné se servir pour naître au milieu de nous , à Jésus-Christ, comme à Dieu son Père, adoration , religion, louange, confession , bénédiction universelle, action de grâces, et amour sans mesure ! »

Et toute la foule répondait encore :

« Nous avons foi au Christ, nous adorons le Christ comme notre Dieu, et nous confessons qu'il est notre Seigneur. Nous entendons et demandons qu'il règne absolument sur nous. Unis à vous, et par vos mains, ô Vierge bienheureuse, nous lui dévouons et consacrons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ! »

Le coryphée s'écriait une troisième fois :

« A la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, toujours vierge, épouse immaculée de toute la Trinité, la première personne après Dieu, tête de toutes les créatures, mère de tous les hommes, reine et maîtresse du monde entier, louange, honneur, gloire, et tout ce qui se peut donner de félicitation ! »

Et le peuple fidèle répondait avec enthousiasme :

« Vous méritez toutes les couronnes, ô Marie, et c'est la sainte Trinité elle-même qui, au plus haut des cieux, ceint votre front d'un diadème : vous êtes comblée de toutes les grâces, belle de toutes les beautés, riche de toutes les gloires ; vous êtes toute pleine de Dieu ; vous donnez le jour à Celui qui est votre Créateur et votre Sauveur, et vous devenez ainsi

la source bénie de notre salut ; enfin vous êtes la Mère très douce, très tendre, et infiniment aimée du Fils unique de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, et vous êtes aussi notre Mère à nous tous : c'est ce que, l'âme toute pleine de piété et de joie triomphante, nous confessons tous d'un même esprit, d'un même cœur, d'une même voix, vous adressant, à tous les titres, des félicitations innombrables ! »

En rappelant le souvenir de ces triomphales acclamations, composées en l'honneur de Marie par le docte et pieux évêque, ne croirait-on pas en quelque sorte assister à cette grande scène des premiers siècles de l'Église, où les Pères du concile d'Ephèse venaient de confondre l'hérésie en proclamant d'une voix unanime la divine maternité de Marie, et où le peuple chrétien, transporté d'allégresse, parcourait les rues et les places de la cité, faisant retentir les airs de ce cri d'enthousiasme et d'amour : Marie est Mère de Dieu !...

La solennité du couronnement de Marie fut aussi pompeuse et aussi brillante que l'évêque de Poitiers pouvait l'espérer de la part de son catholique diocèse. Aussi, quelques jours plus tard, en célébrant dans l'église Notre-Dame la fête de l'Immaculée-Conception, il eut à cœur de remercier et de féliciter son peuple, et lui adressa une nouvelle allocution, dont nous détachons les paroles suivantes :

« De toutes les joies délicates de l'âme, en est-il une plus noble, plus pure, plus douce, que celle d'entourer sa mère de respect, d'honneur, de toutes les

attentions et de tous les témoignages que peut suggérer la tendresse filiale ? C'était la première des recommandations de Tobie à son fils : Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche, et mettez-les dans votre cœur comme un fondement ; après que Dieu aura reçu mon âme, vous honorerez votre mère tous les jours de sa vie ; car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert et des dangers qu'elle a courus à cause de vous, lorsqu'elle vous portait dans son sein.

« Honte, s'écriait Salomon, à la génération qui ne bénit point sa mère ! L'œil qui méprise celle de qui il a reçu le jour, que les corbeaux acharnés à leur proie le long des torrents viennent l'arracher, et que les aiglons le dévorent !... La bénédiction du père affermit la maison des enfants, la malédiction de la mère la détruit jusqu'aux fondements ! — Au contraire, nous dit l'Ecclésiastique, celui-là amasse un trésor qui traite sa mère avec honneur, et encore bien que rien ne doive être désintéressé comme l'amour filial, il est néanmoins une source féconde de richesses : *et sicut qui thesaurizat, ita et qui honorificat matrem suam.*

« Mes Très Chers Frères, ce que l'Esprit-Saint a dit de nos mères selon la nature ne peut qu'être suréminemment vrai quand il s'agit de notre Mère selon la grâce. Comme Tobie mourant, Jésus, du lit douloureux de la croix, en nous léguant Marie pour Mère, l'a recommandée à notre tendresse. C'est thésauriser que d'honorer une telle Mère, c'est s'assurer toute sorte de biens, et pour le temps et pour l'éternité.

« Aussi, mes Frères bien-aimés, quelle a été ma joie de vous voir contribuer tous et de toutes façons, avec tant d'élan et de spontanéité, à la glorification de Marie ! La ville tout entière était en fête ; les rues, les places, les maisons de toute apparence, les habitations les plus modestes comme les plus somptueuses ; étaient pavoisées d'emblèmes ; partout les trophées, les arcs-de-triomphe, les festons, les guirlandes, les inscriptions expressives de la piété et de l'amour ; mais, mieux que tout cela, partout des visages qui rendaient les sentiments des âmes, sentiments d'allégresse chrétienne, de tressaillement patriotique : et, pour tout dire en un seul mot, Poitiers était une grande famille qui fêtait sa Mère.

« Si à ce magnifique tableau il y a eu quelques ombres, nous ne les avons pas vues ; si dans ce concert admirable il y a eu quelques dissonances, nous ne les avons pas entendues ; si, derrière ces foules qui se déroulaient comme un fleuve paisible et majestueux, il y a eu quelques abstentions, nous ne les avons pas connues. Dans tous les cas, nulle part ne s'est montré cet œil contempteur qui mérite d'être crevé par les corbeaux du torrent ; pas une maison n'a attiré sur elle cette malédiction de la mère qui en déracinerait les fondements. Marie semblait une Reine qui parcourt son domaine, qui visite ses États ! Qu'il était beau de la voir versant partout des bénédictions, les envoyant par nos mains jusqu'au plus intime du foyer, jusqu'aux plus hauts étages des maisons, adressant indistinctement à tous des sourires

maternels ; tandis que ses enfants, pressés par milliers autour d'elle, lui formaient une couronne plus précieuse que celle dont son front venait d'être ceint ! ou plutôt, sa splendide couronne d'or et de pierres n'était que l'image de la vivante couronne de vos cœurs.

« Que vous dirai-je donc, mes Frères ? Des remerciements, des félicitations : oui, sans doute. Vous n'avez ménagé ni la peine, ni la dépense : c'est vrai, et je vous en loue. Mais il faut que vous sachiez que, par ces fatigues, par ces sacrifices, vous avez acquis, vous avez amassé. Croyez-moi, ou plutôt, croyez-en l'Esprit-Saint : ce que vous avez fait pour l'honneur de votre Mère, vous le retrouverez sous votre main comme un avantage, comme un profit. Il y aura un jour de votre vie, il y en aura même plusieurs où vous constaterez d'une façon sensible, palpable, évidente, qu'on ne s'emploie pas en vain à la glorification de Marie. Vous avez préparé pour vous, pour vos familles, pour votre postérité, un trésor de grâces et de faveurs célestes : *et sicut qui thesaurizat, ita et qui honorificat matrem suam*. Au jour de la tribulation, au jour du péril, au jour de l'angoisse, Marie viendra à votre rencontre, se reconnaissant en quelque sorte redevable envers vous, parce que vous l'avez honorée : *et obviabit quasi mater honorificata* (1).

« O Marie, ô Mère de la cité, chaque fois qu'un de vos enfants viendra vous présenter sa requête, et que,

(1) Homélie prononcée dans l'église Notre-Dame de Poitiers, le 8 décembre 1863.

connaissant la plaie de son cœur, il étendra ses mains vers vous, ah ! du haut du ciel qui est votre séjour, vous l'exaucerez, n'est-ce pas ? et vous lui serez propice, et vous lui accorderez l'objet de ses vœux et de ses désirs ! O Marie, nous voulons que toutes les maisons de la cité, par l'expérience qu'elles feront de votre bonté et de votre puissance, apprennent à vous chérir, à vous révéler, plus encore, s'il est possible, que vous n'avez été chérie, que vous n'avez été révélerée des générations précédentes (1) !

« O Vierge Marie, ô Reine couronnée, conservez dans cette ville, conservez dans toute cette province, cette lumière sans laquelle on ne voit pas la vraie lumière, cette lumière qui est la source même de la vie, le principe des bonnes mœurs, le fondement de la religion, l'essence de la piété. Affermissez, augmentez dans toutes les âmes cette sainte foi catholique qui affermit tout, parce qu'elle unit ceux qui la possèdent à votre Saint Fils Jésus, à celui qui est la fermeté même et la consistance de toutes choses !... »

Tels sont les souhaits et les bénédictions que l'évêque de Poitiers adressait à son peuple, en retour de la glorification et des honneurs rendus à Marie par ce peuple religieux. Or, nous tous qui sommes ici, nous qui venons chaque soir glorifier et honorer notre céleste Mère, il nous appartient de recueillir,

(1) Homélie prononcée à l'occasion de la consécration d'un autel dans l'église de Notre-Dame de Poitiers.

pour notre part, ces paroles du pieux évêque, et d'espérer avec confiance les bénédictions assurées aux fidèles serviteurs de Marie. Oui, soyons-en sûrs, le culte d'honneur et de piété filiale que nous rendons à la Très Sainte Vierge, à son nom et à son autel, sera pour nous tous une source de grâces, un trésor de bénédictions, et un gage de particulière assistance dans les épreuves et les nécessités de notre vie. Ainsi soit-il.

---



## SIXIÈME JOUR

### DISCOURS SUR LA DÉFINITION DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.

A l'époque où Mgr Pie fut appelé au siège épiscopal de Poitiers, un grand mouvement d'opinion, un grand courant de foi se produisait dans toute l'Eglise, en faveur de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie.

Le promoteur de ce grand mouvement, c'était d'abord et sans nul doute l'Esprit-Saint, qui souffle où il veut et quand il veut, l'Esprit-Saint qui est la vie même de l'Eglise et le principe fécond de son activité !

Mais, aussi, le promoteur de ce grand mouvement, c'était, en second lieu, le très digne et très illustre Pie IX.

Chassé de Rome par la révolution, Pie IX, du fond de son exil, songeait moins à reconquérir son trône pontifical qu'à placer l'auguste Marie sur un trône de gloire, en proclamant à la face du monde le divin privilège de son Immaculée Conception. Héroïque victime des vicissitudes du temps, Pie IX travaillait quand même à la découverte et à la diffusion des vérités qui demeurent éternellement.

C'est pourquoi, « jeté brusquement par la tempête

révolutionnaire sur le rocher de Gaëte, il s'empessa d'écrire à tous les évêques du monde catholique cette Encyclique célèbre, où il demande les prières de toute la chrétienté, et le sentiment de tous ses Frères, les successeurs des Apôtres, concernant le jugement solennel et dogmatique à porter sur la vérité du mystère de l'Immaculée Conception de Marie (1). »

On devine avec quelle sainte et ardente jubilation Pie de Poitiers accueillit la proposition de Pie du Vatican, dès là qu'il s'agissait d'exalter la T. S. Vierge et de lui rendre un surcroît d'honneur. Aussi est-ce de grand cœur qu'il donna son adhésion aux lettres apostoliques, et qu'il affirma, tant en son nom qu'en celui de ses catholiques diocésains, sa fidèle croyance à l'Immaculée Conception de la Vierge sans tache.

Ce fût le jour à jamais mémorable du 8 décembre 1854, que le pape Pie IX définit et proclama, comme article de foi, la Conception Immaculée de Marie.

Or, en ce même jour, et à la même heure où la voix infailible du Souverain Pontife, retentissant des hauteurs du Capitole chrétien, annonçait aux quatre vents du ciel que Marie est Immaculée, l'évêque de Poitiers s'empressait de faire écho à la parole pontificale, et prononçait sur le grand sujet à l'ordre du jour une homélie éminemment belle, qui demeure, au jugement de tous, un magnifique traité de doctrine, en même temps qu'un admirable chef-d'œuvre d'éloquence, de foi, de science et de raison.

(1) Mandement du 29 octobre 1851.

Nous allons reproduire les principales parties de ce splendide chef-d'œuvre, que nous diviserons, à cause de sa longueur, en plusieurs lectures, et nous ne doutons point qu'il ne soit écouté avec un vif sentiment d'admiration et un puissant intérêt.

Mgr Pie célébrait les saints Mystères dans l'église Notre-Dame de Poitiers. La voix du diacre venait de chanter le commencement de l'Évangile selon S. Matthieu, Évangile qui proclame la généalogie de Jésus-Christ, depuis Abraham jusqu'à la T. S. Vierge. Ce fut alors que l'éloquent évêque monta en chaire, et prononça le discours qui suit :

« Vous venez d'entendre, nos T. C. Frères, la lecture du livre de la Génération, c'est-à-dire le récit de la Généalogie de Jésus-Christ. Vous venez d'entendre comment celui qui, en tant que Dieu, est engendré éternellement et immédiatement par le Père, a reçu de lui la vie, en tant qu'homme, par l'entremise de quatorze générations d'Abraham à David, de quatorze générations de David à la captivité de Babylone, de quatorze générations de la captivité de Babylone à l'Incarnation, sans parler de la première souche de ce livre généalogique, c'est-à-dire de vingt générations entre le Fils de Dieu fait homme et le Dieu créateur duquel naquit Adam.

« Comme le Père a la vie en lui-même, nous dit saint Jean, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en lui-même. » (Jean, v, 26.) Oui, s'il s'agit de sa naissance éternelle, le Fils trouve éternellement la vie en son propre fonds, où elle est éternellement

épanchée par le Père. Toute la généalogie du Verbe se réduit à une seule génération : Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non point fait, consubstantiel au Père.

• Mais, s'il s'agit de Jésus-Christ en tant que Fils de l'homme, sans doute il a encore son origine en Dieu, puisqu'il vient d'Adam, qui est venu de Dieu : *qui fuit Adam, qui fuit Dei* ; mais quelle longue série intermédiaire de parents selon la chair, quelle longue liste d'ancêtres ! Soixante-deux générations, et quelles générations !... Tout à l'heure, tandis qu'on récitait les noms de ces patriarches, de ces prophètes, de ces rois, même des plus renommés d'entre eux, tels qu'Abraham, Juda, David et Salomon, en songeant que c'était là l'ascendance de Jésus-Christ, est-ce que votre juste susceptibilité n'en était pas offensée ? Puis, si quelques femmes apparaissent dans cette généalogie, à l'exception de Ruth, qui semble n'avoir contre elle que sa qualité de fille de Moab, est-ce qu'en entendant les noms de Thamar, de Rahab, de la femme d'Urie, et en rapprochant ces noms de celui de Jésus-Christ, leur fils, le rouge ne vous est pas monté au visage ?... Ah ! mystère de miséricorde ! Jésus-Christ est venu pour mettre fin au péché : sa généalogie sera toute parsemée de pécheurs ; et le sexe même, que nous sommes accoutumés, depuis les temps chrétiens, à considérer comme le modèle de toute délicatesse et de toute pureté, l'Esprit-Saint affectera de ne le mentionner dans la parenté du Rédempteur que par des noms souillés.

« Toutefois soyez en repos pour la pureté et la sainteté du Verbe qui va se faire homme. Toutes ces générations pécheresses passeront devant lui, et il ne voudra naître immédiatement d'aucune d'elles. Adam a entendu la première annonce d'un sauveur ; mais la sainteté d'Adam pénitent n'est pas celle qu'il faut au Verbe de Dieu : soixante-deux générations sépareront Adam de Jésus-Christ. Les promesses ont été faites à Abraham, le père des croyants ; mais la sainteté du patriarche n'est pas assez parfaite pour Celui qui ne consent à s'appeler son fils qu'à travers la nuit des siècles : il s'écoulera quarante-deux générations d'Abraham à Jésus-Christ. Le Messie sera de la famille de David ; mais l'arbre de Jessé ne donnera ce fruit que par des rameaux tardifs ; la sainteté du roi de Juda laisse beaucoup à désirer à Jésus-Christ : il se tient à une distance de vingt-huit générations. Pour châtier et réformer son peuple, Dieu l'envoie en captivité ; mais, au retour de cette grande tribulation, il n'est pas assez pur encore, et de la transmigration de Babylone à Jésus-Christ quatorze générations vont se succéder.

« Le Christ, dans le sein de son Père, c'est la colombe impatiente qui voudrait sortir de l'arche et s'envoler vers la terre. Soixante-deux fois elle regarde si les eaux du déluge universel ne se sont pas retirées : soixante et une fois elle ne trouve pas un sol où elle puisse poser le pied.

« Mais, pourtant, les générations vont en se purifiant, en se sanctifiant. Les dernières sont humbles,

cachées ; si la noblesse de la naissance y subsiste, elle a la pauvreté pour compagne ; l'orgueil du pouvoir et les séductions de la fortune nes'y rencontrent plus. Néanmoins, la loi commune du péché d'origine n'y est pas encore suspendue. Enfin voici que les miracles commencent. L'avant-dernière génération indiquée par les évangélistes ne se rapporte pas à la généalogie de Marie, mais à celle du chaste gardien de sa virginité. Et si vous me demandez la raison pour laquelle les propres parents de la Vierge sont passés sous silence, j'en pourrais donner plusieurs qui me sont suggérées par l'antiquité ; mais il en est une plus haute à laquelle je vais m'attacher, et je puis dire, avec non moins de fondement que saint Jean Chrysostôme, que ce ne sera point ma parole propre, mais que je l'ai reçue de la tradition des Pères et des grands hommes.

« Pourquoi me demandez-vous mon nom qui est mystérieux ? disait autrefois l'ange du Seigneur. (Juges, XIII, 18.) Pareillement je vous dirai : Pourquoi vous étonnez-vous du silence de l'Évangile sur la génération de Marie, qui est un prodige, une œuvre accomplie en dehors de plusieurs des lois ordinaires ? Marie est la proche parente de Joseph ; elle a un même aïeul avec lui, et il vous suffit que leur lignée soit commune jusque-là. Mais, arrivé à ce point, l'écrivain inspiré s'entoure de mystère en ce qui regarde l'engendrement de Marie et celui de Jésus ; parce que l'avènement de la Mère et celui du Fils, s'étant produits l'un et l'autre dans des conditions propres

et exceptionnelles, ne pouvaient être simplement racontés.

« Entendez ce qu'une fidèle et constante tradition nous apprend sur la Conception de Marie, et voyez comme le germe confié aux familles patriarcales, le sang dont l'humanité sainte de Jésus doit être formé, va en s'épurant jusqu'à l'entière perfection. L'avant-dernier anneau de la chaîne, celui qui touche à la Vierge, Mère du Sauveur, nous montre une génération juste et sainte. C'est un vieillard, c'est une femme stérile, chez qui la nature semble morte et le corps éteint. Leur vie a été toute remplie de vertus et d'épreuves ; leurs jours se passent dans les prières et dans les larmes.

« Voici les paroles de saint Jean Damascène : Parce que la Vierge, Mère de Dieu, devait naître d'Anne, la nature n'osa pas devancer l'ouvrage de la grâce ; mais elle s'arrêta, tremblante, et elle attendit respectueusement que la grâce eût produit son fruit. En effet, c'est de cette façon merveilleuse, et jusqu'alors inouïe, que devait entrer en ce monde la première-née d'entre les femmes, celle qui était appelée à mettre au jour le premier-né de la création. (S. Joan. Dam. *Orat. iv de Virg. Maria.*) Tels sont les enseignements de tous les anciens Pères qui ont traité cette matière. Qu'on lise en particulier saint Germain de Constantinople et saint André de Crète.

« Mais, quoi qu'il en soit d'ailleurs des conditions dans lesquelles a été formé le corps de la Bienheureuse Vierge, et quand on oublierait ce qu'ont dit les saints

Docteurs : à savoir, que la chair de Marie, issue de la chair d'Adam, n'a pas contracté les souillures charnelles d'Adam, la doctrine de la Conception Immaculée demeurerait encore entière. Car nous sommes catholiques, et nous ne sommes pas manichéens : c'est pourquoi nous savons que la chair n'est formellement appelée chair de péché qu'à cause des souillures de l'âme. Il ne s'agit donc pas, après tout, de la Conception de Marie selon le corps, mais selon l'esprit. Il n'est pas besoin de considérer les auteurs de ses membres, mais seulement le créateur de son âme.

« La question est de savoir si l'âme de Marie, au premier moment de sa création et de son union au corps virginal, a été constituée, par la puissance de Dieu et par les mérites anticipés de Jésus-Christ, dans l'état de sainteté, de justice, et d'intégrité originelle, ou bien si elle a été atteinte, même un seul instant, par la souillure du péché d'Adam, et placée sous l'empire du démon.

« Or, ici, et dans ce sens, nous affirmons : La Conception de la Bienheureuse Vierge Marie a été immaculée ; dès le premier instant de sa création, la Mère de Dieu, par un privilège particulier, par une grâce d'exemption et de préservation accordée en vertu des mérites futurs de son Divin Fils, a été mise à l'abri de la souillure commune à tous les enfants d'Adam.

« Telle est la croyance générale de l'Eglise ; à l'heure qu'il est, il faut dire que c'est sa foi expresse et définie, et nous avons hâte de vous assurer, nos très chers Frères, que nous n'en éprouvons aucun



embarras en face des adversaires de notre sainte religion.

« Il est vrai, après avoir écrit dans ces dernières années le chapitre *Comment les dogmes finissent*, la philosophie expirante se promet d'exploiter avec avantage un nouveau thème sur lequel elle fonde de grandes espérances. Elle s'est mise à l'œuvre, et le chapitre *Comment les dogmes commencent* existe déjà. Mais rassurez-vous : ce second chapitre aura le sort du premier ; et quant à nous, nous pourrions dès aujourd'hui en écrire un troisième : à savoir, comment finissent tous ceux qui s'attaquent aux dogmes révélés de Dieu et à l'autorité de l'Église qui les définit.

« Comment les dogmes commencent, nos très chers Frères ? Ils commencent par la révélation surnaturelle que Dieu fait aux hommes d'une vérité. Cette vérité est annoncée par le ministère d'un envoyé divin, lequel n'a droit à notre assentiment qu'après avoir prouvé la divinité de sa mission. Cette vérité est écrite dans les livres inspirés, ou bien elle est confiée à la tradition vivante : n'importe. Voilà comment les dogmes commencent, et toute vérité qui n'a pas commencé ainsi, ne sera jamais un dogme dans le christianisme. L'Église ne crée pas le dogme : elle le conserve, elle le professe, elle l'explique, elle le venge, et au besoin, quand le moment en est venu, elle le définit. L'Église a reçu un dépôt : son ministère est celui du garde-scellé. Le jour où l'Église, par une négligence criminelle, laisserait s'altérer, se cor-

rompre, se perdre une partie quelconque du dépôt ; le jour où, par un larcin sacrilège, elle amoindrirait le trésor dont elle a été constituée gardienne, elle aurait forfait à son devoir le plus sacré, elle ne serait plus l'Église : hypothèse impossible, puisque son Divin Fondateur lui a promis son assistance pour la préserver de toute faiblesse à cet égard. Et de la même manière, le jour où l'Église introduirait sous les sceaux un atome de doctrine que le Révéléateur divin n'y aurait pas consigné, elle serait coupable du crime de faux dans le sens le plus grave de cette expression, du crime de faux par supposition d'écriture authentique et de témoignage divin. Vainement s'agirait-il d'opinions favorables à la piété, d'affirmations susceptibles de tourner à la plus grande gloire de Dieu ou de la Vierge sa Mère, le Seigneur lui répondrait par son prophète : Est-ce que ma mère ou moi nous avons besoin de vos mensonges et de vos ruses ? (Job, XIII, 7.) Encore une fois, mes Frères, comme l'Église ne soustrait rien au dépôt, avec la même fidélité jalouse elle n'y ajoute rien. La révélation de Dieu, c'est le point de départ nécessaire de tout dogme. Voilà comment les dogmes commencent.

« Le dogme de la Conception Immaculée de Marie a-t-il commencé ainsi ? Oui. Cette doctrine, insinuée dans les Écritures, a été enseignée dès les temps apostoliques ; et une tradition non interrompue, une tradition que le Divin Paraclet a de plus en plus éclairée des lumières de la théologie et de la raison dans l'esprit des doctes, qu'il a de plus en plus accréditée

et comme naturalisée dans les âmes saintes par le sentiment intime et par les pratiques de la piété, nous transmet, nous apporte cette doctrine, sans nul danger d'erreur, et nous la présente comme un point de la révélation chrétienne. Et l'Église, attentive aux progrès d'une vérité qu'elle a toujours crue, toujours professée, toujours défendue, l'Église dirigée par son Auteur, assistée de l'Esprit-Saint, mue par des raisons dignes de sa souveraine sagesse, a résolu de délinir cette vérité. Voilà comment les dogmes se développent.

« Car si le dogme n'est point de création humaine, il est pourtant susceptible de recevoir un développement au sein de l'Église de Jésus-Christ. S'il est des vérités qui sont de l'essence même du christianisme, et qui, à ce titre, ont brillé nécessairement dès les premiers jours de l'Église d'un éclat complet, il en est d'autres dont il a plu à Notre-Seigneur Jésus-Christ de déposer seulement le germe dans la tradition. En ce sens on peut dire de la révélation divine ce que saint Augustin a dit de Dieu lui-même : c'est une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. La lumière de la foi, prélude de la lumière de la gloire, ne cessera de croître jusqu'à l'instant où elle doit s'absorber dans ce midi perpétuel qui est la claire vue de Dieu, le face à face de l'intuition éternelle. Mais cette marche ascendante et progressive ne sera jamais une invention ni une création. Et comme l'homme qui grandit, qui se fortifie, reste toujours le même être qui est sorti du sein de sa mère, ainsi le

progrès qui s'accomplit dans la religion chrétienne n'est qu'une application de cet ordre divin, d'après lequel tout accroissement consiste à développer dans l'adulte les parties et les formes que la sagesse du Créateur avait données à l'enfant : de telle sorte que rien de nouveau n'existe plus tard dans le vieillard, qui n'ait commencé d'être à l'état latent dans le nouveau-né. »

Arrêtons-nous, pour ce soir, à cette première partie du discours de l'évêque de Poitiers, discours qui renferme, comme on le voit, de si hautes considérations et une si lumineuse exposition de doctrine, relativement à quelques-uns des points les plus importants et les plus délicats de la foi catholique.

Bienheureux, a dit Notre-Seigneur, ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent !... A nous donc de conserver fidèlement, dans notre intelligence et dans notre cœur, les doctes enseignements que nous venons de recueillir. Ainsi soit-il.

---

## SEPTIÈME JOUR

### L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE ATTESTÉE PAR LA TRADITION.

Dans la lecture d'hier, nous avons entendu l'éminent Docteur de Poitiers exposer avec une parole magistrale l'origine des dogmes, et les véritables sources de la foi, qui sont la révélation de Dieu et la tradition constante de l'Eglise.

Or, dans la presse irréligieuse, une voix avait eu l'incroyable audace de s'écrier : La doctrine de l'Immaculée Conception, mais on n'en trouve pas même le germe dans la tradition.

Au souvenir de cette allégation mensongère et dénuée de tout fondement, le docteur alors se fait en même temps polémiste, il attaque l'objection avec les armes de la science la plus autorisée, et la réfute par des témoignages aussi multipliés que décisifs.

« Quoi ! s'écrie-t-il, la tradition de l'Immaculée Conception ne se trouve nulle part ! Mais je dirai d'abord avec les plus éminents théologiens qu'elle est supposée partout, et que les éloges donnés par l'Écriture et la Tradition à la très sainte, très pieuse, et très immaculée Vierge Marie, ne seraient qu'une perpétuelle hyperbole, si cette sainteté et cette pureté

n'avaient eu ce caractère et ce privilège d'intégrité primitive.

« La tradition n'en est nulle part ! Mais c'est André, l'un des douze apôtres, le frère de Pierre, qui nous dit que « le premier homme ayant été créé de la terre immaculée, il était nécessaire que d'une Vierge Immaculée naquit l'Homme Parfait qui réparerait cette vie éternelle que les hommes avaient perdue par Adam. » Et il ne servirait à rien de combattre l'autorité authentique de ce texte ; car il resterait à expliquer comment toute la suite des siècles se complait à répéter cette image, d'après laquelle l'âme de Marie est comparée à la terre de l'Eden avant la malédiction. Or, si cette comparaison et ce rapport, tant de fois reproduits, ne sont pas de vains mots ; si Marie, comme nos premiers parents, a été en quelque sorte formée et pétrie du limon très pur du paradis d'innocence, il s'ensuit qu'elle a été immaculée et sans tache au sortir des mains du Créateur. Son sein maternel ne mériterait pas d'être appelé le jardin de délices, si le chérubin armé d'un glaive flamboyant qui interdit aux hommes pécheurs l'entrée du paradis terrestre, n'avait également fermé au démon l'entrée de ce paradis virginal.

« La tradition n'en est nulle part ! Mais on ne niera pas que cette tradition existe aujourd'hui, et nous dirons bientôt quelle est la valeur de cet argument. Or, si elle existe aujourd'hui, quel a pu en être le commencement ? Ce n'est point depuis la réformation protestante que cette croyance a été inventée ; on sait

que Calvin l'a honorée de ses injures, tandis que Luther, témoin non suspect, se déclarait impuissant à contester avec quelque apparence de raison ce privilège de la Mère de Dieu. Voici donc que cette tradition, *qui n'est nulle part*, est plus ancienne que le protestantisme.

« La tradition n'en est nulle part ! Il faut donc refouler dans le néant cette ancienne Université de Paris, et tant d'autres Universités qui, à son exemple, dès avant le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, faisaient solennellement profession d'enseigner cette croyance ?

« Dira-t-on que ce n'est pas assez, et qu'au moins la tradition ne s'en trouve nulle part dans les siècles primitifs ? L'histoire me fournit une réponse accablante. Depuis que l'Orient s'est séparé de l'Eglise latine, assurément il n'est jamais venu prendre, chez celle qu'il considère comme une rivale et une ennemie, des doctrines qu'il ne trouvait pas dans ses propres traditions antérieurement à la séparation. Or les témoignages des Eglises orientales sur la Conception Immaculée de la Mère de Dieu sont innombrables. On peut dire que le dépôt de l'Occident, quoique très intéressant et très riche, est pauvre en comparaison de l'abondance de celui de ces Eglises séparées. Le Pontife qui nous gouverne, en faisant appel à tous les évêques du monde catholique pour obtenir l'expression de leurs sentiments et connaître la tradition de leurs sièges, n'a pas négligé non plus de faire interroger les siècles les plus reculés, les monuments les plus anciens et les plus ignorés des contrées dissi-

dentes. Avant de prononcer la définition, il a voulu que, comme au temps du Concile de Jérusalem, « il fût fait une grande enquête » : *magna conquisitio feret*. Chose admirable ! c'est l'Orient, l'Orient aujourd'hui schismatique, qui, dans ses divers idiômes, a fourni l'appoint le plus considérable et le plus décisif. De la poussière des vieux écrits est sorti un trésor d'érudition qui constituera le plus beau monument à la gloire de Marie Immaculée. Voilà comment la tradition ne s'en trouve nulle part.

« La tradition ne s'en trouve nulle part ! Mais ouvrez vos yeux et voyez ! ouvrez vos oreilles et entendez ! Tandis que vous contestez, que vous discutez, le sentiment commun des fidèles a tranché la question. Les chrétiens de tout âge, de toute condition, les âmes les plus parfaites qui vivent dans le siècle ou dans la solitude, dans la cléricature ou dans les monastères, les apôtres qui vont arroser de leurs sueurs et souvent de leur sang les contrées lointaines, que dis-je ? non seulement les particuliers, mais les Universités et leurs principales lumières, mais les villes et leurs magistrats, mais les nations et leurs rois, en un mot, le monde civilisé tout entier se déclare pour l'Immaculée Conception. Temples, autels, statues, confréries, chants liturgiques, poésies de tout genre, médailles de bronze, d'argent, ou d'or : énumérez, si vous le pouvez, tous les hommages pratiques, tous les témoignages d'adhésion populaire, par lesquels se produit la croyance et la piété progressive des chrétiens.



« Or, les oracles de la théologie, soit anciens, soit modernes, s'accordent pour dire que « dans les questions de la foi le sentiment commun du peuple chrétien est du plus grand poids ». Cette persuasion intime des vrais fidèles, ce culte public et passé en habitude universelle, possède une autorité qui fait impression sur les intelligences les plus fermes et les plus éclairées. C'est qu'en effet le peuple chrétien n'est autre chose que le corps même de l'Église, et il faudrait dire que Jésus-Christ s'est séparé de son Église, que le Chef a retiré des membres son influence divine, si une erreur universelle réussissait à s'introduire dans la communauté chrétienne. Supposons un seul instant que Marie n'ait pas été réellement préservée de la tache originelle : comprend-on que Dieu, qui n'aurait pas cru devoir accorder ce privilège à sa Mère, eût permis que toute la multitude des chrétiens fût induite à cet égard dans une croyance fautive, et par suite, dans un culte superstitieux ? Comprend-on que Jésus-Christ, qui a promis d'être avec son Église tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, eût laissé prévaloir au sein de cette Église une persuasion universelle, en vertu de laquelle, par une sorte de reproche et de sarcasme, Marie, sa Mère très pure, serait à chaque instant félicitée pour la seule prérogative qui lui eût manqué ? Disons mieux : comprend-on que Jésus-Christ eût laissé s'établir une dévotion qui serait une sorte de commémoration ironique et sans cesse renouvelée du moment malheureux durant lequel sa Mère aurait été abandonnée par lui sous

l'empire honteux du péché et dans la servitude du démon ? Non, et c'est le cas de dire avec saint Vincent de Lérins : « Si l'on admet une pareille supposition, il faut déclarer que tous les fidèles de tous les âges, tous les saints, tous les chastes, les vierges, les lévites et les prêtres, tant de milliers de confesseurs de la foi, tant d'armées de martyrs, tant de villes et de peuples renommés, tant d'îles, de provinces, de nations, d'empires, en un mot, que presque tout l'univers, incorporé à Jésus-Christ comme à son chef par la foi catholique, a été, pendant une longue suite de siècles, dans l'ignorance, dans l'erreur, dans le délire, et n'a pas su ce qu'il croyait. » Il faut nier enfin qu'il existe une Eglise protégée par les promesses divines : ce qui est la négation de l'Évangile.

« Or le fait de la croyance actuelle de toute la chrétienté au mystère de la Conception Immaculée, je ne pense pas que personne veuille le nier. On ne nie pas la lumière du soleil, surtout en son plein midi. Mais ne savez-vous pas la merveille qui s'accomplit en ce moment ? Je vous parlais d'une expédition pacifique des docteurs et des théologiens dans le domaine des antiquités ecclésiastiques de l'Orient. Mais il se remue à cette heure chez les races sémitiques quelque autre chose que la poudre des livres, il s'y livre d'autres combats que ceux de l'érudition. Voyez-vous ces enfants de la France qui s'élancent pour repousser l'héritier couronné de Photius ? Regardez sous la cuirasse de ces braves : l'image de

Marie Immaculée y repose, c'est leur plus puissant bouclier. Le soldat baise chaque matin, avec une piété à la fois religieuse et filiale, cette figure de la Vierge sans tache, que sa vieille mère lui a suspendue au cou avant son départ, comme un gage de protection; et le général en chef, épargné par le projectile, qui s'est émoussé sur le métal béni, témoigne sa gratitude respectueuse aux mains augustes qui l'ont couvert de cette armure. En sorte qu'au moment où la doctrine de l'Immaculée Conception nous revient des contrées orientales à l'état de lettre morte ou de croyance immobile et pétrifiée, les races occidentales la reportent vers ces mêmes plages, rajeunie, vivante, et gravée dans les cœurs. La tradition ne s'en trouve nulle part, dites-vous? L'Orient, par les parchemins de ses bibliothèques; l'Occident, par la poitrine de ses héros, vous donnent de concert leur réponse; et peut-être trouvera-t-on que cette réponse n'est pas sans valeur. »

C'est ainsi que le docte évêque trouvait des arguments, en faveur de la vérité catholique, jusque dans la bravoure des héroïques soldats de la guerre de Crimée, et montrait toute la série des siècles chrétiens rendant un solennel hommage à l'Immaculée Conception de Marie, conformément à cette prophétique parole de Marie elle-même : Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse !...

Enfants de la génération contemporaine, unissons donc notre voix à la voix de toutes les générations qui nous ont précédés, à la voix de tous les peuples

de l'Orient et de l'Occident, à la voix de l'Eglise tout entière, et proclamons avec bonheur et avec foi que Marie est la Vierge sainte, la Vierge pure et immaculée !... Ainsi soit-il.

---

## HUITIÈME JOUR

### OPPORTUNITÉ DE DÉFINIR L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Après avoir montré les solides fondements sur lesquels s'appuie la vérité du mystère de l'Immaculée Conception, l'évêque-orateur en vient à la question d'opportunité, question qu'il résout, comme toujours, avec une admirable sûreté de jugement, avec une puissante élévation d'idées, et une noblesse supérieure de parole. Écoutons ce grand et beau langage :

« Avant tout, il nous serait impossible, à nous qui ne cessons d'étudier l'histoire des dix-huit siècles de l'Eglise chrétienne, de douter un seul instant de la sagesse et de l'opportunité de toute mesure, que l'Eglise, dans sa haute et suprême appréciation, jugera utile et convenable. Je vois bien, en relisant les annales des sociétés humaines, que les hommes d'État les plus renommés, les politiques les plus fins et les plus exercés se sont souvent perdus dans leur propre habileté ; je vois bien que les assemblées souveraines ou législatives, après des années de discussion, des torrents de paroles et des volumes d'écriture, se sont trouvées n'avoir enfanté que des lois éphémères, et des institutions mortes au jour de leur naissance ; je vois bien, sur un parcours de cinquante ans, trois ou

quatre gouvernements, pour ne rien dire de plus, périssant entre les mains d'ailleurs capables des hommes de lettres, des hommes de guerre, des hommes de loi, des hommes d'industrie, que la confiance des souverains avait appelés au timon des affaires. Je ne m'étonne ni de ces fautes ni de ces malheurs : car Dieu n'a pas promis assistance continue aux chefs temporels des nations, ni perpétuité aux établissements politiques quelconques.

» Au contraire, si je cherche dans les fastes de la religion fondée par Jésus-Christ, il m'est impossible d'y rencontrer, depuis son origine, autre chose qu'une sagesse marquée au doigt de Dieu. Les fautes individuelles n'y ont pas manqué ; mais l'Église enseignante, l'Église dirigeante, il n'est pas un de ses actes, pas une de ses décisions, pas une de ses lois, à qui le temps, l'expérience, la pratique et le résultat, n'aient donné raison. Dans le cours d'une si longue durée, on ne peut citer, en matière de dogme ou de discipline générale, aucune fausse démarche, aucune mesure regrettable, ni de la papauté, ni du corps entier des pasteurs unis à leur chef. Avouez qu'il y a là quelque sujet de sécurité pour l'avenir. Vous demandez à être tranquilisés sur la portée et la conséquence de la décision que l'Église prépare ; l'hypothèque et la garantie que je vous offre, c'est un passé de dix-huit cents ans, pendant lesquels l'Église a, ce semble, assez bien compris les besoins de l'humanité, assez bien réussi à conduire ses propres affaires et celles des sociétés qui n'ont pas craint de s'en rapporter à

elle. Mais entrons plus avant dans notre sujet.

« Quelle opportunité à définir la doctrine de l'Immaculée Conception ? Mais est-ce donc ainsi que vous comprenez la science et que vous aimez la vérité ? ou bien, suffit-il que la science touche au domaine de la religion, que la vérité se rapporte à la doctrine révélée, pour que l'ardeur passionnée avec laquelle l'esprit humain poursuit la recherche de toutes les autres vérités, le perfectionnement de toutes les autres connaissances, doive se changer en une froideur de glace, en une indifférence dédaigneuse ? Une découverte de plus dans l'ordre naturel, la constatation d'un fait ou d'une loi longtemps rebelles aux efforts du calcul ou aux tâtonnements de l'expérimentation, ce sont des résultats dont le monde scientifique retentit à l'instant. Qu'une plante, une fleur, dont les anciens avaient parlé, et qui semblait avoir disparu des parties connues du globe, soit retrouvée aux extrémités de la terre, rapportée d'au-delà des mers, il en sera mention dans les académies des sciences, et la fleur reconquise sera reçue avec une sorte de culte et d'amour par les hommes adonnés à l'étude de cette branche des sciences naturelles. Qu'un astronome parvienne, à l'aide de ses instruments, et par la persévérance de ses investigations, à démontrer l'existence d'une étoile longtemps soupçonnée, quelquefois entrevue, cette découverte devient l'événement d'une époque ; les corps les plus savants s'empressent d'admettre l'heureux inventeur dans leur sein ; le monarque l'introduit dans le sénat de la nation, et tous ceux qui ne

sont pas envieux applaudiront à cette juste distinction.

« Mais toute science, toute vérité, n'est pas nécessairement parquée dans le cercle étroit de la nature. Quand nous récitons notre symbole, nous faisons profession de croire en un Dieu créateur des choses visibles et des choses invisibles. Cette seconde moitié des œuvres divines déroule devant nous tout un monde supérieur, des cieux nouveaux et une terre nouvelle : c'est l'ordre de la grâce et de la gloire. S'il plaît à l'homme terrestre de n'avoir souci que des choses de la terre, du moins qu'il ne jette pas l'outrage à l'homme céleste, lequel, communiquant comme lui avec cette nature inférieure, et prenant intérêt autant que lui, mais non pas exclusivement, à tout ce qui constitue la science d'ici-bas, accorde un intérêt plus vif et une importance plus grande à l'étude des choses célestes. Vous êtes de la terre, mon Frère, je le vois bien ; vous n'avez d'amour que pour la terre. Permettez-moi d'être du ciel, et de m'occuper des choses du ciel. C'est pourquoi ne vous étonnez pas, par exemple, si, croyant aux mystères de l'incarnation et de la maternité divine, c'est-à-dire croyant qu'un Dieu s'est fait homme et qu'il a eu une mère, rien de ce qui se rapporte à cet ordre divin ne me trouve froid et dédaigneux. Non, cette plante que la terre virginal de l'Eden n'avait poussée qu'une fois, cette fleur qui ne s'était épanouie qu'un instant dans le paradis terrestre, je ne puis être insensible à l'événement qui me la montre, avec certitude, rendue à notre admiration, à notre amour, plus fraîche, plus



éclatante, plus parfumée, qu'elle ne fut dans sa végétation primitive. L'espèce entière ayant été perdue, je ne puis dominer le transport que me cause ce rejeton unique, échappé par privilège et par miracle à la destruction générale, et perfectionné par une seconde culture plus divine que la première. Cette étoile du ciel des cieux, dont la merveilleuse configuration a été l'objet de tant d'études, je ne puis apprendre, sans tressaillir, que toute hésitation est désormais impossible à propos d'une ombre, d'une tache, que quelques-uns avaient voulu y apercevoir; je ne puis dissimuler ma joie, quand une autorité irréfragable me déclare qu'en cet astre tout est lumière et que rien n'y est ténèbres. Cela ne vous touche pas, mon Frère ! je vous plains; j'en conclus que vous êtes de la terre, et que vous ne voulez entendre parler que de ce qui est terrestre. Pour moi qui suis du ciel, je prêterai l'oreille à tout ce que vous me direz de ce monde créé dont je me reconnais hôte et citoyen comme vous; mais, encore une fois, j'ai d'autres pensées, d'autres aspirations, d'autres amours, qui me mettent en rapport avec des réalités plus hautes. Ecoutez-moi donc encore.

« J'ai connu des hommes, épris d'une noble passion pour nos grandeurs nationales, et qui consacraient toutes leurs veilles à restituer à l'histoire un personnage oublié, à détruire une calomnie accréditée, à remettre dans son véritable jour un caractère méconnu, à rendre à un visage travesti sa physionomie native. Travail digne des plus grands éloges. Et

quand ce labeur patient et imperturbable était enfin couronné par une de ces démonstrations décisives qui enfantent la certitude, et qui acquièrent pour toujours à l'histoire une vérité longtemps incertaine. ils recevaient de tous les hommes versés dans ces matières un applaudissement universel et mérité. Dans la sphère plus circonscrite des réputations domestiques, il est des études non moins opiniâtres. Vous avez rencontré, comme moi, des hommes qui passaient leur vie à compulser les titres de famille, à rassembler tous les documents de la vie de leurs ancêtres, à écarter des objections concernant la bravoure, la probité, la vertu de ceux dont ils voulaient être fiers de se dire les descendants. Voyez-vous ce fils obstiné dans ses laborieuses recherches ? Une ombre de doute plane sur la dignité de sa mère, sur l'honneur de sa naissance, sur la noblesse de son origine. Le nuage est si léger qu'il existe à peine, c'est tout au plus une possibilité. N'importe : il n'aura pas de repos, que la certitude morale ne soit changée en certitude juridique. Des pièces probantes et péremptoires sont enfin entre ses mains ; un tribunal souverain a prononcé ; la vérité qu'il avait le plus à cœur de faire triompher a désormais l'autorité de chose jugée. Aucune victoire plus chère ne pouvait être remportée par sa tendresse filiale.

• Vous comprenez, Nos Très Chers Frères, l'application que nous voulons faire. Régénérés par le saint baptême, nous sommes les frères de Jésus, les membres de son corps, et nous avons Marie pour

Mère : l'honneur de notre mère est le nôtre. Incorporés à la nation sainte, nous sommes les citoyens de la véritable Jérusalem, et Marie est notre reine : la gloire de notre reine est notre gloire. Et quand ce qui avait été cru dans tous les temps concernant la pureté originelle de notre mère et de notre reine, ce qui n'avait cessé d'être de plus en plus éclairci par les travaux de plusieurs de nos frères, ce que la voix du peuple, écho de la voix des pasteurs et de la voix de Dieu, proclamait avec un accent toujours plus énergique, acquiert enfin l'authenticité et la notoriété de chose jugée en dernier ressort ; quand les possibilités même d'un doute s'évanouissent, alors nous bénissons le Seigneur, qui a réservé à notre époque l'honneur et la joie d'une telle décision, d'un tel triomphe. Et à ceux qui s'avancent froidement en discutant la convenance des temps et des moments, nous répondons avec une émotion que nous ne pouvons contenir : Mon Frère, vous n'êtes pas de la famille des chrétiens, vous n'êtes pas de la nation sainte ; Marie n'est pas votre Mère ni votre Reine : votre accent trahit le cœur de l'étranger.

« A quoi bon une définition régulière en ce qui regarde la Conception de Marie ? Cette question est résolue pour quiconque est doué du sens chrétien, pour quiconque n'a rien de commun avec les déistes ou les protestants. Car enfin quelle est notre croyance ? Nous croyons que Dieu s'est fait homme, et qu'en se faisant homme il a eu une Mère : tous ceux qui croient à l'Évangile admettent ces deux points avec nous, il

n'y a que les rationalistes qui les nient. Nous croyons que le Dieu fait homme a voulu honorer et faire honorer sa Mère, nous croyons qu'il lui a rendu et qu'il veut que son Église lui rende un culte filial : c'est ce que les hérétiques modernes n'admettent pas avec nous. Les hérétiques ont tort : ce n'est pas le lieu de le démontrer ; le sentiment se joint à la raison et à l'autorité pour les réfuter. Qu'ils entassent tous les sophismes possibles ; nous ne serons jamais de la religion de ceux qui ont mis leur mère hors de la maison. Nous n'adorons que Dieu ; mais nous honorons, nous aimons sa Mère, qui est aussi la nôtre. A l'amour que nous portons à notre mère dans la famille, correspond un même amour envers notre Mère dans l'ordre surnaturel. Après le culte que nous rendons au Sauveur, notre principal culte est pour Celle qui nous l'a donné. Après le nom incomparable de Jésus, aucun nom n'est plus souvent sur nos lèvres que le nom de Marie. Marie ! rien ne nous est plus intime, plus familier ; nous l'initions à nos joies, à nos douleurs, à nos espérances, à nos alarmes. Pas un jour ne commence, pas un jour ne s'achève, que nous n'implorions sa bénédiction ; cent fois dans la journée, nous cherchons son regard, nous implorons sa bonté ; et si notre cœur n'est pas assez pur pour que nous osions baiser même ses pieds, nous baisons la pierre sur laquelle ses pieds reposent. Encore une fois, que l'hérésie s'indigne, qu'elle murmure : ni le cœur des mères, ni le cœur des fils ne lui donneront jamais raison. Nous honorons donc Marie. Mais hono-

rer, c'est célébrer les vertus, les prérogatives, les gloires de celui que l'on honore. La louange fait partie intégrante du culte. Voilà pourquoi tout ce qui tend à nous révéler, à nous certifier les privilèges de Marie, nous touche de si près. C'est l'aliment de notre piété, c'est le texte de nos félicitations, c'est la matière de nos hymnes et de nos chants.

« Du reste, si nous consentions à nous placer un moment au point de vue de ces hommes que l'on appelle positifs, qui n'envisagent les choses que par le côté de l'utilité pratique et matérielle, et qui ne considèrent comme opportun que ce qui offre un préservatif contre les périls présents de l'ordre social, il nous serait facile de leur montrer une corrélation providentielle entre la décision de l'Église et les nécessités de notre époque. Prêtez un instant d'attention.

« Quelle est l'essence de tous les systèmes philosophiques de ces derniers temps ? Sur quel fondement s'appuient toutes les erreurs que l'on a nommées socialisme, communisme, toutes ces utopies d'émancipation de la chair, de réhabilitation de la nature, d'égalité des conditions, de partage des biens, de souveraineté de la raison ? Le point de départ général de toutes ces monstruosité, n'est-ce pas la négation de la chute de l'homme, de sa dégradation primitive ? Attaquer cette négation, c'est donc attaquer le principe de toutes les applications antisociales qui ont été tentées sous nos yeux. Dans ces conjonctures, que fait l'Église ? En même temps qu'elle veut

assurer à la terre une protection en quelque sorte nouvelle par le surcroît d'honneur qu'elle destine à Celle qui est appelée la Mère de la grâce divine., l'Église enseignera formellement la vérité la plus contestée et la plus nécessaire à inculquer aux générations actuelles. On a remarqué, à propos des anciennes expéditions d'orient, que l'Église, en enflammant tous les cœurs par la noble et pieuse ambition de reconquérir le tombeau du Christ, accomplissait simultanément une œuvre politique qui n'était rien moins que le salut de l'Europe, puisqu'elle allait frapper au cœur l'implacable ennemi de la civilisation. Dirai-je que quelque chose d'analogue se passe en ce moment ? En définissant que Marie, par une exception qui est particulière à la Mère de Dieu, a été préservée de la tache originelle, l'Église promulguera hautement l'existence de la règle générale ; et en rappelant à une génération, qui semblait l'avoir oublié, le dogme du péché originel, par conséquent la nécessité de l'expiation, l'Église rétablira dans les esprits les principes sur lesquels repose toute doctrine conservatrice. Est-ce que les hommes qui sont voués à la défense de la société ne comprendront jamais ce que signifient les clameurs des partis anarchiques ? Ils ne montrent tant d'acharnement contre une mesure qu'ils devraient accueillir avec indifférence et dédain, que parce qu'un instinct secret leur en fait pressentir les contre-coups. Admettre la Conception Immaculée de Marie, c'est admettre le péché originel ; admettre le péché originel, c'est admettre

la rédemption, l'intervention surnaturelle de Dieu, la révélation, l'Évangile, la loi nécessaire de la souffrance et de la résignation ; admettre tous ces points, c'est fermer toute entrée au rationalisme, au naturalisme, au socialisme, au communisme, parce que c'est admettre le christianisme, qui sera toujours l'obstacle le plus insurmontable au désordre, l'ennemi le plus intraitable de tous les excès comme de toutes les erreurs, le gardien le plus incorruptible de toutes les vérités divines et humaines. »

Après ce beau discours de l'évêque de Poitiers, il n'est personne de nous qui ne reconnaisse la haute sagesse de l'Église dans la définition de l'Immaculée Conception de Marie. C'est pourquoi, remercions tous la bonté de Dieu, qui nous a donné dans l'Église une Mère si sage, et dans Marie une Mère si pure et si digne d'être vénérée. Ainsi soit-il.

---

## NEUVIÈME JOUR

LETTE PASTORALE POUR LA PUBLICATION DU DOGME DE  
L'IMMACULÉE CONCEPTION. — ALLOCUTION POUR LA  
CONSÉCRATION D'UNE CHAPELLE DÉDIÉE A MARIE IMMA-  
CULÉE.

Aussitôt que le télégraphe eut porté aux quatre coins du monde la grande parole proférée au Vatican, des applaudissements unanimes y répondirent de toutes parts. Ce fut dans tout l'univers une explosion de joie, et, dans toutes les âmes catholiques, des tressaillements d'allégresse, dont les manifestations populaires laisseront dans l'histoire le plus imposant et le plus magnifique souvenir.

A quelque temps de là, l'évêque de Poitiers communiquait à son peuple le grand événement du 8 décembre 1854, dans une lettre pastorale où vibrent les accents de la foi la plus soumise et de la piété la plus triomphante. Relisons ce document, qui nous offrira un égal intérêt au double point de vue dogmatique et historique :

« Pierre a parlé par la bouche de Pie IX, et ce qui a pu être, dans d'autres temps, un sujet de controverse entre quelques-uns, est placé désormais au-dessus de toutes les disputes des hommes. Marie, dès



le premier instant de sa conception, par une grâce particulière et un privilège du Dieu tout-puissant, et par la vertu anticipée des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, a été préservée de toute souillure de la faute originelle : telle est la doctrine révélée de Dieu, telle est la déclaration et la définition du Saint-Siège, telle doit être la croyance ferme et constante de tous les fidèles.

« Du reste, ce que Pierre a confirmé, ce qu'il a certifié de son autorité principale et souveraine, c'est ce que tous les pasteurs du monde catholique enseignaient, c'est ce que croyaient tous les vrais enfants de l'Eglise. On ne le proclamera jamais assez haut : si la définition est nouvelle, la croyance ne l'est pas, non plus que la profession publique et authentique de cette croyance. Qu'on ne dise donc pas que, jusqu'ici, c'était une croyance seulement humaine : cette façon de s'exprimer renfermerait une erreur capitale. Non, ce n'était pas une croyance humaine, puisque l'objet de cette croyance était nécessairement un fait révélé de Dieu, un fait surnaturel que de graves raisons et de solides convenances appuyaient, mais qui n'était point le fruit de la pensée et de l'invention des hommes. Non, ce n'était pas une croyance humaine, puisque le principe et le motif de cette croyance, c'était la véracité divine du révélateur. Non, ce n'était pas une croyance humaine, puisque l'autorité qui garantissait l'origine et la transmission légitime de cette croyance religieuse, c'était l'autorité même de l'Eglise, qui l'adoptait, qui la professait, qui

fermait la bouche à ses adversaires, qui en procurait le développement et le triomphe par tous les moyens, et qui, étant placée sous la conduite du Saint-Esprit, ne saurait, dans une telle matière, adopter et professer que ce qui est divinement révélé, interdire que ce qui est faux, favoriser que ce qui est vrai. Non, enfin, ce n'était pas une croyance humaine, puisque c'était la conviction la plus ferme, la persuasion la plus chère et la plus intime de tous les cœurs chrétiens, de toutes les âmes en qui Dieu réside par sa grâce, en qui la vie du Verbe Incarné se continue, de tous ceux, en un mot, qui sont les membres vivants de l'Eglise, et par lesquels elle justifie une de ses notes les plus distinctives, qui est la sainteté. A tous ces titres donc, la doctrine de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie renfermait tous les éléments d'une croyance vraiment divine; et c'est parce qu'elle renfermait ces éléments, qu'elle était susceptible d'être définie, et qu'elle vient d'être enfin définie par un jugement sans appel.

« A cette heure, d'une extrémité de la terre à l'autre, des milliers de voix s'élèvent pour célébrer, avec un nouvel accent de conviction et d'amour, le privilège de la Vierge Immaculée, pour chanter ses vertus sans tache, la pureté non pareille de son origine, son exemption de toute souillure et de tout péché. Toute la chrétienté est dans l'allégresse : les cités resplendissent de mille lumières, les campagnes répondent aux villes par des solennités rivales, les chaumières s'illuminent de plus de flambeaux encore que les

palais, chaque hameau a son feu de joie ; les banderoles blanches et bleues, emblèmes de la pureté et de la douceur virginales, flottent sur toutes les maisons. « Marie est Mère de Dieu ! » se redisaient dans les rues d'Ephèse tous ceux qui se rencontraient, grands et petits, évêques et magistrats, prêtres et fidèles. Ils le savaient sans doute avant le jugement du Concile, car celui qui avait nié ce dogme avait été tout d'abord anathématisé par l'indignation de la multitude. Mais la sentence survenue donnait à la croyance antérieure et primitive une sorte de nouveauté : il semblait que Marie venait de remporter une triomphe. Et tous s'embrassaient en se répétant la bonne nouvelle : « Marie est Mère de Dieu ! »

« Ce n'est pas Ephèse, mes Frères, c'est l'univers entier qui est aujourd'hui le théâtre d'une scène non moins attendrissante. « Marie a été conçue sans péché ! » c'est le cri qui fait en ce moment le tour du monde. Assurément, le monde ne l'ignorait pas, ce privilège de Marie : il était constaté dans toutes les annales du christianisme, et pas un siècle, depuis l'établissement de l'Église, n'avait omis de lui payer son tribut. Il était écrit surtout, en caractères pour ainsi dire vivants, sur des millions de poitrines qui ne se croyaient à l'abri des dangers que par la protection de la médaille de Marie Immaculée. Si quelqu'un eut osé élever la voix contre cette croyance, la foule scandalisée l'aurait dénoncé comme un impie. Mais voici que ce qui était dans tous les esprits et dans tous les cœurs vient d'être proclamé juridique-

ment du haut de la chaire qui enseigne toute vérité ; voici qu'un oracle suprême consacre la tradition de tous les pays et de tous les temps. C'est comme la canonisation authentique de la Bienheureuse Marie en tant qu'elle a été conçue sans péché. La fête de cette canonisation doit surpasser en éclat toutes les solennités qui accompagnent l'inauguration des serviteurs et des servantes de Dieu sur les autels. Le culte de Marie n'est pas limité à une province, à une nation ; partout où le culte de Jésus a pénétré, la Vierge sa Mère a un autel. Pas un chrétien qui ne la salue, qui ne l'invoque, qui ne la révère, qui ne l'aime comme sa propre Mère, en même temps que comme la Mère de Jésus. L'accroissement de la gloire de Marie est donc un sujet de joie pour tous les enfants de Dieu : voilà pourquoi ces transports, ces élans, ces acclamations, ces ovations, dont le récit nous arrive chaque jour. Toute la famille humaine est en mouvement, parce qu'un jour de fête s'est levé pour la Mère de Dieu et des hommes (1).

« On s'est demandé plus d'une fois si nos sociétés étaient destinées à vivre ou à mourir, si les pensées du ciel étaient des pensées d'amour ou de colère. Désormais, que toute crainte s'évanouisse. Dieu fait briller son arc-en-ciel dans les nues. Marie, le signe de salut et de paix par excellence, va resplendir d'un nouvel éclat. Non, le Seigneur Jésus ne portera pas son arrêt de mort contre ce globe périssable, à l'ins-

(1) Lettre pastorale pour le carême de 1855.

tant où il devient le théâtre du plus magnifique triomphe de Marie ; et, comme on l'a si bien dit, le Fils ne brisera pas un monde tout retentissant de la gloire de sa Mère.

« En réservant à notre siècle le privilège de cette définition si longtemps désirée, le Tout-Puissant donne une preuve immense d'amour à la génération présente ; il offre à notre société un motif infini de confiance. Et Marie, en recevant de nous cet hommage nouveau, cette louange qui a pour but de glorifier en elle le don qu'elle estime le plus, l'intégrité de l'âme, l'exemption de toute tache, la sainteté en un mot, Marie prend l'engagement, et, si j'ose ainsi le dire, contracte la nécessité de secourir la terre par de nouveaux bienfaits, de la protéger contre ses propres fureurs et contre le courroux céleste.

« Les pensées du cœur de Dieu et du cœur de sa Mère se révèlent donc à nous ; et ces révélations promettent au demi-siècle dans lequel nous sommes entrés des triomphes pour l'Église, des conquêtes pour la foi, des victoires pour la France, qui redeviendra tôt ou tard le soldat de la chrétienté, et surtout des miracles de grâce et de conversion pour les âmes, et des recrues plus nombreuses que jamais pour le ciel (1) ! »

La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception répondait si parfaitement aux espérances, aux vœux, aux sentiments de foi et de piété du pontife poitevin, qu'il voulut perpétuer dans son diocèse

(1) Péroraison de l'homélie du 8 décembre 1854.

le souvenir de ce grand acte religieux, non seulement par l'éloquent témoignage de sa parole et de ses écrits, mais encore par le moyen de la pierre et du marbre, en faisant ériger une gracieuse chapelle à la gloire de Marie Immaculée.

A quelques kilomètres au sud de Poitiers se trouve la propriété de Mauroc, maison de campagne du grand séminaire et des évêques du diocèse. Mauroc est un coteau charmant, bordé de rochers sauvages, couronné par la verdure des bois, et au pied duquel s'étend toute une vallée pittoresque et spacieuse.

Des hauteurs du coteau, le regard suit avec plaisir les détours capricieux du Clain, le passage des locomotives, ou bien, encore, s'arrête à contempler l'antique abbaye de saint Martin, dont la flèche élégante s'élève à l'horizon. Beautés de la nature, convois de chemin de fer qui animent le paysage, souvenirs de l'histoire, évocation du saint thaumaturge qui a si souvent traversé les sentiers de Mauroc, pour se rendre de sa cellule de Ligugé à la cité d'Hilaire, tout contribue à faire de cette solitude un ravissant et poétique séjour.

Or, c'est sur le sommet de cet emplacement, favorisé de la grâce comme de la nature, que le pieux évêque de Poitiers conçut le dessein d'élever un monument en l'honneur de l'Immaculée Conception.

Il en posa la première pierre le 7 décembre 1854, à l'heure des premières vêpres de la solennité de Marie. Le 25 octobre de l'année suivante, la chapelle était achevée, et, à la suite de la consécration qui en

fut faite en présence du clergé de Poitiers et des élèves du grand séminaire, le prélat épancha son cœur dans une homélie familière, pleine de poésie et d'aimable abandon.

Après avoir rappelé la mémoire des saints moines qui, depuis le siècle d'Hilaire et de Martin, avaient fréquenté les chemins de Mauroc, et celle des intrépides lévites, sortis de ce même séjour, qui étaient devenus plus tard des missionnaires et des martyrs, l'évêque de Poitiers poursuivait ainsi :

« Nous pouvons bien dire, mes très chers fils en Jésus-Christ, que le lieu où vous vous réunissez commande le respect, parce que c'est une terre sainte.

« Pour le sanctifier davantage, nous avons voulu y élever un sanctuaire à la plus sainte des créatures. Ce temple modeste sera le mémorial d'un grand acte. Nous en avons posé la première pierre dans la solennité même de la définition du dogme de la Conception Immaculée, et il sera à nos yeux comme une médaille d'un jour à jamais illustre dans les fastes du culte de Marie.

« Désormais, très chers fils, vos congés seront plus délectables encore que par le passé, puisqu'ils s'écouleront sous les yeux de la plus tendre des mères. Les heures consacrées au délassement, au plaisir, portent avec elles leurs dangers. La Vierge sans tache veillera sur vos pensées, sur vos entretiens, sur vos cœurs. Chaque promenade sera un pèlerinage, et vous trouverez sur ce plateau élevé les émanations de la sainteté avec la salubrité de l'air.

« Les beautés de la nature ont une grande puissance pour porter à Dieu : Marie y mêlera la puissance des inspirations célestes. Des traits inattendus de lumière, d'heureuses pensées, de nobles conceptions, qui convertiront les peuples plus tard, naîtront ici dans vos âmes ; et je ne doute pas que la paix de cet asile, le silence de ces bois, au sein desquels s'élève la maison de Celle qui est appelée le Siècle de la Sagesse, ne servent à compléter plus d'une de vos connaissances.

« Pourquoi n'ajouterais-je pas qu'en travaillant à embellir et à sanctifier cette demeure, je m'y sens intéressé comme vous ? Les charmes de la campagne, la fraîcheur des prairies, la limpidité des eaux, le parfum des plantes, l'ombre des grands arbres, la beauté des sites, l'étendue des horizons : tout cela parle puissamment à mon cœur. Et quand la vie de l'histoire vient animer le monde extérieur, quand les lumières du passé jettent leurs riches reflets sur le présent, quand le souffle sacré de la religion introduit comme une âme vivante dans les êtres matériels qui nous entourent, alors la création n'est plus qu'un voile transparent à travers lequel le monde invisible se laisse déjà apercevoir.

« Le bruit des villes est d'ailleurs contraire au recueillement de l'esprit. Les travaux de l'intelligence y sont presque impossibles. Les affaires, les plaintes, les sollicitations s'y succèdent, et ne permettent aucun repos. Que de fois, dans le désir d'avancer un travail trop longtemps interrompu, j'ai dit avec le psalmiste



royal : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, afin que je puisse m'envoler et me reposer ? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam ?* Et, en réalité, parce que je voyais l'injustice et la contradiction dans la cité, *quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate*, souvent je me suis éloigné par la fuite, et j'ai séjourné dans cette solitude, *elongavi fugiens, et mansi in solitudine*, sachant que j'y trouverais Celui qui me sauverait de l'accablement de l'esprit et du tourbillon des affaires : *Expectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate.* (Ps. 54.)

« La distance seule peut mettre entre le chef du diocèse et l'affluence des affaires une barrière momentanée, qui lui ménage quelques heures de méditation et de composition. C'est pourquoi je trouve si douce l'hospitalité dont je jouis dans la maison de mes fils.

« Mais, puisque votre délicatesse, mes chers enfants, et celle de vos maîtres paraît se récrier, quand je vous attribue ici la qualité de propriétaires authentiques, et à moi celle d'hôte précaire, nous concluons aujourd'hui, sous le regard de cette statue de Marie Immaculée que nous venons d'inaugurer, un concordat amiable entre vous et moi, entre le séminaire et l'évêché. Il sera réglé que les uns et les autres, les enfants et le père, nous ne reconnaissons que la Vierge Marie pour dame souveraine de cette demeure. C'est pourquoi, tous tant que nous sommes, soit que nous venions en ce lieu pour le repos ou pour le travail, pour la promenade ou pour

l'étude, notre premier hommage sera toujours pour notre commune Mère et Maîtresse, pour la Vierge Immaculée ! »

Quelle délicatesse et quelle simplicité charmante dans ces paroles du pieux évêque ! mais surtout, quelle suave et pénétrante dévotion envers Marie !... Ah ! comme lui, et selon le conseil qu'il adressait paternellement aux jeunes élèves de la tribu ecclésiastique, souvenons-nous de consacrer à la Vierge très pure nos travaux et nos délasséments, nos heures de peine et nos heures de distraction, en un mot, toutes les œuvres et tous les instants de notre vie. De plus, faisons un pacte entre nous, et décidons ensemble que désormais nous ne reconnaissons pour patronne et pour souveraine, pour maîtresse de nos âmes, de nos demeures, de tout ce qui peut nous appartenir, que Marie Immaculée, à qui soient amour, louange et gloire, dans le temps et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il

---

## DIXIÈME JOUR

### L'IMMACULÉE CONCEPTION COMPARÉE A L'ARC-EN-CIEL.

Tous les ans, le dévot serviteur et panégyriste de Marie venait célébrer dans l'église Notre-Dame la fête solennelle de l'Immaculée-Conception. Or, quand arriva le dixième anniversaire de la proclamation du dogme sacré, Mgr l'Evêque de Poitiers se plut à évoquer le souvenir des transports de joie avec lesquels cette grande proclamation fut accueillie de toutes les âmes catholiques, et par une comparaison des plus charmantes et des plus belles, il assimila l'Immaculée Conception de Marie à la beauté de l'arc-en-ciel <sup>1</sup>.

Qu'on nous permette de nous servir de cette belle inspiration, et de développer en quelques pages le poétique symbole que l'éloquent évêque n'avait fait qu'esquisser.

Parmi les grands spectacles de la nature, parmi les innombrables merveilles que Dieu, ce grand poète et ce grand artiste, a répandues dans la création, connaissez-vous rien d'aussi beau, d'aussi gracieux, d'aussi splendide, que cet arc irisé, que cette écharpe brillante, qui paraît dans le ciel après un temps de pluie ou d'orage ?...

1. Homélie prononcée le 8 décembre 1864.

Voici dans quelles circonstances Dieu fit paraître pour la première fois, aux yeux charmés des hommes, ce phénomène merveilleux. C'était après que les eaux du déluge eurent opéré sur la terre un ravage universel. Dieu apparut à Noé et lui dit : « Il n'y aura plus désormais de déluge qui désole la terre ; je mettrai mon arc dans les nues, et il sera le signe de l'alliance entre moi et les fils d'Adam ; et lorsque mon arc apparaîtra dans les nuées, en le voyant je me souviendrai de l'engagement que j'ai pris de ne plus faire périr la race humaine. » Et ce fut alors que la terre admira pour la première fois cet arc immense qui part des deux extrémités de l'horizon, et qui forme sous la voûte des cieux un cercle de gloire.

« Considérez l'arc-en-ciel, dit l'Ecclésiaste, et bénissez Celui qui l'a fait : *Considera arcum, et benedic eum qui fecit illum* ; car son éclat est d'une beauté sans pareille : *valdè speciosus est in splendore suo* ; il encadre le ciel dans son cercle glorieux : *gyravit cælum in circuitu gloriæ suæ* ; les mains du Très-Haut ont pu seules lui donner cette envergure qui embrasse, qui enserre l'immensité : *manus Excelsi aperuerunt eum.* »

Mais il est un autre arc-en-ciel bien plus beau et plus admirable encore que celui qui charme vos yeux sous le pavillon azuré du firmament ; et cet arc-en-ciel que Dieu a donné à son Eglise, cet arc-en-ciel qui resplendit d'un éclat si pur et si ravissant, c'est la Vierge Immaculée, c'est Marie !

En présence de cette apparition merveilleuse dans le firmament de la sainte Église, oh ! ne craignez pas de laisser échapper avec l'Esprit-Saint vos cris d'admiration : *quàm speciosa ! Quàm pulchra es, et macula non est in te !* Comme il est beau, ce divin arc-en-ciel ! comme il est ravissant de pureté, de lumière, et de splendeur !... Ah ! c'est bien de cet arc-en-ciel surtout que nous devons bénir Dieu avec les transports de l'allégresse et de la reconnaissance : *Vide arcum, et benedic eum qui fecit illum : valdè speciosus est in splendore suo.* Salut donc, ô Marie ! salut, ô Vierge Immaculée ! salut, ô pur et divin arc-en-ciel !

Je trouve un premier trait de ressemblance entre l'arc-en-ciel de la nature, et Marie, l'arc-en-ciel de l'Église, en ce que l'un et l'autre sont une création extraordinaire de Dieu.

Ainsi que l'Écriture en fait foi, l'arc-en-ciel a été présenté aux hommes, comme un phénomène nouveau et inconnu jusqu'alors. « Voici, dit le Seigneur, que je poserai mon arc dans les nuées, et ce sera le signe de l'alliance que je forme avec la terre. » Donc, bien que la science moderne ait découvert le secret de la formation de l'arc-en-ciel, il n'en est pas moins vrai que ce phénomène n'a existé que par la volonté de Dieu, et qu'il fut pour Noé un signe absolument nouveau. Sans doute qu'avant le déluge les eaux occupaient sous le firmament une autre place, qu'elles étaient beaucoup plus abondantes, qu'elles jouaient un autre rôle que dans notre monde actuel, et par suite, qu'elles ne pouvaient dou-

ner lieu au phénomène physique de l'arc-en-ciel. Mais il en fut autrement, lorsqu'elles furent tombées sur la terre et qu'elles eurent anéanti la race maudite des pécheurs. Alors apparut au ciel cet arc admirable, brillant symbole de Marie Immaculée.

Marie, en effet, est, comme l'arc-en-ciel, une création miraculeuse de Dieu. Dieu modifia pour elle les conditions premières de la nature, Dieu créa en sa faveur une exception glorieuse à la loi générale de péché qui s'étendait sur tout le genre humain.

Une fontaine empoisonnée dans sa source promène en tout son cours des eaux corrompues et mortelles. C'est ainsi que la source des générations empoisonnée en Adam communique un germe de mort à tous les fils de la race humaine. Tous sont conçus dans le péché ; et si quelqu'un d'entre eux ne renaît par l'eau du baptême et par la grâce du Saint-Esprit, il ne peut entrer, dit Notre Seigneur, dans le royaume des cieux. — Seule Marie échappe à ce mystère de la chute originelle, seule Marie voit s'arrêter devant elle le cours de ce fleuve impur qui, dès le premier instant, souille toute âme venant en ce monde ; seule Marie est conçue sans péché, dans la grâce et dans l'innocence. Or, si Marie a été Immaculée dès sa conception, ce fut évidemment sans aucun mérite de sa part, puisque nul ne peut mériter avant d'être ; mais ce fut entièrement, comme l'enseigne la théologie, par un effet de la volonté de Dieu, par un coup merveilleux de la grâce, par une application anticipée des mérites du Divin Sauveur.

Et Marie elle-même se plaisait plus tard à le proclamer, quand elle chantait dans son beau cantique du *Magnificat* : *Fecit mihi magna qui potens est !* Le Seigneur tout-puissant a fait en moi de grandes choses !

C'est ainsi que Marie, par la volonté de Dieu, a été dans l'ordre de la grâce ce qu'a été l'arc-en-ciel dans l'ordre de la nature un brillant et admirable phénomène.

Le second trait de ressemblance que je remarque entre Marie et l'arc-en-ciel, c'est que l'un et l'autre représentent une sublime conjonction du ciel et de la terre.

Voyez l'arc-en-ciel développant au milieu des airs sa courbe majestueuse, s'appuyant par ses deux ailes aux deux extrémités de l'horizon, et de là prenant son essor vers les plus hauts sommets du firmament : à cette vue, ne diriez-vous pas un pont immense, jeté à travers l'espace, et destiné à relier ensemble ces deux rivages si extrêmes : le rivage du ciel et le rivage de la terre?... C'est là une image frappante du rôle de Marie au milieu de la création.

Une distance énorme, la distance de l'infini, séparait le ciel de la terre. Pour franchir cet abîme que le péché avait creusé, il fallait un moyen de jonction entre les deux rives opposées, il fallait en quelque sorte un pont sublime, au moyen duquel Dieu pût descendre jusqu'à l'homme, et l'homme s'élever jusqu'à Dieu.

Or Marie Immaculée a été ce pont sublime qui a

rapproché Dieu et l'homme. Elle a été cet arc-en-ciel grandiose qui, partant de la terre, s'est élevé jusqu'au ciel. En un mot, elle a servi de médiatrice entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre. C'est par elle, en effet, que Dieu et l'homme sont entrés en accord, c'est par elle que le Dieu du ciel est descendu jusqu'auprès de la pauvre humanité, c'est par elle que le Verbe Eternel a daigné se confondre avec les hommes, converser, habiter avec eux; et l'Immaculée Conception a été le brillant prélude de l'Incarnation divine.

En choisissant Marie pour opérer son avènement dans le monde, Dieu a voulu faire comme les triomphateurs et les conquérants. L'histoire nous montre ces hommes fameux, au retour de leurs expéditions victorieuses, pénétrant dans leurs capitales sous des monuments de gloire et sous des arcs de triomphe. A Rome, c'est l'arc de Vespasien et de Titus; à Paris, c'est l'arc de la porte Saint-Denis en l'honneur de Louis le Grand, ou encore, c'est l'arc de l'Etoile élevé par Napoléon en l'honneur de la grande armée. Eh bien! Dieu, lui aussi, Dieu, le Souverain par excellence, a voulu avoir, en entrant dans le monde, son arc triomphal, le plus grand, le plus beau qui fut jamais : et cet arc, c'est Marie !.. Ah ! ne nous étonnons plus maintenant si Marie a été comblée dans sa conception de tant d'honneur et de magnificence : c'est que Dieu en voulait faire son arc de triomphe ; et plus cet arc a été beau, moins Dieu s'est humilié ; plus cet arc a été grand, moins Dieu s'est abaissé.



Mais de même que Marie a servi au passage de Dieu jusqu'à l'homme, ainsi elle servira au passage de l'homme jusqu'à Dieu. C'est par elle que, malgré notre bassesse et notre infinie misère, nous avons accès auprès du Dieu Très-Haut. C'est par elle que nous franchissons l'espace immense qui nous sépare du ciel. C'est par elle enfin que nous sortons de notre état d'abjection et de la profondeur de nos péchés pour nous élever jusque sur les sommets de la grâce divine. Nul n'arrive à Dieu, à la grâce, à la sainteté, à l'innocence, que par Marie. Toutes les fois donc que nous avons besoin de recourir à Dieu, invoquons Marie Immaculée, et jetons nos regards suppliants vers cette auguste Médiatrice, vers ce sublime arc-en-ciel qui nous montre à tous le chemin de la patrie et du bonheur.

Le troisième trait de ressemblance que j'aperçois entre Marie Immaculée et l'arc-en-ciel, c'est que Marie a possédé, dès le premier instant de sa conception, toutes les vertus qui font la blancheur de l'âme, comme l'arc-en-ciel est formé de toutes les couleurs dont le total compose le blanc parfait.

On sait qu'un rayon de lumière blanche n'est pas formé d'une couleur unique, mais qu'il se compose de sept couleurs différentes. Et voici comment on en acquiert la preuve :

On fait arriver un rayon lumineux sur un prisme, c'est-à-dire sur un fragment de cristal taillé en triangle. Or on s'aperçoit que le rayon lumineux, en traversant le prisme, s'est décomposé, et s'il va se pro-

jeter sur un écran, là il forme une bande de sept couleurs bien distinctes : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

Eh bien : c'est un phénomène semblable qui se produit pour l'arc-en-ciel. Quand l'atmosphère est chargée de pluie, il arrive que les rayons du soleil frappent les nuages, et en traversant les gouttes liquides, ces rayons se décomposent, comme nous l'avons dit tout à l'heure, et dessinent à travers l'espace cette belle écharpe aux sept couleurs que nous appelons arc-en-ciel. L'arc-en-ciel est donc formé par les sept couleurs dont la réunion compose la lumière blanche. Et c'est ainsi qu'il représente merveilleusement cette très belle et très pure Vierge toute revêtue de lumière, toute parée d'éclat, de gloire et de splendeur.

Marie possède, en effet, la blancheur la plus pure, la plus immaculée, et cette blancheur comprend en elle toutes les vertus, toutes les grâces, tous les dons de l'Esprit-Saint. Le violet, c'est l'humilité, la pénitence et la crainte du Seigneur. L'indigo, c'est la piété et la miséricorde. Le bleu azur, c'est le désir des choses célestes. Le vert, c'est la force dans l'espérance. Le jaune, c'est la vive lumière de la foi. L'orangé, c'est la sagesse et la prudence dans les actions. Le rouge enfin, c'est l'amour ardent, c'est l'amour généreux poussé jusqu'au martyre. Et la somme totale de toutes ces nuances c'est le blanc pur, c'est la couleur parfaite de la lumière et du soleil, de même que le résumé vivant de tous les dons du Saint-Esprit, c'est

Marie, c'est la Vierge très pure, c'est l'immaculée Conception !

Immaculée Conception ! Ce titre est tout à la fois si splendide et si vrai, que Marie elle même l'a choisi, de préférence à tous les autres, dans une de ses plus récentes et de ses plus célèbres apparitions. — O ma Dame, lui disait la jeune Bernadette agenouillée dans la grotte de Lourdes, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ! A cette question, répétée par deux fois, la céleste Vision ne répondit point tout d'abord : elle se contenta de sourire, et semblait méditer le titre le plus beau sous lequel elle se révélerait à la timide enfant. — O ma Dame, reprit Bernadette pour la troisième fois, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ? A cette troisième question, la Vision sourit encore ; puis elle éleva ses mains, les joignit sur sa poitrine, et le regard dirigé vers le ciel, elle dit : Je suis l'Immaculée Conception !

Ainsi, entre tous ses titres de gloire, c'est celui d'Immaculée Conception que Marie préfère, et sous lequel elle veut particulièrement qu'on l'honore. Je suis l'Immaculée conception ! c'est-à-dire, je suis la pureté par essence, je suis la blancheur même, je suis la plénitude de toutes les grâces, je suis la fusion parfaite de tous les dons du Saint-Esprit, je suis le miraculeux arc-en-ciel qui possède toutes les nuances des plus belles vertus ! Tel est le sens divin de la parole de Marie.

Ah ! demandons à cette Vierge Immaculée de ré-

fléter sur nous les belles couleurs de son arc-en-ciel ! demandons-lui de donner à nos âmes, l'éclat, la pureté, la blancheur ! demandons-lui de les peindre en quelque sorte à son image, en les décorant des couleurs célestes qui ornent son cœur, et des vertus ravissantes qui en ont fait pour les regards de Dieu un objet de complaisance et d'admiration.

Le quatrième et dernier trait de ressemblance que je remarque entre Marie Immaculée et l'arc-en-ciel, c'est que Marie est pour le monde un signe béni de miséricorde et d'espérance, de même que l'apparition de l'arc-en-ciel au milieu des nuées orageuses.

Quand l'arc-en-ciel parut pour la première fois à la suite de la grande catastrophe du déluge, ce fut pour la génération qui vivait alors le sujet d'une grande allégresse, parce que c'était un symbole de réconciliation et d'alliance entre Dieu et les hommes, parce que c'était pour l'humanité l'annonce manifeste que ses malheurs avaient pris fin, que la terre ne reverrait plus un semblable cataclysme, et qu'une ère de paix et d'espérance allait s'ouvrir pour le monde. Maintenant encore, quand l'arc-en-ciel apparaît dans les nues à la suite d'un violent orage, n'est-ce pas le signe heureux que l'atmosphère va rentrer dans le repos, et que le calme du beau temps va succéder aux bouleversements de la tempête ?...

Eh bien ! telle fut Marie à son avènement dans le monde, telle fut Marie en son Immaculée Conception : un signe de paix, de miséricorde et d'espérance.

Le monde jusqu'alors avait été couvert d'un déluge

de-maux, le monde était pour ainsi dire submergé sous le débordement des iniquités et des passions. En vain l'humanité, depuis quarante siècles, cherchait sous le dôme des cieus un signe de salut, une étoile d'espérance : aucune lueur n'apparaissait au-dessus des épaisses ténèbres qui couvraient la face de la terre. Qui donc viendra dissiper l'obscurité profonde de ce ciel noir ? qui donc mettra un terme à la désolation générale et au déluge d'iniquités qui pèsent sur le monde?... Eh bien ! ce sera Marie Immaculée ! Marie, véritable signe de salut et d'espérance ! Marie, véritable arc-en-ciel qui annonce la miséricorde de Dieu ! Marie, véritable et radieuse aurore qui précède le lever du Divin Soleil !

Et voilà pourquoi la sainte Eglise s'écrie dans ses antiennes liturgiques : *Conceptio tua, Dei genitrix virgo, gaudium annuntiavit universo mundo !* Votre Conception, ô Vierge Immaculée, a été pour tout l'univers le sujet d'une grande joie ! *Ex te enim ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster* : car c'est de vous qu'a émergé le divin soleil de justice, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! *Qui solvens maledictionem dedit benedictionem, et confundens mortem donavit nobis vitam sempiternam* : c'est par vous que la malédiction a été détruite et que la bénédiction nous a été donnée, c'est par vous que la mort a été confondue, et que la vie éternelle nous a été acquise !...

L'Immaculée Conception de Marie est donc véritablement un arc-en-ciel après l'orage, un signe de bonheur, de paix et d'espérance. C'est pour cela sans

doute que le souverain Pontife Pie IX, de glorieuse et immortelle mémoire, jetant un regard attentif sur les besoins de son époque, conçut le projet de mettre l'Église sous la protection particulière de Marie, et de proclamer l'Immaculée Conception de cette Vierge sans tache : proclamation qui eut lieu en l'an de grâce 1854, c'est-à-dire entre les deux moitiés du dix-neuvième siècle, de ce siècle si agité, si tourmenté de révolutions, d'orages politiques, de guerres civiles et de batailles.

« Ah ! s'écrie l'évêque de Poitiers, nos iniquités allaient attirer sur nous un nouveau déluge de maux, lorsque Dieu a fait briller son signe dans la nue. Ce signe, c'est la bienheureuse Vierge, cette créature incomparable qui se teint de toutes les couleurs du soleil éternel, et qui emprunte à Jésus-Christ son Fils toutes les splendeurs variées de sa divine lumière.

« Oui, ô chrétiens de ce siècle, sur ce ciel orageux, sur ces nuages menaçants qui chargent l'horizon, voyez cet arc d'heureux présage, et bénissez le Seigneur qui a choisi notre temps pour lui donner ce signe d'honneur et ce gage de salut ». Ainsi soit-il.

---

## ONZIÈME JOUR

### HEUREUX EFFETS DE LA PROCLAMATION DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis la triomphante proclamation de l'Immaculée Conception de Marie. Or, quels avaient été, au bout de cette période de temps, les résultats de la proclamation du dogme virginal ? Et si, hélas ! les résultats heureux qu'on pouvait en attendre n'ont pas été obtenus, quelle en a été la cause ? L'évêque de Poitiers va nous le dire dans une lettre pastorale, où il joint les avertissements aux paroles de consolation et d'espérance.

Relisons ces paroles fortifiantes qui seront un encouragement pour nos âmes, dans les jours de tristesse et d'épreuves que nous traversons.

On sait « l'immense et profonde émotion dont l'Église entière fut saisie, quand, usant de sa prérogative et remplissant son ministère de Docteur suprême et universel, Pie IX jugea bon de ramasser pour ainsi dire toute cette lumière diffuse dans laquelle l'Immaculée Conception de Marie n'avait point jusque-là cessé d'apparaître, pour en former cet astre déterminé, distinct, fixe, et visible à tous, qui prenait désormais son rang dans le vaste système de nos

dogmes de foi, système qui est comme le firmament surnaturel de nos intelligences.

« Ce que nos ancêtres avaient longtemps chanté sous les voûtes de nos temples : O Vierge, ô Mère, ô Marie, votre Conception est pour le monde entier l'annonce d'une joie inénarrable ! on ne le répétait plus seulement comme le souvenir traditionnel d'un fait divin qui avait marqué et fondé l'origine des choses chrétiennes ; on le chantait comme un fait présent, avec la conscience d'un don sublime incontestablement reçu d'en haut ; par suite, on y mettait un accent plein de gratitude et sentant le triomphe. Quelles démonstrations que celles qui, pendant une année entière, firent le tour du monde, et transformèrent le globe terrestre en un temple resplendissant de lumières et de fleurs à l'honneur de la Vierge sans tache !

« Comme nous savons et confessons que Dieu est Père, Fils, et Saint-Esprit ; comme nous savons et confessons que le Fils s'est fait homme, qu'il a vécu, et qu'il est mort : de même nous savons infailliblement et nous confessons à plein cœur que Marie, notre sœur, de qui est né le Christ, a été, par l'application anticipée des mérites de son Fils, préservée de la souillure originelle et conçue sans péché. Dieu a aimé le monde jusque-là que, lui ayant donné pour Roi et pour Père selon l'esprit son Fils éternel engendré de sa propre substance, il nous a donné par surcroît cette Reine et cette Mère que nous nommons Marie, laquelle, seule d'entre nous, a



été perpétuellement et totalement pure et sainte.

« A ces joies se mêlaient de grandes espérances. On disait : Il est dans la destinée de Marie d'être une aurore divine; dans l'ordre terrestre et historique, elle a été l'aurore du soleil de vérité, de justice et de paix, qui est Jésus. Cette nouvelle glorification de la Mère devait donc être le signe et le prélude d'une glorification nouvelle du Fils, c'est-à-dire d'une manifeste extension de son règne, d'une moisson de saints plus abondante, d'une liberté plus large reconnue à l'Église, d'un surcroît d'honneur et de pouvoir advenant au Saint-Siège, d'une période enfin tout à la fois glorieuse et prospère pour la famille humaine de Dieu.

« Ces espérances ont-elles été déçues?... Ceux qui ne voient que le dehors et jugent de tout par les surfaces peuvent se croire en droit de dire : Oui. Nous répondons : Non, et sans hésitation aucune.

« Avant tout, rien ne se serait encore produit d'appréciable ou même de réel à la suite de cette solennelle définition de foi, est-ce que nous regarderions les espoirs conçus comme frustrés irrévocablement ? A Dieu ne plaise. — Qu'est ceci ? disait la grande Judith aux prêtres et au peuple de Béthulie. Vous avez bien osé promettre de livrer la ville aux Assyriens, si, d'ici à cinq jours, aucun secours n'arrive ? Qui êtes-vous donc pour tenter ainsi le Seigneur, assigner sa miséricorde à jour fixe, et enfermer sa liberté dans le cercle de vos vues étroites et de vos décisions arbitraires ? — La miséricorde divine, écrit

et chante David, elle s'étend aux siècles des siècles. — L'Esprit souffle où il veut, comme il veut, quand il veut ; Dieu d'ailleurs n'a point nos mesures : mille ans sont pour lui comme un jour, et un jour comme mille ans. Certes, les semences jetées par lui lèvent toujours de façon ou d'autre, et elles deviennent des moissons ; mais seulement quand cela plaît à sa sagesse, et c'est à lui, à lui seul, dit Jésus, qu'il appartient de disposer dans sa puissance les temps et les moments.

« Puis, pouvons-nous ignorer cette loi providentielle qui, pour une très grande part, fait de nos dispositions, de nos conduites et de nos œuvres, l'indispensable condition de la libre et plénière effusion des grâces que Dieu nous destine et de ses opérations en ce monde ? Que cet événement si considérable de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception de Marie ait été gros de grâces, comme il l'était d'enseignements : pour quiconque a la foi et ce que saint Paul nomme le sens du Christ, c'est l'évidence même. Mais que dire si, pour n'avoir pas écouté, compris, suivi les enseignements, nous nous sommes rendus indignes de recevoir les grâces, arrêtant le bras de Dieu, et l'empêchant de nous bénir, autant du moins qu'il l'avait résolu. Ah ! qu'on repasse l'histoire de l'Europe et spécialement de la France en ces vingt-cinq dernières années, et qu'on dise si les hommes ont agi de manière à mériter les dons, les assistances et les miséricordes célestes ! Dieu est visiblement intervenu, et plusieurs fois, et

de plusieurs manières, tantôt par de terribles corrections, tantôt par des avances qu'on peut bien appeler prodigieuses. Il voulait voir par là si le passage s'ouvrirait enfin aux faveurs espérées et dont sa main était toute pleine. Où et quand ce passage s'est-il franchement ouvert ? en combien de lieux, au contraire, s'est-il publiquement et comme insolemment fermé ? Que chacun s'interroge, l'homme privé dans sa vie personnelle, le père et la mère de famille dans leur vie domestique, les sociétés, ou plutôt ceux qui, de droit ou de fait, les gouvernent : et qu'ils disent s'ils ont fait dans leur ordre tout ce qu'ils étaient tenus de faire ? Ne devons-nous donc pas tous nous écrier avec les saints prophètes : Au Seigneur notre Dieu la justice, car ses jugements sont l'équité même. (Ps 118.) Quant à nous, nous n'avons qu'à rougir, et à nous couvrir le visage. (Baruch, I.) Non, les miséricordes de Dieu ne sont point en défaut, et si nous ne sommes pas déjà consumés et perdus, c'est la marque et l'effet de la miséricorde. (Thren. III.) Mais, par nos iniquités, nous avons fait avorter les meilleures grâces de Dieu, nous avons entravé sa bonté et opposé une digue au courant de ce fleuve vivifiant qui voulait féconder les âmes et réjouir toute la terre.

« Et cependant, même à travers ces ombres issues de notre cœur mauvais, que n'avons-nous pas vu, si nous avons bien regardé ? N'était-ce point une grâce insigne et une grâce universelle, que ce Concile du Vatican, où l'Église a fini de s'affirmer elle-même,

telle que Dieu l'a faite et ordonnée, montrant à tous les peuples, en un temps où toute couronne humaine est abattue ou menacée, sa tête à elle, sa tête visible, toujours vivante et toujours droite, irrévocablement et divinement couronnée du privilège de l'infaillibilité doctrinale; ce qui, plus qu'aucune chose au monde, contribue au salut éternel et temporel du genre humain, puisque nous sommes désormais en mesure de savoir, à n'en douter plus, où réside, où respandit, où parle la vérité, source de toute liberté, de toute union, de toute paix. Qui ne sent les relations intimes et les ravissantes harmonies de ces deux dogmes de foi définis par le même Pontife : l'un qui nous montre, à la racine créée du christianisme, le règne de la sainteté de Dieu déjà posé et consommé dans une créature; l'autre qui nous découvre, au sommet de l'édifice chrétien, le principe inaltérable et efficace de cette unité religieuse, intellectuelle, morale, pratique, sociale, universelle, dont la réalisation parfaite est le chef-d'œuvre de Jésus-Christ, selon que lui-même l'annonce : Et alors, dit-il, il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur ! Peut-on ne pas voir que, grâce à ce béni concile, ce jour de l'unité brille déjà sur le monde ?

« En tous cas, souvenez-vous que le royaume de Dieu est surtout au-dedans, à savoir dans le secret des âmes. C'est là que Dieu regarde, parce que c'est là surtout qu'il opère. Or, ce qui s'entrevoit de ce monde intérieur, les témoignages qu'en rendent ceux qui ont la grâce de le contempler de plus près, nous

prouvent jusqu'à l'évidence que, dans cet ordre — le principal assurément, puisque c'est là que se forment les saints, — loin que la glorification solennelle de Marie ait été sans effets, elle y a produit des fruits sans nombre et admirables, et qu'au lieu d'être déçues, les espérances d'alors sont plutôt dépassées.

« Aussi, malgré cet amoncellement de ténèbres qui chaque jour se fait autour de nous et contre nous; malgré les haines, les menaces, les conjurations, les entreprises néfastes, et cet effort comme désespéré de l'enfer, soutenu et fortifié par toutes sortes de connivences humaines; malgré la perspective des ruines que préparent inévitablement tant de violences et d'impiétés, malgré tout, nous, famille de Dieu et de la Vierge-Mère, nous demeurons fermes en notre foi, et notre paix n'est point troublée. Si l'armée de l'ennemi se dresse et me livre bataille, s'écrie le Roi-Prophète, ce n'est pour moi qu'une raison d'espérer davantage. C'est là, nous en convenons, de la logique surnaturelle; mais cette logique est la bonne, et l'Eglise y prend la règle de ses sentiments comme de sa conduite.

« Toutefois, vous le savez, si l'espérance naît de la foi, la prière doit à son tour naître de l'espérance. Prions donc plus que jamais : prions les uns avec les autres et les uns pour les autres; prions pour tous les justes, mais aussi pour tous les pécheurs, pour ceux qui gratuitement se constituent nos ennemis et nous haïssent, nous attaquent, nous combattent, nous persécutent sans sujet. Prions en union avec

Celui qui est l'Apôtre et le Pontife de toutes les supplications du monde, alléguant à Dieu ses mérites, offrant son sang précieux qui contient toute réparation et peut payer toute miséricorde. Prions avec Marie Immaculée, mère de Dieu, mère des hommes. Prions-la elle-même, sachant qu'elle est puissante, qu'elle siège à la droite du Roi, et qu'elle aussi, Dieu l'exaucet toujours, à cause du respect qu'il lui porte<sup>1</sup>.

« Et parce que la crise est plus extrême, à cause de cela la délivrance est plus près de nous. Le temps est sur le point de venir, disait Isaïe, et les jours n'en seront plus éloignés : car le Seigneur aura pitié de Jacob, et il aura encore ses hommes choisis dans Israël. Encore un peu de temps, et l'on dira : Le Seigneur a brisé le bâton des impies et la verge des dominateurs, cette verge d'opprobre qui frappe les peuples d'une plaie incurable. L'enfer même, ô Marie, s'est troublé à l'apparition de votre splendeur immaculée. Il a éveillé ses géants, et les a excités contre vous. O Babylone, ô puissance ennemie de Dieu et de son Christ, ton orgueil a été précipité jusqu'aux enfers : voici que ton cadavre a jonché la terre, la pourriture sera ta couche, et ta couverture seront les vers (2). » (Isaïe, xiv.)

Ah ! combien on aime à relire, en ces jours douloureux où nous sommes, les consolantes et prophétiques paroles que le grand évêque de Poitiers savait

1. Lettre pastorale à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, 1879.

2. Homélie du 8 décembre 1864.

découvrir avec tant d'à-propos dans les Saintes Écritures. Prions donc, quelles que soient les tristes apparences de l'heure actuelle, prions avec confiance, sans désespérer jamais ni de la puissance de Dieu, ni de la bonté de Marie Immaculée! Ainsi soit-il.

---

## DOUZIÈME JOUR

### MARIE REINE DU CIEL ET REINE DE LA FRANCE.

L'illustre évêque que l'Église de Chartres avait légué à l'Église de Poitiers fut appelé, le 31 mai 1855, à célébrer par sa parole le couronnement solennel de la Vierge tendrement aimée qui avait été le témoin et la protectrice des jours de son enfance et des débuts de son sacerdoce. Nous ne pouvons citer en entier le mémorable discours qu'il prononça en cette occasion. Du reste, nous en avons déjà donné de larges extraits dans la lecture du premier jour de ce Mois de Marie. Aujourd'hui nous citerons seulement le magnifique exorde dans lequel l'éloquent orateur célèbre le couronnement de Marie comme Reine du Ciel et comme Reine de la France.

« *Veni, coronaberis !* Venez, vous serez couronnée ! Telle est la douce invitation par laquelle le Roi des Cieux appelle Marie au séjour de l'éternelle gloire. Encore bien, lui dit-il, que je t'ai donné le premier rang sur la terre, encore que je t'ai placée à une distance incomparable au-dessus de toute la création, ce Liban terrestre d'où tu domines toutes les vallées d'Israël n'est pas un trône assez élevé pour tes pieds ; ces cèdres majestueux qui inclinent leurs rameaux



- vers ton front ne forment pas une guirlande assez riche pour ta tête. Viens, mon épouse ! viens, la compagne de ma fécondité, la Mère de mon Fils ! viens, c'est de ma main que tu seras couronnée : *Veni de Libano, sponsa mea, veni, coronaberis.*

« Et l'humble Vierge, obéissant à ce triple appel de l'Époux, a quitté nos rivages. Les anges l'ont portée au sommet des saintes collines, et, sans nul retard, l'auguste solennité du couronnement s'accomplit. Le Père tout-puissant dépose sur la tête de la triomphatrice une couronne dont les splendeurs ne peuvent être décrites par aucune bouche mortelle.

« Le grand apôtre n'a-t-il pas dit que l'œil de l'homme ne saurait voir, ni son oreille entendre, ni son cœur sentir ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment ? Or, quand la gloire du moindre des élus est quelque chose d'inaccessible au regard, à l'ouïe, au sentiment, à la parole de l'homme, que penser de la gloire de Marie, qui dépasse à elle seule la mesure de gloire de tous les autres élus ensemble ? La gloire, c'est le couronnement de la grâce ; mais il a été conféré plus de grâces à la Vierge, Mère de Dieu, qu'à tous les enfants de Dieu. Que dis-je ? La grâce qui s'est répandue dans toutes les autres âmes n'est qu'un écoulement, une dérivation de celle dont la fontaine jaillissante est en Marie. Enfin, outre les dons que la source a ainsi épanchés, il en est de plus rares, de plus exquis, qui se sont arrêtés et fixés en elle, et que la Fille d'Adam conçue sans péché, la Vierge féconde, la Mère du Verbe fait chair, n'a partagés avec personne.

« Assemblez donc toutes les pierreries les plus magnifiques des diadèmes qui ceignent le front des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges ; faites converger dans une seule auréole tous les rayons qui partent de ces milliers de nimbes éblouissants : ces diamants et ces feux sont pâles, sont vulgaires ; il y faut des tons plus chauds, des reflets plus vifs. Et par surcroît, il y faut joindre d'autres lumières, d'autres perles réservées qui n'appartiennent qu'au diadème et à l'auréole de Marie, parce qu'elles doivent exprimer la glorification de privilèges uniques et de prérogatives sans exemple.

« N'attendez donc pas de moi que je vous raconte le couronnement céleste de Marie : nous ne jouirons de ce spectacle qu'au ciel. Lorsque nous serons en possession de la vision bienheureuse, lorsque nous contemplerons Dieu face à face et dans son essence, alors seulement nous verrons ce que c'est que cette même essence de Dieu, communiquée à sa Mère, selon toute l'étendue du possible, en deçà de l'union hypostatique de la créature avec la Divinité. Jusque-là, qu'il nous suffise de savoir ce qu'il a été donné à Jean le bien-aimé d'en entrevoir du fond de son exil. Un jour qu'il pleurait sur son rocher désert, un grand signe lui apparut dans les cieux : c'était une femme revêtue du soleil, elle avait la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. (Apoc. XII.) Et les commentateurs nous disent : Ce soleil, qui investit la Mère de Dieu d'un manteau de flammes, c'est la Divinité qui a résidé dans ses chastes ffances, se fai-

sant jour par mille rayons à travers la chair virgine, à peu près comme elle brisa l'enveloppe de l'humanité sainte au Thabor. Cette lune, qui étend sous ses pieds le moelleux tapis de sa lumière plus douce, c'est l'Eglise de la terre, sujette encore aux épreuves, aux vicissitudes du temps, renvoyant vers la Reine des vertus tous les mérites, toutes les splendeurs voilées des âmes saintes qu'elle renferme. Ces douze étoiles, qui forment un cercle lumineux autour de sa tête, ce sont tous les chœurs célestes, toutes les tribus bienheureuses de l'ancien et du nouvel Israël, couronnant de leur éclat radieux la Reine des anges et des saints.

« Cela dit, la gloire de Marie dans le ciel demeure un livre scellé pour nous. Et je viens vous parler de son couronnement sur la terre, ou plutôt de son couronnement dans notre France. Venez, ô Marie, là aussi vous serez couronnée: *Veni, coronaberis!*

« Car Marie, en entrant dans le ciel, n'a pas été dépossédée de la terre, qui est l'héritage de son Fils et le sien; et l'accomplissement de l'oracle prophétique qui est sorti de ses lèvres demande qu'elle y soit louée, glorifiée par toutes les générations. N'avez-vous pas lu avec transport dans l'office de la Bienheureuse Vierge ces paroles que l'Eglise lui attribue ? « Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, et je suis née avant toute créature. J'habite au plus haut des cieux, et seule j'en ai fait tout le tour. J'ai posé mes pieds sur toute la terre, et j'ai occupé la première place dans toutes les nations, et je me suis soumis

les cœurs de tout ce qu'il y a de plus grand comme de plus humble, et j'ai jeté mes racines chez le peuple que Dieu a honoré, et j'ai établi mon séjour dans la cité que Dieu a sanctifiée. »

« Assurément, je n'ai pas la prétention d'appliquer textuellement ces derniers mots au royaume de France. Disons pourtant que Marie n'a plongé ses racines dans aucun sol plus avant que dans le sol français ; disons que s'il y a quelque chose d'antique, de national, de patriotique en France, c'est le culte de Marie.

« Le grand annaliste de l'Eglise, Baronius, a écrit « que l'empire des Francs s'est formé et s'est dilaté par le culte des saints, pour durer aussi longtemps que ses fondements resteront posés sur ce même culte, et pour ne finir qu'autant que ces mêmes fondements seraient arrachés par l'impiété de l'hérésie. » Et nous lisons au préambule de la loi salique : « Vive le Christ qui aime les Francs ! C'est cette nation brave et intrépide qui, encore païenne, a secoué par les armes le joug si dur des Romains, et qui, après avoir reçu le baptême chrétien, a recueilli dans l'or, et somptueusement orné de pierres précieuses, les corps des saints martyrs, que les Romains avaient brûlés, massacrés, jetés aux bêtes. »

« Or, si rien n'est plus ancien, plus traditionnel en France que le culte des saints, si rien ne se lie davantage aux origines et aux destinées de cette monarchie, un de nos rois nous dira que cette proposition est beaucoup plus incontestable encore, lorsqu'il est

question du culte de Marie, la Mère de Dieu, l'ouvrière de notre salut. Ce culte, introduit en France avant la venue des Francs eux-mêmes, s'y est tellement naturalisé, qu'un grand pape, au siècle dernier, n'a pas craint de déclarer la nation française impérisable, parce qu'elle est le royaume de Marie. Que l'on consulte l'histoire de nos églises et l'histoire de nos provinces, que l'on considère surtout les monuments des arts, et qu'on dise si, depuis quatorze cents ans, la France a jamais cessé d'ajouter quelque nouveau fleuron au diadème de Marie. A cette époque où l'on eût cru, selon l'expression d'un chroniqueur du moyen âge, « que le monde, en se secouant, avait rejeté ses vieux habillements, pour se couvrir çà et là d'un blanc vêtement d'églises », ce fut à Marie que la France offrit le tribut de ses principales merveilles, ce fut pour Marie que la France édifia ses plus superbes cathédrales et ses plus riches sanctuaires.

« Avancez donc, ô divine Vierge, et poursuivez votre marche triomphale, à travers les siècles, sur ce sol généreux qui est votre plus bel apanage humain : *Prosperè procedet et regna!* Ne craignez pas que votre peuple se soit refroidi avec les années ; ne craignez pas que le souffle glacial de l'incrédulité ait affaibli la chaleur de ses sentiments. Les fils sauront non seulement égaler, mais encore dépasser leurs pères. Fiez-vous toujours à la France, ô Marie ! venez, et d'une frontière à l'autre vous serez couronnée : *Veni, coronaberis!* »

Oui, dirons-nous avec l'éloquent évêque, fiez-vous toujours à la France, ô Marie ! fiez-vous à la consécration irrévocable que vous en a faite l'un de nos grands rois ! fiez-vous aux sentiments chevaleresques et religieux qui animent le cœur de cette noble patrie ! fiez-vous au respect et à l'amour du plus grand nombre de ses enfants ! fiez-vous à tant de mères, à tant de jeunes filles, à tant d'âmes vertueuses et chrétiennes, qui entourent vos autels et qui chérissent votre nom ! Fiez-vous à tant d'hommages qui vous sont rendus sur toute la surface du territoire français, depuis le midi jusqu'au nord, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes !...

Fiez-vous toujours à la France, ô Marie ! car, malgré la persécution et les efforts tentés contre sa foi, toujours la France vous restera fidèle, toujours elle vous aimera, toujours elle vous honorera, toujours elle justifiera cette glorieuse parole : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ* ! Le royaume de France est le royaume de Marie !

Mais en retour, ô notre Dame, ô notre Princesse et notre Souveraine, étendez sur la France votre céleste protection ! donnez-lui les vrais biens, la paix, la concorde, la liberté religieuse ! écarter de son sein le méchant et l'impie ! et, par votre bonté, daignez mettre fin aux cruelles épreuves qui accablent si douloureusement les consciences catholiques !

Ainsi soit-il.

---

## TREIZIÈME JOUR

### DISCOURS A NOTRE-DAME DE BON-ENCONTRE.

Partout où l'on avait l'heureuse fortune de posséder la présence du Pontife de Poitiers, c'était le désir unanime du clergé et des fidèles d'entendre les paroles éloquentes et les doctes enseignements qui tombaient de cette bouche d'or.

Ainsi en fut-il pendant la session du Concile provincial tenu dans la ville d'Agen au mois de septembre 1859. Malgré les laborieuses occupations du Concile, dont on peut dire qu'il était l'âme, Mgr Pie voulut bien consentir à porter la parole, en présence des évêques de la province et d'un nombreux auditoire, lors de la consécration du sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Encontre.

Notre-Dame de Bon-Encontre ! ce nom, « qui exprime toute une vérité consolante de l'ordre surnaturel », fut suffisant pour inspirer au prédicateur un discours vivement apprécié, dont nous allons citer les principaux passages.

« Marie, disait l'évêque de Poitiers, est appelée ici Notre Dame de Bon-Encontre. Suivez, je vous prie, l'exposition théologique que ce nom m'amène à vous présenter rapidement.

« Sans doute, l'œuvre du salut de chacun de nous n'est point l'œuvre d'un simple hasard, le résultat d'une rencontre fortuite. Notre salut procède de deux causes qui n'ont rien de fatal : à savoir, de la grâce que Dieu nous confère librement, et du concours que nous apportons librement à la grâce.

« En fait, Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, donne à tous les hommes des grâces suffisantes pour le salut. Mais, en fait aussi, un grand nombre d'hommes ne coopèrent pas à ces grâces, et manquent leur salut.

« Or, c'est ici que la difficulté semble plutôt reculée que résolue. Car, d'où vient que les mêmes grâces, qui triomphent efficacement de la résistance des uns, n'exercent pas le même empire sur la volonté des autres ? La grâce sans doute, la grâce la plus victorieuse, respecte toujours la liberté ; mais son action est mêlée à la fois de tant de douceur et d'énergie, de tant de délicatesse et de vigueur, que, si le franc arbitre n'est pas contraint, il est néanmoins conquis ; et cette conquête est si réelle, que la coopération humaine est toujours elle-même un effet de la grâce. Or, encore une fois, d'où procède cette diversité dans la puissance et dans les effets de la grâce ? Question pleine de mystère, et dont la solution parfaite n'est point à la portée de nos esprits bornés.

« Mais, ce qu'on peut dire avec les plus illustres docteurs, par exemple avec saint Augustin et avec Suarez, c'est qu'un des principaux ressorts du



secours divin, un de ses traits les plus insinuants consiste dans son opportunité.

« Notre illustre prédicateur et profond théologien, Bourdaloue, a résumé solidement cette doctrine ; il a montré que, dans le cours ordinaire des choses, la grâce qui triomphe de nous, c'est celle qui s'assujettit à nous, celle qui prend les temps favorables, qui ménage les occasions et les conjonctures, qui dresse de saintes embuches à la volonté, qui la saisit comme au vol et à l'improviste, dans les heures les mieux choisies et les plus convenables à son dessein. (Serm. pour le vendredi de la 3<sup>e</sup> semaine de Carême.)

« L'Écriture est pleine de textes qui autorisent ce sentiment. En toute affaire, dit l'Ecclésiaste, c'est le temps et l'opportunité qui décident (Ecclés. VIII). Ce n'est pas assez du champ, de la semence, de la pluie, il faut que l'assolement soit approprié à la semence, que celle-ci soit confiée aux sillons dans la saison, et que la pluie survienne en son temps. La moisson dépend de tout ce concours de circonstances, et tout ce concours de circonstances ne dépend que de la miséricorde transcendante de Dieu.

« En quelque jour et à quelque heure que Dieu ait ouvert sa main, il est quitte envers sa créature, parce que la créature intelligente est toujours tenue de profiter du don de Dieu. Mais hélas ! comment la créature sera-t-elle toujours attentive et éveillée pour ne perdre aucune parcelle du don offert ? Et, d'autant qu'il n'est pas donné aux hommes de connaître les temps et les moments que le Père a réglés

dans sa souveraine volonté, quel danger n'y a-t-il pas que les hommes ne laissent passer inaperçu le jour dans lequel Dieu, par une grâce suprême et décisive, avait résolu de les aider et de les sauver.

« Ah ! mes Frères bien-aimés, c'est ici que je vois intervenir fort à propos Celle qui est si bien appelée Notre-Dame de Bon-Encontre. Venez, ô Marie ! voici que commencent, à notre grand profit, votre rôle et votre ministère.

« En effet, c'est un principe certain que Marie est investie du soin de la dispensation des grâces. Bossuet a mis dans tout son jour cette vérité, qui est une conséquence de la maternité divine. « Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par Marie, c'est un ordre qui ne change plus, parce que les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations qui n'en sont que des dépendances. » Ainsi, Dieu est le principe de toutes les grâces, Marie en est l'instrument et l'instrument volontaire ; Dieu en est la source, Marie en est le canal et le canal intelligent ; Dieu en est l'auteur, Marie en est la libre distributrice. Vous l'avez entendu tout à l'heure de cette bouche si grave : « Les diverses applications

de la grâce aux différents états qui composent la vie chrétienne sont du ressort de Marie. »

« Cela étant, mes Frères, et l'opportunité de la grâce ayant une liaison si intime avec son efficacité, ne comprenez-vous pas toute la part qui est faite à Marie dans l'œuvre de notre salut ? De la jonction, de la rencontre qui s'opèrent entre la grâce et le libre arbitre, dépend le sort éternel de l'homme. Or, de chercher, d'attendre, d'aviser, de saisir le moment favorable pour cette jonction vitale et cette rencontre féconde, cela est au pouvoir ordinaire, cela est dans les attributions personnelles de Marie. La même grâce offerte à tel instant serait une grâce commune, une grâce inutile, une grâce aggravante et accusatrice ; offerte à tel autre instant, elle sera une grâce de choix, une grâce efficace et triomphante, une grâce de pardon et de salut.

« O Marie, ô souveraine trésorière et distributrice des dons célestes, qu'il fait donc bon de ne pas dédaigner votre intervention ! qu'il fait bon d'être du nombre de ceux qui vous aiment et qui vous invoquent, qui placent en vous leur espérance, et qui remettent leurs intérêts entre vos mains ! qu'il fait bon de vous avoir pour entremetteuse et pour négociatrice auprès de Dieu ! Vous êtes mère, ô Marie, et vous avez cette dextérité, ce savoir-faire qu'ont les mères au maniement physique et moral de leurs enfants. La mère n'offre point son sein à l'enfant dans le moment où elle devine qu'il le repousserait par dégoût ou par caprice ; elle s'applique à lui pré-

senter toujours l'aliment approprié à ses dispositions et à ses goûts. La grâce, ô Vierge sainte, c'est le lait nourricier, c'est l'aliment nécessaire de nos âmes. Mais tenez compte de nos heures de répugnance et de déraison, et donnez-nous toujours la nourriture convenable dans le temps propice : *Et tu das escam in tempore opportuno*. Le secours divin nous venant par vos mains, outre son mérite propre, l'aura le mérite plus important encore de l'à-propos. Et de la sorte, ô notre Mère, ô Vierge de Bon-Encontré, vous serez véritablement et en dernier ressort l'ouvrière de notre salut !

« J'ai expliqué, mes Frères, les profondes significations du titre sous lequel Marie est ici invoquée. Notre-Dame de Bon-Encontre ! Cette simple appellation populaire nous dit en substance que la divine Vierge, avec son front radieux et serein, se tient comme en embuscade le long de tous les sentiers de notre vie, épiant le moment de toucher nos cœurs, de les détacher du mal, de les conquérir à la vertu, et s'offrant à notre rencontre, les mains toutes pleines de grâces, dans les circonstances les mieux trouvées et les occasions les plus providentielles : *In viis ostendit se illis hilariter, et in omni providentiâ occurrit illis*. (Sag. vi.)

« Et maintenant, ô très sainte Vierge Marie, justifiez à tout jamais le beau nom qui vous est donné ! Bannissez loin de nous Satan et toute mauvaise rencontre ! Employez toujours votre industrie maternelle à ménager ces heureuses coïncidences, ces occurren-

ces précieuses, d'où naît le triomphe de la grâce. Il est écrit que celui qui vous aura trouvée trouvera la vie, et qu'il puisera le salut aux sources du Seigneur. Eh bien ! je vous en conjure, ô Marie, soyez pour moi, soyez pour chacun de nous Notre-Dame de Bon-Encontre : *Occurre, obsecro, mihi hodiè.* (Gen. xxiv.) A moi seul, hélas ! je ne saurais pas trouver la fontaine de la grâce, je ne saurais pas aborder aux sources du Seigneur ; je ne saurais pas y puiser, je ne saurais pas y boire. O vous, gracieuse et charitable Rébecca, descendez vers la fontaine à point nommé, à l'heure marquée ! Emplissez, emplissez votre urne ; puis, penchant le vase sur votre bras, abaissez-le miséricordieusement à ma portée, inclinez-le jusqu'à mes lèvres, afin que je n'aie qu'à ouvrir la bouche, et que je boive, et que je me désaltère pleinement, moi et tout mon troupeau ! Et comme nous avons besoin de la grâce tous les jours, daignez, ô notre Rébecca, daignez nous réitérer tous les jours le bienfait de votre rencontre. Montrez-vous toujours avec la même bonne grâce et le même à-propos sur tous les chemins de notre vie mortelle ; venez toujours au-devant de nous avec la même prévoyance charitable, jusqu'à ce que nous soyons conduits par vous à la rencontre de Jésus ! Ainsi soit-il. »

---

## QUATORZIÈME JOUR.

DISCOURS A NOTRE-DAME D'AQUITAINE. — PARAPHRASE  
DE L'ANTIENNE *Sancta Maria*.

Le 19 mai 1863, une imposante solennité se célébrait dans l'église primatiale de Bordeaux : c'était la fête d'inauguration de la statue de Notre-Dame d'Aquitaine.

Là encore, le Pontife de Poitiers fut invité à rehausser par sa parole éloquente l'éclat de la magnifique cérémonie.

Or, à cette époque, les temps étaient déjà tristes et sombres. « Le sang chrétien était répandu à grands flots, et coulait sur toutes les plages. Les massacres de la Syrie, les égorgements de la Cochinchine, les exterminations de l'Inde, le martyre prolongé de l'Irlande, les luttes convulsives et désespérées de la Pologne », et, de plus, l'Eglise opprimée en Italie, la Papauté menacée dans son indépendance par un gouvernement spoliateur : voilà l'énumération sommaire des calamités de cet âge.

Aussi, en raison de ces circonstances, l'orateur de Notre-Dame d'Aquitaine, répondant aux sentiments douloureux qui remplissaient tous les cœurs, ne voulut point donner à ses paroles d'autre accent que la

note attristée de l'élegie et de la prière, et alors il prit pour texte de son discours cette antienne suppliante que l'Eglise adresse à Marie : « Sainte Marie, venez au secours des malheureux ; aidez les pusillanimes ; réconfortez ceux qui pleurent ; priez pour le peuple ; intervenez pour le clergé ; intercédez pour le dévot sexe féminin ; que tous ceux-là sentent votre assistance, qui honorent votre sainte mémoire ! »

Depuis la plaintive homélie prononcée par Mgr l'évêque de Poitiers en 1863, les temps hélas ! ne se sont point améliorés ; mais, au contraire, les sujets de douleur n'ont fait que s'aggraver et se multiplier pour l'Eglise et pour la France. Par conséquent, cette homélie n'aura rien perdu de son premier caractère d'actualité, et conservera aujourd'hui encore un trop réel à-propos.

Entendons ce soir la première partie de cet hymne de douleur : « Les angoisses des temps actuels, disait le Pontife, ne nous permettent pas de livrer nos âmes tout entières à la joie. A l'heure où nous ne devrions qu'applaudir à la magnifique apothéose de notre Reine bien-aimée, c'est un sentiment plus intéressé, plus personnel, que nous jetons, avec notre hommage, aux pieds de la Triomphatrice. Le cœur oppressé par mille sujets de tristesse et d'alarmes, nous nous tournons vers Jésus, et nous lui crions : Seigneur, dites donc à Marie qu'elle nous aide ! *Dic ergo illi ut me adjuvet.* Ou plutôt nous nous tournons vers Marie elle-même, et nous lui disons avec l'Eglise :

« Sainte Marie, secourez les malheureux ! *Sancta*

*Maria ! succurre miseris !* Secourez les malheureux : c'est vous dire de secourir le monde entier. Je sais que ceux qui ont inventé la déification de l'humanité ne tolèrent pas que l'on doute de sa satisfaction et de son bien-être. La divinité n'est pas compatible avec la misère ; et, si le monde est Dieu, il est logique de proclamer que le monde est heureux. Mais la réponse à cette prétention est écrite dans les saints livres : « Mon peuple, dit le Seigneur, ceux qui te béatifient », partant, ceux qui te défont, « ceux-là te trompent » : *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt.* (Isaïe, ch. III.) O scribes de ce temps, vous me demandez s'il existe encore quelque part des malheureux, au dix-neuvième siècle ; et je vous demande, moi, où ils ne sont pas ? L'orient et l'occident, le septentrion et le midi se renvoient l'un à l'autre les mêmes accents de douleur, les mêmes cris de détresse. Persécutions par les infidèles, persécutions par les puissances hérétiques, persécutions en outre au sein même des nations catholiques : c'en est plus qu'il ne faut pour couvrir le globe entier de malheureux. Venez, ô Marie, venez au secours de tant de peuples, de tant de nations dans la détresse ! *Sancta Maria, succurre miseris !* Et ne refusez pas non plus votre maternelle assistance à tant d'infortunes privées, à tant de misères domestiques, dont nous sommes les témoins et les confidents : *Succurre miseris !* Enfin, les plus malheureux de tous les êtres, ce sont ceux qui ne sentent pas leur malheur, ceux qui se pavanent dans leur détresse morale, qui se drapent dans leur



ignominie. Un livre a fait bruit de nos jours, intitulé : « Les Misérables. » Certes, le nombre en est grand, la litanie en est longue ; et le pire de leur condition, c'est que étant réellement malheureux, misérables, pauvres, aveugles, nus, ils se targuent d'être riches, opulents, pourvus de tout : *Et dicis quia dives sum, et locupletatus, et nullius ego ; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* (Apoc. ch. III.) O Marie, venez en aide à ces infortunés qui n'ont pas conscience de leur propre misère, ouvrez-leur les yeux sur eux-mêmes : *succurre miseris !*

« *Juva pusillanimes* : aidez les faibles, les pusillanimes ! Mes Frères, la défaillance est partout : défaillance chez les princes, défaillance chez les peuples, défaillance chez les individus, trop souvent hélas ! défaillance même chez les chrétiens. Les méchants sont nombreux, je le sais ; plus nombreux qu'à d'autres époques : c'est possible. Cependant, ce qui est certain, c'est que les méchants sont le très petit nombre en comparaison des faibles. Et, ce qui est effrayant, c'est que la faiblesse est dans les intelligences plus encore que dans les volontés et les caractères ; ou plutôt, les volontés sont sans force, les caractères sans décision, parce que les intelligences sont sans lumière, sans conviction. Les desseins sont mous, les résolutions sont incertaines, parce que l'esprit qui les conçoit n'a pas de vues nettes et arrêtées. Par un juste jugement de Dieu, l'affaiblissement de la foi a entraîné l'affaiblissement de la raison et du sens naturel. Notre temps a la prétention d'être celui des

esprits forts ; l'histoire l'appellera le temps des esprits faibles. *Pusillanimes* : la pusillanimité, ah ! c'est bien le mot propre. Les âmes sont petites, elles sont sans hauteur, sans ampleur, sans largeur, sans profondeur ; elles sont sans fermeté, sans consistance. Cependant, comme un des symptômes et un des effets ordinaires de la faiblesse, surtout de la faiblesse superbe et présomptueuse, c'est une certaine activité fébrile, une certaine agitation malade ; il arrive que notre génération embrasse à tout instant des choses qu'elle ne peut étreindre ; elle soulève toutes les questions, et n'en résout aucune ; elle met la main à tout et ne conduit rien à terme, pareille à ces natures épuisées, à ces constitutions affaiblies qui peuvent encore concevoir, mais qui ne peuvent plus enfanter, et qui ne sont fécondes qu'en avortements. Ce que je dis là n'est pas flatteur pour la génération à laquelle j'appartiens moi-même ; mais la sincérité véridique vaut mieux que la jactance trompeuse. Je pourrais, comme un autre, embaumer mon siècle dans les parfums et les aromates de la flatterie : je préfère lui servir le breuvage amer qui contient le remède et qui rend la vie... *Sancta Maria, juva pusillanimes!* Sainte Marie, venez en aide à ce monde de pusillanimes. O Marie, vous avez donné à la terre Jésus le Verbe de Dieu, Jésus le Christ qui est la vertu et la sagesse de Dieu : *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam*. Faites rentrer Jésus dans les âmes, faites-le habiter par la foi dans les cœurs. Une âme n'est plus petite, n'est plus étroite, n'est plus faible ; elle est

grande, elle est large, elle est forte, quand elle porte le Christ en elle-même. *Juva pusillanimes !*

« *Refove flebiles* : consolez les affligés ! Mes Frères, je parle ici aux vrais chrétiens, à ceux qui ont le cœur haut, à ceux qui ont les sens et l'amour de l'Église, à ces fils d'Israël qui ouvrent la fenêtre à toute heure du jour et de la nuit pour regarder du côté de Jérusalem et du temple ; et à ceux-là je dis : Mes Frères bien-aimés, pontifes, prêtres, fidèles, que faisons-nous depuis plusieurs années que de pousser des soupirs ? Tout cœur est dolent, toute tête est languissante. Cela nous avait été annoncé. Le monde qui est terrestre, et qui ne regarde, qui ne flaire que la terre, le monde occupé par les affaires, absorbé par la spéculation, enivré par les honneurs, distrait par les plaisirs, le monde, avec plus ou moins de sécurité pour le présent et de confiance dans l'avenir continuera de se réjouir : *Mundus gaudebit* ; tandis que vous, enfants de Dieu, vous serez dans la tristesse : *vos autem contristabimini*.

Ce que Jésus a prédit arrive. Oui, vraiment nous sommes tristes : *flebiles*. Des cœurs qui pleurent : c'est notre cas. A chaque instant, nous sentons notre âme toute larmoyante. Non pas que nous soyons inquiets des dernières issues ; non pas même que nous nous plaignions de porter l'épreuve trop prolongée. Instruits à l'école de l'histoire sacrée et des divines écritures, nous avons l'haleine longue pour endurer et pour souffrir. Mais enfin, nous savons que Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! » Et nous ne sommes point indifférents à la consolation.

Nous savons, ô Marie, que les mères sont industrieuses pour adoucir, pour éteindre les larmes de leurs enfants ; elles connaissent des airs qui charment, des balancements qui endorment. O Marie, de votre voix et de votre main maternelle, consolez, bercez, calmez votre famille en pleurs : *Refove febiles !* Ainsi soit-il. »

---

## QUINZIÈME JOUR

DISCOURS A NOTRE-DAME D'AQUITAINE. — PARAPHRASE  
DE L'ANTIENNE *Sancta Maria* (SUITE).

Dans la lecture précédente, nous avons entendu le touchant commentaire de la première partie de l'antienne *Sancta Maria*. Aujourd'hui nous allons entendre le commentaire de la seconde partie, laquelle comprend les invocations suivantes, si appropriées au malheur de notre temps : « Sainte Marie, priez pour le peuple, intervenez pour le clergé, et intercédez pour toutes les âmes religieuses ! »

Or la question des classes populaires, la question cléricale et la question des congrégations religieuses, sont devenues plus que jamais les grandes questions à l'ordre du jour. Le peuple est travaillé par les doctrines les plus impies, le cléricanisme a été dénoncé comme l'ennemi qu'il faut combattre à outrance, et naguère les congrégations religieuses, au mépris des droits les plus sacrés de la liberté, de la justice et de la conscience, ont été poursuivies, expulsées violemment, dissoutes par la force brutale. Ah ! n'est-ce pas l'heure particulièrement opportune de redire à Marie : « Priez pour le peuple ! intercédez pour le clergé, et pour toutes les âmes qui ont embrassé la vie religieuse ! »

Mais laissons la parole à l'éloquent et pieux évêque de Poitiers :

« *Ora pro populo!* Sainte Marie, priez pour le peuple!... Mes Frères, dans la langue de l'Église, le peuple fidèle, le peuple de Dieu, ce n'est pas seulement un assemblage d'individualités ; c'est ce concert des nations chrétiennes, que nos pères ont appelé la chrétienté, la république chrétienne ; c'est ce que David avait prophétisé, quand il parlait du contrat à intervenir entre les peuples et les rois pour le service du Seigneur : *in conveniendo populos in unum et reges ut serviant Domino.* (Ps. 51.) Jésus est le roi des nations, son sceptre s'étend sur tous les peuples. Tous ne lui obéissent pas. Il y a des peuples croyants, des nations fidèles ; il y a des peuples infidèles, des nations apostates. Or le but que la révolution poursuit, le triomphe qu'elle proclame être réservé à notre siècle, la mission qu'elle s'adjuge et dont elle se glorifie par la bouche de ses coryphées d'aujourd'hui, c'est l'anéantissement du christianisme public, le renversement de l'orthodoxie sociale. Détruire les derniers restes de l'antique édifice du monde chrétien : voilà l'œuvre à laquelle les mille voix de l'impunité convient ouvertement notre génération, voilà le travail de désorganisation auquel il est manifeste que nous assistons. Et parce que le monde n'avait jamais porté un établissement aussi vaste que l'établissement chrétien, jamais il n'aura vu de si gigantesques ruines.

« *Sancta Maria, ora pro populo* : Sainte Marie, priez

4\*\*\*

pour la chrétienté, pour le peuple chrétien. Comme aux jours de Mardochée, la nation des justes est profondément troublée par la crainte des maux qu'on lui prépare, et elle se voit en face de la mort. O notre Esther, ô Reine toujours agréée du Roi, priez pour votre peuple dont les nouveaux Aman ont résolu la ruine. Priez, et votre prière déjouera leurs complots. Priez, et votre prière sera le salut du peuple chrétien :  
*Ora pro populo !*

« *Interveni pro clero !* Et parce que le peuple chrétien ne subsiste qu'à l'aide de la doctrine et de la grâce dispensées par le sacerdoce, c'est un orage plus terrible, une tempête plus effroyable que jamais contre le clergé. Le monde laïque, ce qui veut dire le monde émancipé de Jésus-Christ et de l'Église, le monde laïque a résolu d'humilier, d'anéantir la puissance ecclésiastique. Après tant d'autres appellations outrageuses à l'adresse des hommes de foi, des hommes de bien, la suprême injure aujourd'hui, c'est de les qualifier du nom de « cléricaux ». Il est vrai, ce qui paraît le comble de l'audace, les honnêtes gens acceptent ce mot, ils s'en parent, ils s'en honorent. Les honnêtes gens ont raison. Chrétiens, vous êtes tous entrés en participation de la sainte cléricature. Car la cléricature n'est que la première initiation aux saints ordres. Or, l'apôtre saint Pierre, le chef de la hiérarchie ecclésiastique, n'hésite point à vous dire à tous que vous êtes une race d'élite, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, dont la fonction est d'annoncer les grandeurs de Celui qui des ténè-

bres vous a appelés à son admirable lumière. Puis donc que votre baptême vous confère une royauté et un sacerdoce mystique, vous n'avez point à repousser la qualification qu'on vous inflige.

« Quant à nous, ministres des saints autels, qui sommes honorés non seulement du sacerdoce mystique du baptême, mais du sacerdoce de l'ordination sacramentelle, eh oui ! nous sommes « clercs », nous appartenons à la tribu cléricale, et nous nous en glorifions. Nous pourrions nous en glorifier au point de vue simplement humain. « Clergie », dans le vocabulaire français, est synonyme de savoir. Mais élevons-nous plus haut. Oui, étant les ministres du Seigneur, nous sommes ses clercs, c'est-à-dire, nous sommes voués à son service, attachés à sa maison. Par notre état, par notre charge, nous sommes les domestiques de Dieu. Mais, entendez-le bien, notre maître à nous, c'est celui dont il est dit que « le servir, c'est régner » : *cui servire, regnare est*. Nous portons la livrée, j'en conviens ; mais cette livrée est un ornement royal. Ce que disait la noble vierge Agathe, la cléricature le répète volontiers : « *Ancilla Christi sum, ideò me ostendo servilem habere personam* : Je suis la servante du Christ, et, dans la maison du Christ, je me glorifie de mon rôle servile ! » La plus haute noblesse de la terre, c'est celle qui a fait ses preuves au service du Christ. Le jour où l'évêque, en nous introduisant dans la cléricature, a tracé sur nous la marque de notre domesticité, il nous a dit que nous porterions désormais sur nos têtes l'image de la cou-



ronne même de Dieu. Donc nous sommes clercs, et à ce titre, nous sommes serfs de Dieu. Mais nous ne sommes serfs d'aucun autre. Notre servitude consiste à porter la couronne, mais non pas le collier. Nous avons la tête rasée, mais nous n'avons pas le cou pelé ni l'épaule meurtrie. C'est pourquoi, quand tous les autres fronts se penchent, nous tenons le nôtre droit et élevé.

« Croyez-le bien, mes Frères, quand je parle ainsi, je n'oublie pas un seul instant le devoir de l'humilité chrétienne et de l'humilité sacerdotale. Mais j'ai appris d'un grand évêque de l'antiquité qu'il n'est pas permis au chrétien de penser ni de parler humblement des choses de la grâce, des choses du salut ; et j'accomplis un devoir de ma charge, quand, demeurant respectueux envers toutes les prééminences terrestres, je revendique le premier rang pour les dons les plus éminents auxquels Dieu ait fait participer la race humaine. Il ne s'agit de rien moins ici que des plus hautes essences surnaturelles qui se soient détachées de l'humanité sainte du Christ, de l'âme et du sang du Christ, pour passer dans l'âme et jusque dans le sang de ceux que le Pontife éternel a nommés ses amis et ses frères.

« O Marie, témoin des insultes, des mépris, des attentats de l'impiété contre tout l'ordre sacerdotal, je m'adresse à vous, en disant : *Sancta Maria, interveni pro clero !* Sainte Marie, intervenez pour le clergé, intervenez pour la tribu ecclésiastique, qui est votre tribu privilégiée ; intervenez surtout pour le chef,

pour l'hérarque suprême du clergé, pour celui dans la souveraineté duquel se sont réfugiées la liberté et la dignité de toute l'Eglise : *Sancta Maria, interveni pro clero !*

« *Intercede pro devoto femineo sexu* : intercédez pour le dévot sexe féminin !... L'Eglise, qui subsiste par la hiérarchie, subsiste aussi par la prière des saintes âmes, vouées à la pratique des conseils et de la perfection évangéliques. L'ennemi le sait, et il porte l'attaque également de ce côté. Il a organisé un système de suspicions, d'accusations, de dénigremens, contre ce qu'il appelle « l'élément congréganiste. » Les ordres religieux sont chaque matin dénoncés, menacés dans leur réputation, dans leur existence, dans leurs œuvres. Hélas ! et l'expérience nous l'a appris, ces dénonciations, ces menaces obtiennent tôt ou tard leur effet.

« Sainte Marie, intercédez en faveur de ces familles religieuses qui se placent sous votre égide. Intercédez pour ces vierges consacrées, qui sont votre cortège de prédilection de la terre, jusqu'au jour où elles seront votre cortège des cieux ; pour ces maisons de la pénitence, de l'oraison, de la psalmodie, de la charité, qui sont, même au profit de ceux qui les poursuivent de leurs calomnies, le plus puissant préservatif contre les foudres du ciel ! Et puisque le sexe féminin, dans le monde comme dans l'Eglise, s'est montré l'appui le plus solide de la religion ; puisque le zèle des épouses, des mères, des sœurs, a été si propice au bien de la société et de la famille, éten-

dez votre main protectrice, ô sainte Mère de Jésus, sur ces êtres si utiles à tout ce qui les entoure ; maintenez-les à la hauteur où leurs vertus les ont placés, et que, sous votre égide maternelle, la femme française demeure en possession de l'estime et de l'admiration dont elle est universellement l'objet. *Sancta Maria, intercede pro devoto femineo sexu !*

« *Sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem.* Enfin, ajouterons-nous avec l'éloquent Pontife, en modifiant quelques-unes de ses paroles, que tous ceux-là, ô Marie, ressentent votre protection, qui célèbrent votre sainte mémoire, qui honorent votre nom, et qui entourent vos autels ! Surtout nous vous implorons pour notre patrie, pour le peuple de France. Ah ! que cette France, si illustre dans le passé, si féconde en gloires de tout genre, et surtout en gloires chrétiennes, que cette France, qui a si noblement payé dans tous les temps sa dette à la cause de Dieu et de l'Eglise, reste fidèle à sa mission séculaire ! qu'elle ne descende point au-dessous d'elle-même, et que, parmi les dangers du temps présent, ô Marie, elle éprouve particulièrement le bienfait de votre assistance ! Ainsi soit-il. »

---

## SEIZIÈME JOUR

MARIE COMPARÉE A JUDITH, LIBÉRATRICE  
DU PEUPLE DE DIEU.

Le mandement que nous allons citer porte la date du 15 janvier 1865. L'Eglise était alors violemment attaquée par la presse irréligieuse, par la conjuration des sociétés secrètes, et par la coupable connivence des gouvernements révolutionnaires.

Sous une saisissante allégorie empruntée à la sainte Ecriture, Mgr l'Evêque de Poitiers nous trace le tableau de cette triste situation de l'Eglise, tableau lamentable, qui hélas ! de nos jours encore, demeure frappant d'actualité. Cependant, que nos courages abattus se relèvent : car, à côté du barbare persécuteur du peuple de Dieu, voici apparaitre la douce figure de l'héroïque Judith, image ravissante de la glorieuse Vierge Marie.

Relisons dans les œuvres de Mgr Pie cette page de l'histoire sacrée, si parfaitement en rapport avec notre histoire contemporaine :

« Un de ces orgueilleux dominateurs qui, après avoir tout fait plier sous leur verge insolente, n'ont jamais manqué de jeter un regard d'envie et de colère sur les possessions du peuple de Dieu, Nabuchodo-

nosor, avait juré de se venger, et, comme il disait, de se défendre contre une peuplade assez téméraire pour revendiquer ses droits à l'indépendance. Il déclara que sa pensée était d'assujettir toute la terre, et il donna, pour y parvenir, les instructions les plus brutales au chef de son armée.

« A l'approche du farouche Holopherne, des pays entiers, avec leurs rois et leurs princes, furent pris d'une telle frayeur qu'ils capitulèrent aussitôt. Les magistrats et les notables des villes allaient avec la foule à sa rencontre, et le recevaient avec des couronnes et des lampes, au son des tambours et des fanfares. Malgré tout cela, ils ne purent apaiser la férocité de son cœur, et il ne laissa pas de porter partout le ravage et la ruine; car Nabuchodonosor avait donné pour mot d'ordre d'exterminer tous les dieux de la terre, de telle sorte qu'il fut seul appelé dieu par tous ses sujets.

« En apprenant ces choses, les habitants de la Judée se résolurent à une défense énergique. Moins touchés de leur propre sort que de celui de la religion, ils furent saisis de tremblement et d'horreur, en pensant que ce scélérat pourrait faire à Jérusalem et au temple du Seigneur ce qu'il avait fait aux autres villes et à leurs temples. Sans négliger entièrement les moyens humains, ils recoururent surtout à la protection divine. Tout le peuple tendit les bras vers le Seigneur, et ils humilièrent leurs âmes dans les jeûnes et les prières.

« Holopherne, informé de la résistance des Israélites,

fut transporté de colère et tout embrasé de fureur. Quelle est, disait-il, cette race d'hommes qui, seuls entre tous les autres, nous ont bravés et n'ont point fléchi devant nous ? Pour lui répondre, un homme plein de sens, quoique étranger à la nation sainte, l'Iduméen Achior lui raconta l'histoire merveilleuse de ce peuple adorateur du vrai et unique Dieu qui est le Dieu du ciel, lui énumérant les prodiges manifestes opérés en faveur de cette nation privilégiée, comme aussi les châtimens dont elle avait été momentanément frappée, toutes les fois qu'elle s'était éloignée de son Dieu ; enfin, concluant qu'il n'y avait de chance contre elle, qu'autant qu'à l'heure présente elle aurait commis quelque grande faute contre le Seigneur ; langage qui fut taxé de folie par Holopherne et par tous les siens : « Comme si, disaient-ils, des hommes sans armes, sans force et sans valeur militaire, pouvaient résister au roi Nabuchodonosor, et comme s'il n'était pas avéré que Nabuchodonosor est le Dieu de la terre et qu'il n'y en a pas d'autre que lui ! »

« Cependant la ville de Béthulie était déjà cernée : l'ennemi en avait occupé tous les abords, il avait intercepté les fontaines, et il se flattait que, sans tirer même l'épée, il allait réduire les assiégés par la famine et la lassitude ; des paroles de capitulation étaient prononcées tout haut par une multitude dénuée de sagesse et de courage. Mais tous les autres, obéissant à des conseils meilleurs, se prirent à redoubler de ferveur, et pendant plusieurs heures ils crièrent d'une seule voix à Dieu en disant : « Nous

avons péché avec nos pères, nous avons agi injustement, nous avons commis l'iniquité. Mais vous qui êtes bon, ayez pitié de nous, ô Seigneur, ou bien, si vous voulez punir nos fautes, punissez-nous de votre main ; mais n'abandonnez pas ceux qui ont mis leur confiance en vous à un peuple qui vous ignore, afin qu'on ne dise pas parmi les nations : Où est leur Dieu ? »

« Tandis que ces supplications et ces cris montaient vers le ciel, le ciel envoyait à Israël une libératrice. Judith s'était prosternée devant la face du Seigneur, et le Seigneur avait exaucé sa demande. Quelques jours après, Holopherne n'était plus, l'armée de Nabuchodonosor était en déroute, la nation sainte chantait un cantique d'actions de grâces, et une fête de plus était inscrite pour jamais au calendrier du peuple hébreu, parmi les jours de délivrance et de victoire.

« L'application de tout ce récit à la situation actuelle du peuple chrétien se fait d'elle-même. Le Nabuchodonosor de notre âge, c'est le génie révolutionnaire, tel que le montre chaque jour à nos yeux une presse de plus en plus audacieuse dans son impiété. Parce qu'il est impersonnel et cosmopolite, ce dominateur nouveau n'en est que plus formidable. Il n'admet pas que qui que ce soit se soustraie à sa dictature tyrannique. Son projet hautement proclamé est de subjuguier la terre entière à son empire. Ne pas se soumettre à lui, c'est violer son droit, et il a juré de « se défendre » contre tout contradicteur qui n'acceptera pas ses propositions et ses messages. Il a dit à ses satellites, qui sont encore ses esclaves à l'heure où

ils se font ses capitaines : Allez, envahissez tous les royaumes, principalement ceux qui ont méprisé mon commandement. Sous le coup de la peur ou de la fascination, des rois et des nations entières ont fait leur soumission à ce géant redoutable, espérant par là être traités avec quelques ménagements. Mais ni les réceptions et les ovations pompeuses, ni les acclamations et les illuminations prodiguées à l'insolent vainqueur, n'ont pu adoucir son humeur féroce. Partout où il a prévalu, le despotisme révolutionnaire a tout détruit, tout renversé, tout abaissé sous son niveau égalitaire tout absorbé dans son autocratie centralisatrice : religion, propriété sacrée et profane, autorité paternelle, école, enseignement, corporations, lois, coutumes, franchises, libertés : il n'a rien respecté. Car il ne veut pas plus de la tradition humaine que de la tradition divine ; il fait le même mépris de l'histoire et de la religion ; il dédaigne l'autorité du genre humain et l'expérience du passé, comme il dédaigne l'autorité de l'Eglise et ses décisions. Par un édit semblable à celui du roi des Mèdes et des Perses, la révolution ne permet de révéler aucun ni des dieux ni des hommes, elle veut être adorée seule, et ne laisse d'autre idole debout qu'elle-même. Toute voix doit se mettre à l'unisson de sa voix. Tout dogme, même surnaturel et révélé, devient un programme séditieux, s'il est en désaccord avec ses théories et ce qu'elle appelle « ses principes ». Toute conscience, même formée d'après la loi divine, doit se laisser redresser et modifier par la



conscience et la loi des temps modernes. Enfin, si elle tolère l'existence des diverses religions admises à vivre sous son abri, c'est à la condition qu'elle pourra les dominer toutes, et, se tenant au milieu de cet aréopage de dieux, les entendre, les juger, et les conseiller.

« Toutefois son triomphe ne lui suffit pas, tant qu'il reste un genou qui ne plie pas devant elle. Quel est, s'écrie-t-elle avec un dédain qui dissimule mal sa fureur, quel est ce peuple qui, tandis que tous les autres se soumettent, ose dédaigner mes avances, et repousser mes intimations ? Pourquoi, seuls entre tous, ceux-ci qui sont les plus faibles nous ont-ils méprisés, et ne sont-ils pas venus au-devant de nous, pour nous recevoir comme des amis et des alliés ?

• Ce peuple, pourrions-nous répondre, il se nomme le peuple chrétien. Répandu sur toute la face du globe, il est aussi ancien que le genre humain. En considérant sa généalogie authentique et ses origines premières, on peut dire qu'il vivait déjà sous la tente des patriarches ; il peupla la terre de Juda et d'Israël, et on rencontrait quelques-uns des siens jusqu'au milieu de la gentilité. Héritier des traditions antiques, il a reçu sa loi du Verbe de Dieu descendu en terre. Né dans le sang du Calvaire, il a rougi lui-même de son sang toutes les plages de l'empire romain. Trois siècles durant, il habita les catacombes. Les bourreaux se lassèrent, et l'empire fut détruit par les barbares que Dieu déchaina contre lui. Alors le peuple chrétien a fait pénétrer sa foi par-

tout, chez toutes les nations, dans leurs institutions, leurs lois, leurs mœurs, leurs lettres, leurs arts. Partout il est entré sans arc et sans flèche, sans bouclier et sans épée : son Dieu combattait pour lui, et il a vaincu. Non pas que la société chrétienne ait été exempte de vicissitudes. Son histoire est une alternative perpétuelle de prospérités et de revers, de triomphes et de souffrances. Mais, qu'elle soit triomphante ou abaissée, qu'elle soit debout ou qu'elle soit à terre, cette race d'hommes a une ressource qui ne lui fait jamais défaut et qui la sauve toujours : c'est la prière.

« Oui, tel est en ce moment notre élément de force, tel est notre sujet de confiance et notre motif de sécurité.

« Si ce fut le besoin de tous les temps, disait Pie IX dans les Lettres apostoliques du 8 décembre 1864, c'est principalement le besoin de l'heure actuelle, en face de tant de calamités de l'Eglise et de la société humaine, en présence de cette conspiration ourdie contre le catholicisme et de ce déluge d'erreurs répandues partout, d'aborder avec confiance le trône de la grâce, pour obtenir miséricorde et trouver assistance dans un secours opportun. Que tous les fidèles s'unissent donc, pour adresser au Père des lumières et des miséricordes, de très ferventes, très humbles et incessantes prières. Que, dans la plénitude de leur foi, ils recourent assidûment à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a rachetés à Dieu dans son sang. Qu'ils s'adressent ardemment et sans

relâche à son très doux Cœur, source de la plus brûlante charité ! Et pour que nos supplications soient plus sûrement accueillies, nous emploierons avec toute confiance la médiation de la très sainte et immaculée Vierge, de Celle qui a tué toutes les hérésies dans le monde entier, et qui, étant notre Mère très aimante, toute suave, et pleine de miséricorde, se montre toujours accessible et favorable à tous, et compatit avec un immense amour aux nécessités de chacun ! »

« Ah ! mes Frères, continue l'Évêque de Poitiers, si quelques-uns de vous étaient portés au découragement, s'ils songeaient à transiger avec l'ennemi, s'ils avaient arrêté dans leur esprit un terme au delà duquel ils cesseraient d'espérer et de résister, la divine Vierge leur dirait, comme sa devancière Judith : « Et qui êtes-vous donc pour tenter ainsi le Seigneur, et pour consentir à livrer la place, s'il ne vous vient du secours dans un temps marqué ? Ce n'est pas là un langage qui puisse vous concilier la miséricorde du Seigneur, mais plutôt allumer sa colère. Il n'appartient pas à la volonté humaine de faire la loi à Dieu, et de notifier un ultimatum à sa Providence. Priez le Seigneur de vous faire sentir, en la manière qui lui plaira, son assistance paternelle, afin que, comme l'orgueil de vos ennemis vous avait pénétrés de crainte, votre humilité devienne pour vous un sujet de gloire. Car, entendez-le bien : malgré des fautes dont nul n'est exempt, la génération présente des chrétiens n'a pourtant pas imité les péchés

de ses pères, qui avaient abandonné Dieu et mérité d'être livrés à leurs adversaires ; mais elle est demeurée constante dans sa foi, et elle en sera récompensée ! »

« O Marie, ô notre céleste Protectrice, toutes vos paroles sont vraies et consolantes. Maintenant donc, priez pour nous : car vous êtes la Vierge immaculée, pleine de grâce et d'autorité devant Dieu. Le jour n'est pas éloigné où nous célébrerons notre délivrance opérée par vos mains, où nous entonnerons le cantique que Judith chanta au Seigneur : car ce ne seront point les guerriers qui renverseront l'ennemi du peuple de Dieu, ce ne seront point les fils de Titan, ni les géants d'ici-bas qui s'opposeront efficacement à sa fureur ; mais ce sera vous, ô Vierge d'Israël, en intercedant auprès de Dieu par les mérites ineffables de votre pureté sans tache.

« Seigneur Dieu, vous êtes grand et vous êtes magnifique dans votre indomptable puissance. Que toutes vos créatures vous servent : car vous avez parlé, et elles ont été faites ; vous avez envoyé votre Esprit, et elles ont été créées, et nul ne résiste à votre voix. Les montagnes seront ébranlées jusqu'en leurs fondements, les rochers se fondront comme la cire devant votre face. Mais ceux qui vous craignent, Seigneur, seront grands devant vous en toutes choses. Malheur à la nation qui voudra dominer sur la race des saints : le Seigneur tout-puissant se vengera d'elle, et il la visitera au jour de la justice. » (Judith, ch. xvi.)

Maintenant donc, ô Marie, venez à notre aide, et soyez la libératrice de votre peuple ! Ainsi soit-il.

## DIX-SEPTIÈME JOUR

### DISCOURS A NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR.

Une délicieuse et touchante homélie, ce fut celle que le Pontife de Poitiers prononça à Issoudun, le 8 septembre 1869, dans la solennité du couronnement de Notre-Dame du Sacré-Cœur. On y trouve, par intervalles, le ton le plus gracieux de l'idylle biblique, puis le ton plus élevé de l'enseignement théologique et doctrinal. C'est un mélange charmant de grâce, d'abandon, de noble simplicité ; ce qui n'exclut pas, du reste, l'élévation de la pensée ni la dignité du langage.

Comment le culte de Marie, inséparable du culte de Jésus, ranime en nos âmes la foi, l'espérance et la charité : telle est l'idée que le prédicateur d'Issoudun développa dans son homélie si instructive et si attachante.

A l'exemple des anciens Pères de l'Eglise, dont il possédait merveilleusement la doctrine, le style et la manière, l'éloquent Evêque faisait jaillir parfois, d'une seule ligne de l'Ecriture, les plus belles inspirations. — *Et intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria matre ejus.* « En entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère. » C'est de ce simple texte, emprunté à l'évangile de l'Épiphanie,

que l'orateur sût tirer les instructions les plus intéressantes et les plus fécondes.

Sa belle homélie nous fournira la matière de trois lectures. Aujourd'hui, suivons avec attention le développement de la première partie :

« *Invenerunt Puerum cum Maria matre ejus.* Ces paroles, dit Mgr Pie, ne sont pas seulement le récit d'un fait, elles sont l'énoncé d'un principe et d'une loi. A quelle occasion le fait s'est-il produit ? Disons-le d'abord pour l'intelligence du sujet.

« Depuis les temps les plus reculés, mais surtout depuis les jours d'Abraham, Dieu et la vérité n'avaient été connus sur la terre qu'au sein d'une seule famille, d'une seule descendance, qui bientôt était devenue une nation : *notus in Judea Deus.* Or, toutes les pages de l'Écriture avaient annoncé, comme un des plus importants événements de l'avenir, le retour du reste de l'univers à la vérité. C'est le grand fait, je dirai presque c'est le principal oracle qui se trouve partout sous le pinceau prophétique. Voici venu le jour de l'accomplissement ! Le Verbe, Fils de Dieu, la Lumière éternelle engendrée avant l'aurore, commence à paraître pour les Gentils, en se montrant aux Mages qui en sont les prémices. Ils s'étaient mis en marche pour chercher et pour adorer Celui dont l'étoile leur avait apparu en orient. Or, que trouvent-ils, ces hommes ? « *Et intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria matre ejus :* Entrant dans la maison, ils trouvent l'Enfant avec Marie sa mère. »

« Avant de pénétrer le sens de ce mystère, com-

ment ne pas s'arrêter un moment à contempler cette scène délicieuse?... A vous seul, ô Divin Enfant, vous étiez déjà si beau ! *ecce tu pulcher es, dilecte mi !* Vous présentiez tant de charmes, eussiez-vous été, ô Fleur sacrée, détachée de votre tige bénie !... Mais quel surcroît de grâce ajouté au tableau ! « Ils trouvèrent l'Enfant avec sa Mère ! » Figurez-vous cette tête pudique de Marie, où le péché originel n'avait rien terni, rien dérangé, où reluisaient, par un heureux mélange et dans une merveilleuse harmonie, les joies et les amours de la mère, avec les chastes attraits de la vierge. Quels admirables reflets de beauté cette tête modeste de la Vierge ne devait-elle pas envoyer sur la tête auguste du Sauveur, du Verbe fait chair, de Celui dont l'humanité sainte fut le chef-d'œuvre du doigt divin, qui épuisa, pour en former les sacrés linéaments et les proportions adorables, toutes les délicatesses de ses touches, toutes les industries et les ressources de son art infini ! Comme ces deux figures s'embellissent, se perfectionnent l'une par l'autre ! *Ecce tu pulcher es, dilecte mi, et decorus ! Ecce tu pulchra es, amica mea !*

« *Et intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria matre ejus* : Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec sa Mère. » L'Enfant avec sa Mère ! Ah ! dirons-nous avec Bossuet, « pour quiconque connaît la portée mystérieuse de tous les faits évangéliques, il y a un mystère ici. » La terre est admise à venir saluer et reconnaître son Sauveur ; et ce qui lui est présenté, c'est l'Enfant-Dieu avec Marie Mère

de Dieu ! Le trône d'où le Roi des cieux descendu en terre reçoit les premières adorations, les premiers tributs de la terre, ce sont les bras de la Vierge ! Que cette scène est grande, qu'elle est aimable, mais surtout qu'elle est féconde en enseignements !

« Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère. » Entendez-le bien : la maison, c'est l'Eglise ; et quand on entre dans cette maison qui est l'Eglise, ce que l'on trouve, ce n'est pas seulement Jésus, c'est Jésus avec sa Mère. La religion chrétienne, c'est la religion du Fils de Marie. Séparer le Fils de la Mère, c'est diviser ce que Dieu a uni. On ne trouve Jésus qu'avec Marie et par Marie ; on n'arrive sûrement au Fils que par la Mère : *invenerunt Puerum cum Maria matre ejus*. Et c'est là le rempart le plus inexpugnable de la dévotion à la T. S. Vierge.

« J'ose le dire, mes Frères, quelque profession que nous fassions, vous et moi, d'aimer la T. S. Vierge, de l'honorer, de la servir, néanmoins dans l'habitude de la vie nous ne recourons pas encore assez à elle, et cela, parce que nous ne sentons pas assez combien est efficace le secours de Marie, pour l'exercice de toutes les vertus, pour l'accomplissement de tous les devoirs. Notre foi est languissante, et le recours à Marie ranimerait en nous les vives lumières de la foi. Nous confinons quasi toujours au découragement, au désespoir, et le recours à Marie affermirait en nous l'espérance. Nous sommes froids et insensibles pour Dieu, et le recours à Marie échaufferait nos âmes des feux ardents de la charité. En d'autres termes,



honorer Jésus, c'est l'atteindre, le saisir par la foi, par l'espérance, par l'amour : *invenit Jesum, qui credit, qui sperat, qui diligit*. Or, le véritable secret, le moyen vraiment efficace, pour arriver à la foi, à l'espérance, à l'amour, et pour élever dans nos âmes l'édifice de toutes les vertus, c'est le recours, le recours fréquent et habituel à Marie.

« Par Marie, on croit plus vivement. La connaissance de tous les mystères de la foi chrétienne se réduit, après tout, à la connaissance de Jésus. Or, qui a mieux connu Jésus que Marie sa mère ? Qui peut, par conséquent, mieux qu'elle, nous apprendre à le connaître ? Voilà pourquoi l'Eglise, s'appuyant de l'autorité des Saintes Ecritures, appelle Marie la mère de la science, la mère de la connaissance : *Ego mater agnitionis*.

« Nul ici-bas ne nous connaît mieux que notre mère. Quand nous sommes devenus étrangers pour tous les autres, quand l'éloignement, le temps, la souffrance, nous ont rendus méconnaissables pour tous les yeux, il est toujours un œil qui ne se trompe point, qui n'hésite point : c'est l'œil de notre mère. Et une mère ne connaît pas seulement les traits extérieurs, le visage, la démarche de son fils ; elle le connaît à fond, elle pénètre les replis de son cœur, elle devine ses pensées les plus intimes, ses désirs même les plus secrets. C'est ainsi que Marie a connu Jésus. Elle l'étudiait à la fois par sentiment de tendresse maternelle et de respectueuse admiration, comme son Fils et comme son Dieu. Elle conservait

dans son cœur toutes ses paroles, elle s'inspirait de l'esprit de toutes ses œuvres. Nul n'a connu comme Marie la vie intérieure de Jésus, ce que l'Écriture appelle la vie du cœur, c'est-à-dire la véritable vie. Notre-Dame du Sacré-Cœur ! Oui vraiment, ô Marie, ce nom vous appartient : car pour vous ce Cœur adorable a été transparent, vous en avez vu à découvert toutes les pensées, tous les mouvements, tous les sentiments. Que dis-je ? votre cœur a été le miroir où se sont réfléchis tous les traits du Cœur de votre Fils. Pour nous révéler le Cœur de Jésus, vous n'avez qu'à nous révéler le vôtre.

« L'expérience a prouvé et prouve tous les jours cette vérité : la connaissance de Marie est inséparable de celle de Jésus. Que dis-je ? c'est en mettant en avant le nom de Marie qu'on fait accepter celui de Jésus. Saint Cyrille affirmait, il y a quinze cents ans, devant le concile d'Ephèse, que c'était par Marie que les nations infidèles avaient été conquises à la foi chrétienne. Saint François Xavier disait qu'il avait trouvé les peuples rebelles à l'Évangile, toutes les fois qu'à côté de la croix du Sauveur il avait omis de montrer l'image de sa Mère. Quand on leur parle de Dieu, écrivait un missionnaire, de Dieu créateur tout-puissant, ils sont étonnés ; et s'ils adorent, c'est en tremblant. Mais quand on leur parle de Jésus, et qu'on leur dit que ce Fils de Dieu est né d'une femme, qu'il a eu une mère, que cette Mère de Dieu est à la fois la mère de tous les hommes, oh ! alors ils fondent en larmes, ils éclatent en transports, et il est vrai de dire

de ces gentils d'aujourd'hui ce que l'Évangéliste a dit de leurs devanciers : *Invenerunt Puerum cum Maria matre ejus.*

« Mes Frères, savez-vous pourquoi vous faites si peu de progrès dans la connaissance de Jésus ? Savez-vous pourquoi, depuis de longues années peut-être, vous le cherchez en vain ? savez-vous pourquoi la lumière de Jésus vous fuit ? C'est que vous ne frappez pas à la porte d'où la Lumière s'est levée sur le monde : *Porta ex qua mundo lux est orta.* Vous cherchez l'Enfant sans la Mère, vous ne le trouverez pas.

« Le grand théologien Suarès, quand il rencontrait (et qui, même parmi les esprits les plus fermes, n'en rencontre pas ?), quand il rencontrait dans ses études une difficulté insoluble, avait l'usage d'invoquer Marie sous ces titres : *Mater Verbi, Sedes sapientiae* ! Mère du Verbe, c'est-à-dire Mère de l'éternelle Lumière, Siège de la Divine Sagesse !... « Elle ne m'a rien dit, elle a fait un signe, et ce signe m'a tout appris » : ainsi s'exprimait, au sortir de son ineffable extase, ce jeune Israélite qui fut, de nos jours, si subitement, si merveilleusement conquis à la foi. Qu'un cœur soit tout à coup vaincu, brisé, changé, transformé, c'est sans doute un prodige de la grâce ; mais que l'esprit soit instantanément dégagé, purgé de toutes ses erreurs, de tous ses préjugés, de toutes ses ignorances, et qu'il soit illuminé en un clin d'œil de tous les rayons, enrichi de toutes les notions de la vérité : voilà le prodige par excellence. « Elle ne m'a rien dit, elle a fait un signe, et ce signe m'a tout appris. »

« O Vierge Marie, toute l'ambition d'un chrétien, c'est de bien connaître Jésus. Daignez, ô Mère de Jésus, daignez nous favoriser d'un de ces signes qui suppléent à toutes les études, à toutes les recherches, à tous les discours, d'un de ces signes qui enseignent tout, parce qu'ils découvrent Jésus à nos regards, et que qui sait Jésus sait tout ! *Ego mater agnitionis.*

« C'est le privilège et c'est le bonheur des mères de montrer leurs enfants. Voyez-vous cette femme dont la marche est celle d'une reine, portant entre ses bras son trésor dont elle est fière, son fils nouveau-né, tout enveloppé de linges éclatants de blancheur ? Vous vous approchez d'elle, vous lui demandez (et quel désir plus légitime ?) la faveur de voir ce bel enfant. Pour vous satisfaire, elle écarte avec discrétion ces voiles délicats, elle vous montre son fils.

« O Marie, c'est là votre prérogative, et ce sera votre fonction même dans les cieux. Car, remarquez, l'Eglise nous le fait chanter ainsi : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende !* Et Jésus, le fruit de votre sein, après cet exil, montrez-le-nous, ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie !... Dans la langue liturgique, on appelle *monstrance* ou *ostensoir* le vase radieux qui contient et qui expose aux regards des fidèles le corps sacré du Sauveur. Voyez-vous, pendant toute l'éternité, Marie, vivant ostensor de Jésus : *nobis ostende !* O douce Vierge, commencez ce ministère dans le temps, et déjà montrez-nous, révélez-nous votre Fils. Ainsi soit-il.

## DIX-HUITIÈME JOUR <sup>1</sup>

### DISCOURS A NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR (*Suite*).

Après nous avoir montré comment Marie est la mère de notre foi et comment elle nous aide à connaître Jésus, le docte Evêque de Poitiers va nous dire aujourd'hui comment Marie est la mère de la sainte espérance, comment sa dévotion est la marque la plus assurée du salut et le signe le plus certain de la prédestination divine, comment enfin Marie est la mère de la charité, et notre secours le plus puissant pour remplir le précepte de l'amour de Dieu.

Recueillons avec fruit les enseignements, pleins d'une exquise délicatesse, qui nous sont donnés dans cette seconde partie du Discours à Notre-Dame du Sacré-Cœur :

« Trouver Jésus, c'est croire en lui ; mais aussi c'est espérer en lui. L'espérance, cette vertu qui ferait encore le charme de la vie dans l'ordre purement naturel, quand même elle ne serait pas une condi-

(1) Nous croyons devoir rappeler que le 18 mai est l'anniversaire du jour où Son Eminence le Cardinal Pie a rendu presque subitement sa belle âme à Dieu. Nous invitons les fidèles à se souvenir aujourd'hui dans leurs prières du cher et vénéré Cardinal, dont ils ont le bonheur d'entendre et de goûter les pieux enseignements.

tion essentielle de l'éternel bonheur, l'espérance chrétienne, cette attente du ciel et cette ferme confiance que nous y arriverons avec le secours d'en haut : c'est encore Marie qui est le plus puissant soutien de cette vertu, c'est elle qui nous la rend douce et facile. L'Eglise la nomme à juste titre la Mère de la sainte espérance : *Ego mater sanctæ spei !*

« Il semble qu'il n'y ait rien de plus facile, parce qu'il n'y a rien de plus doux, que d'espérer. Cependant nous sommes toujours sur la pente du découragement et du désespoir. Qu'il est pénible, l'état d'une âme depuis longtemps ensevelie dans le péché, et qui commence à entrevoir la laideur de ses fautes ! ou bien encore, l'état d'une âme longtemps fidèle, longtemps vertueuse, et qu'un moment de vertige a précipitée dans une faute grossière ! Quand, après l'instant de la passion qui étourdit, qui enivre ; quand, après l'heure de la démence et de la folie, elle retombe sur elle même, et qu'elle aperçoit la profondeur de sa chute, le crime de son ingratitude et de son infidélité : où donc aller ? de quel côté se tourner ? Dieu, c'est sa justice qui nous épouvante, c'est son regard scrutateur qui nous effraie. Mes Frères, il est des plaies qu'on n'ose montrer qu'à sa mère. Voyez-vous cet homme désespéré qui vient de perdre sa fortune, sa réputation, son honneur : il vous dira que, s'il n'avait pas une mère, il en finirait avec la vie. Que de fois (plusieurs de ceux qui m'entendent me donnent certainement leur assentiment), que de fois entre le désespoir et notre âme il n'y a eu que l'inter-

valle d'un *Souvenez-vous, ô très douce Vierge Marie !*  
La dernière forme que puisse prendre l'acte d'espérance, c'est le *Memorare, o piissima Virgo.*

« Cela est vrai dans une infinité de circonstances ; cela est vrai surtout dans ces terribles anxiétés que nous concevons parfois concernant la grande affaire de notre salut, de notre prédestination.

« *Quis potest dicere : Ego de electis sum ?* Qui peut dire : Je suis du nombre des élus ? Voilà, au jugement de saint Bernard, le sujet de notre grande, de notre douloureuse perplexité sur la terre. Qui peut dire : Je suis du nombre des prédestinés ?...

« Toute la tradition des Pères et des Docteurs nous répond : C'est celui qui aime Marie. La tendre dévotion à Marie est la marque la plus certaine du salut. Et la théologie, par ses oracles les plus autorisés, tels que saint Thomas et saint Bonaventure, en donne des raisons profondes.

« Parlant du Livre des Elus, l'Apocalypse lui donne deux noms, ou plutôt elle complète le premier nom par un second : *liber vitæ, liber vitæ Agni !* « Le livre de Vie et de l'Agneau. » Qu'est-ce à dire ? Le livre de vie, c'est l'entendement du Père. Or, ce que l'entendement du Père a conçu et enfanté de toute éternité, le sein de Marie l'a conçu et enfanté dans le temps. Le même Verbe qui est sorti du Père, c'est lui, exactement le même, plus un corps et une âme, qui a été mis au monde par Marie. Mais le Père, en concevant éternellement son Verbe, conçoit avec lui et par lui tous les fils adoptifs qui doivent lui être

conjoint pendant l'éternité. Donc Marie, en concevant temporellement Jésus, conçoit par le même moyen tous les prédestinés, tous ceux qui sont appelés à former le complément mystique du corps naturel de Jésus. Et voilà pourquoi l'ange annonçait à Marie : *Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* : « Ce qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu » ; non pas celui qui naîtra, mais *ce qui* naîtra, pour marquer l'être collectif auquel Marie devait donner naissance. Le Livre des Elus, si j'ose ainsi parler, existe en double partie. Le texte original et primitif est en l'entendement divin ; la copie exacte et authentique est dans le sein de Marie, et là, ce livre s'appelle le Livre de l'Agneau : *Liber Vitæ et Agni*.

« Or, voulez-vous savoir si vous êtes inscrits au livre de vie ? Je vais vous l'apprendre autant qu'il est permis ici-bas. Allons chercher votre nom. Où donc ? dans l'entendement du Père ? Non : ce livre est inaccessible et il est fermé. Mais peut-être saurons-nous lire dans le cœur de Marie. Tous ceux dont les noms sont inscrits là sont des prédestinés. Tous ceux qui appartiennent à Marie appartiennent à Jésus. Et comment lirai-je dans le cœur de Marie ? Comment, mes Frères ? En lisant dans le vôtre. Sentez-vous dans votre cœur un amour tendre et fort, un amour invariable pour Marie ? Oui. Eh bien ! si vous aimez Marie ainsi, elle vous aime de même. Si son nom est gravé au fond de votre cœur, le vôtre est gravé également au fond du sien. Or, encore une fois, le cœur de Marie est la



copie authentique du livre de vie, et aucun nom n'est écrit dans les entrailles de la Mère de l'Agneau, qui ne soit écrit aussi dans le sein du Père, dans l'entendement générateur du Verbe et de tous ceux qui, en participant à la filiation du Verbe, sont appelés à partager avec lui le glorieux nom de Fils de Dieu.

« Voilà pourquoi l'Église est unanime à proclamer que la dévotion à Marie est le signe le plus assuré de la prédestination. Il a été dit à cette divine Vierge de prolonger, d'envoyer ses racines dans tous les élus : *et in electis meis mitte radices*. Oui, vraiment, ô Marie, c'est par vous que nous avons l'espoir, que nous avons la confiance d'arriver à posséder votre Fils. De tous les habitants de la gloire on peut dire : *Invenerunt Puerum cum Maria matre ejus*. Travaillez donc, chrétiens, cela ne tient qu'à vous, travaillez en aimant beaucoup Marie, en servant fidèlement Marie, travaillez à rendre votre prédestination et votre vocation certaines. Oui vraiment, ô Marie, vous êtes la mère de la sainte espérance : *Ego mater sanctæ spei !*

« Enfin, par Marie on aime plus tendrement. Elle est la mère de la charité, elle est la mère du bel amour : *Ego mater pulchræ dilectionis*.

« Il est, mes Frères, un assez grand nombre de personnes même chrétiennes qui se persuadent, bien à tort, que l'acte d'amour de Dieu pour lui-même est une chose très difficile, qui est seulement le partage de quelques âmes parfaites : vertu héroïque, à laquelle le commun des hommes n'est pas appelé. Il y a là une erreur grossière, un oubli impardonnable des pre-

mières notions de la loi comme de la foi chrétienne. La charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu, à cause de ses suprêmes perfections et indépendamment de tout retour sur nous-mêmes (ce qui fait la différence entre cette vertu et la vertu d'espérance), la charité, ainsi définie, est la vertu nécessaire de tous les chrétiens ; par conséquent, il faut que de temps à autre le chrétien produise l'acte de charité, l'acte d'amour de Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses. Ceci est de stricte obligation. Ce qui n'est que de conseil et de perfection, c'est le degré, c'est l'intensité, et surtout c'est l'habitude du pur amour.

« Or, pour accomplir le précepte de la charité, à plus forte raison, pour arriver à la perfection de la charité, Marie est notre plus assurée ressource, notre plus puissant secours.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton esprit, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. » Ce précepte de l'amour de Dieu par-dessus toutes choses et à cause de lui-même et de ses beautés infinies, ce précepte édicté par Moïse, est antérieur à Moïse, il est aussi ancien que l'homme. Mais l'homme n'a pas su l'accomplir, il a détourné son cœur de Dieu, il est tombé ; et, en fait, l'humanité charnelle était devenue comme impuissante à aimer Dieu qui est esprit. Le Seigneur l'avait dit avec une profonde tristesse de cœur : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est*. Son amour trouva le moyen de combler les séparations, de rapprocher les distances. *Et Verbum caro factum est !* « Et le Verbe s'est fait chair,

et il a habité parmi nous ! » La Divinité, selon le langage de l'Apocalypse, était comme un cristal immense, comme un océan de verre, *tanquam mare aitreum*, que nos yeux traversaient sans y rien découvrir. L'humanité sainte, comme le vif argent du miroir (le mot est de saint François de Sales), est venue se placer derrière ; et les traits divins se sont reflétés vers nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire sans doute encore voilée, mais déjà reconnaissable dans la personne de son Fils, plein de grâce et de vérité. Nous avons vu, et en voyant, nous avons aimé. Or, c'est Marie qui nous a donné le Verbe fait chair. En enfantant Jésus, dit un saint docteur, elle a enfanté l'amour divin sur la terre. Voilà déjà comment elle est la mère de la charité et du bel amour, quant à son principe général.

« Mais elle l'est aussi, quant à sa naissance particulière dans le cœur de chacun des hommes. Dites-moi, mes Frères, ce précepte « tu aimeras le Seigneur ton Dieu », où est-il plus facile à accomplir qu'aux pieds de Marie ? Mon Dieu, quand je vous cherchais dans les cieus, vous m'y apparaissiez grand, puissant, majestueux ; et mon cœur, resserré par la crainte, se sentait écrasé par tant de grandeur et de gloire. Mais j'entre dans votre temple. J'y vois sur vos autels une Mère que vous m'avez donnée. La religion qui place une mère sur ses autels, ah ! je comprends qu'elle commande l'amour. Tendre Mère, le Dieu que je dois aimer, mais c'est l'Enfant Divin qui repose entre vos bras ; c'est ce Jésus qui a dit : « Personne ne va à

mon Père que par moi... Celui qui me voit, voit mon Père... M'aimer, c'est aimer mon Père et être aimé de lui. » Au ciel, c'était le Dieu grand et terrible à l'excès : *magnus Dominus et terribilis nimis*. Sur le sein de Marie, c'est le Dieu qui s'est fait petit et qui est aimable outre mesure : *parvus Dominus et amabilis nimis*. Oui, désormais l'acte d'amour devient possible, devient facile, il jaillit spontanément de l'âme. Cela est si beau, cela est si doux, une religion où Dieu se présente sur les bras de sa Mère, qui est aussi la nôtre ! Comment ne pas s'approcher avec confiance de ce trône de la Divinité, qui est le trône de la miséricorde ? *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum misericordiæ*. Ah ! que de cœurs ont commencé d'aimer Dieu, ont produit pour la première fois l'acte de charité devant l'image de Marie ! Et quels progrès ils ont faits dans les voies du saint amour, de la belle dilection ! *Ego mater pulchræ dilectionis*. Trouver Jésus, c'est l'atteindre par l'amour : *Invenit Jesum, qui diligit eum*. Combien d'âmes ne l'ont trouvé ainsi qu'avec Marie et moyennant Marie : *Invenerunt Puerum cum Maria matre ejus*. »

O Marie, ô Mère de toutes les vertus, ravivez dans nos cœurs la foi, l'espérance, et l'amour de Dieu ! Ainsi soit-il.

---

## DIX-NEUVIÈME JOUR

DISCOURS A NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR (*Suite et fin*).

Les deux premières parties du Discours à Notre-Dame du Sacré-Cœur nous ont montré comment la dévotion à Marie engendre dans les âmes la foi, l'espérance et la charité, et par suite, comment elle est intimement liée à l'essence même de la religion. Nous allons voir maintenant, dans la péroraison de ce discours, comment Marie est associée à tous les mystères et à toute l'économie de notre salut.

« N'en ai-je pas dit assez, continue l'orateur, pour vous faire comprendre que Marie est inséparable de Jésus, et que l'économie essentielle du Christianisme est méconnue, que l'ordre divin est troublé, si Marie est oubliée, si Marie est négligée, si Marie est exclue ? Lors donc que vous considérez l'aimable et doux Jésus, avec son Cœur tout rayonnant des feux de la charité, surmonté et couronné en quelque sorte par la suave et virgine figure de Marie sa mère, si l'on vient vous dire que c'est quelque chose de nouveau, une pratique étrangère au pur Evangile, une dévotion inconnue de l'Eglise primitive, la réponse vous est facile. N'est-ce donc pas le pur Evangile, et y a-t-il rien de plus primitif, que ce qui est écrit au chapitre premier de S. Matthieu : *Maria de qua natus est Jesus* :

Marie de laquelle est né Jésus? N'est-ce pas aussi le pur Evangile, et y a-t-il dévotion plus primitive, que ce qui est raconté au chapitre second du même Evangéliste : *Et intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria matre ejus* : Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère?

« Appuyé sur ce texte, j'ose le dire : le temple n'est pour moi le temple chrétien et orthodoxe qu'autant que Marie m'y est montrée avec Jésus. Ma foi le veut ainsi, et mon cœur se met volontiers d'accord avec ma foi. Ni vous ni moi, mes Frères, n'aurons jamais rien de commun avec ceux qui ont banni la mère de la maison. En vérité, ils voudraient que Marie ne fût nulle part, tandis que l'Écriture et la tradition et l'histoire nous la montrent partout.

« Parlant d'une des scènes les plus touchantes de la vie de Jésus, saint Jean n'a pas omis de nous révéler cette particularité si douce : c'est que Marie, la Mère de Jésus, était là : *et erat mater Jesu ibi*. Oh ! que le disciple de l'amour a bien répondu à ma filiale curiosité ! Et comme je suis heureux que ce qu'il a dit d'une circonstance particulière, soit vrai de toute l'histoire de la religion !

« Marie est associée au dogme de la Trinité : *et erat mater Jesu ibi*. La voyez-vous, dans notre symbole, mêlée aux trois adorables personnes et aux plus étonnants mystères ? Voyez-vous la Très Sainte Vierge dans la Trinité même ? Et elle y est, non pas en étrangère, mais comme en famille, avec les rapports les plus étroits, les titres les plus incomparables : épouse

du Père, dont elle partage la fécondité ; mère du Fils, qu'elle conçoit et met au monde ; sanctuaire virginal de l'Esprit-Saint, qui opère en elle le prodige du Verbe fait chair. *Et erat mater Jesu ibi.*

« Marie est mêlée à l'Incarnation : elle y a une part principale ; elle n'en est pas le sujet, elle en est le moyen ; elle n'est pas le Dieu Incarné, elle en est la Mère : elle est la fleur qui donne naissance au fruit. *Et erat mater Jesu ibi.*

« Marie est mêlée à la Rédemption : elle est debout au pied de la croix, debout dans l'attitude du sacrificeur, coopérant à la Rédemption par son consentement, comme elle avait concouru à l'Incarnation en donnant l'acquiescement de sa volonté. *Et erat mater Jesu ibi.*

« Marie est mêlée à la fondation de l'Église : elle préside au cénacle ; elle est parmi les apôtres, c'est avec elle et sous ses yeux qu'ils attendent, qu'ils prient, jusqu'à l'heure où l'Esprit-Saint descend en eux, et par eux renouvelle la face de la terre. *Et erat mater Jesu ibi.*

« Marie est associée au principe de l'éternel bonheur des élus. De son rocher de Pathmos, Jean l'a aperçue dans les cieux, où le soleil est son vêtement, la lune son marchepied, les étoiles sa couronne. Après la vue de Jésus, la vue de Marie est la plus grande joie des bienheureux, des glorifiés. Quand on entre dans la maison du ciel, là encore on trouve le Fils avec la Mère. *Et erat mater Jesu ibi.*

« Et comme elle est associée au rayonnement de

la gloire, Marie l'est pareillement au mystère de la dispensation de la grâce, qui est le germe et la racine de la gloire. Encore que Marie soit parvenue au terme de la jouissance, elle est pour ainsi dire encore dans la voie et dans le travail. Le disciple l'a entendue pousser des cris comme une femme qui enfante, et elle ne se reposera point que le nombre des élus ne soit complet. Du haut des cieux, elle ne cesse de veiller et de concourir à la distribution des dons spirituels, à l'application du sang et des mérites de son Fils. Marie, je l'aperçois auprès de la fontaine baptismale, à côté de la piscine sacrée de la pénitence et de toutes les autres sources de la grâce. *Et erat mater Jesu ibi.*

« Marie est associée en quelque sorte à la présence réelle de Jésus dans nos temples. Le premier blasphème contre la vérité du Sacrement de l'autel consistait à nier que le corps eucharistique du Seigneur fût le corps né de Marie. Et, en réponse à cette négation première, notre acte de foi se formule toujours en ces termes : Je vous salue, Corps véritable, né de la Vierge Marie ! *Ave, verum Corpus, natum de Maria Virgine !* Aussi n'y a-t il pas un seul temple catholique où, à côté du tabernacle qui contient le corps de Jésus, vous n'aperceviez l'image de Celle qui en fut le tabernacle vivant. *Et erat mater Jesu ibi.*

« Prenez les Livres Saints, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse. Il est écrit d'elle, comme de son Fils, en tête du livre : *In capite libri scriptum est de me.* Promise dans l'Eden, figurée sous les tentes des patriarches, prédite, annoncée dans la loi et les prophètes,



elle remplit tout l'Ancien Testament. L'Évangile parle d'elle brièvement sans doute, mais avec quelle distinction ! Enfin, l'apôtre bien-aimé nous redit sa gloire dans le ciel. Depuis le livre qui raconte la création de la terre et des cieux, jusqu'à celui qui déroule à nos regards le spectacle de la gloire et de la béatitude finale, partout on trouve Marie. *Et erat mater Jesu ibi.*

« Si je jette un regard sur la série des temps chrétiens, c'est le même fait que je constate. Pas un siècle qui ne m'offre le consolant témoignage du culte rendu à Marie, et des bienfaits reçus de Marie. *Et erat mater Jesu ibi.*

« Et si je regarde autour de moi, si je considère le siècle présent, ah ! j'y vois incontestablement bien des sujets de douleur, bien des sujets d'appréhension ; mais j'y vois en même temps un grand motif de consolation, un grand motif d'espérance. *Et erat mater Jesu ibi.* La Mère de Jésus était là. Oui, malgré tous nos malheurs et toutes nos fautes, malgré toutes les tristesses et les défaillances de notre temps, la postérité pourra le dire néanmoins : Ce siècle, avec ses illusions, avec ses erreurs, avec ses vices, ce fut à plus d'un égard le siècle de Marie ! »

Restons sur cette parole si douce et si consolante qui vient de tomber des lèvres pieuses de l'Évêque de Poitiers : *Ce siècle est le siècle de Marie ! ...* Ah ! sans doute, tous les siècles ont honoré Marie. Mais lequel lui a jamais apporté, comme le nôtre, une aussi riche moisson de gloire ? N'est-ce pas notre siècle, en effet,

qui a vu naître le touchant usage, maintenant répandu partout, de célébrer le Mois de Marie ? N'est-ce pas notre siècle qui a vu tant de confréries et d'associations religieuses se fonder sous le patronage de l'auguste Vierge ? N'est-ce pas notre siècle qui a vu proclamer, par Pie IX le Grand, l'Immaculée Conception de Marie, et qui a répondu à cette proclamation par les fêtes les plus brillantes et les plus enthousiastes ? N'est-ce pas notre siècle qui a vu se relever de leurs vieilles ruines tous les sanctuaires de Marie que les ravages du temps ou des révolutions avaient dégradés et mutilés ? N'est-ce pas notre siècle qui a fait rentrer dans les mœurs chrétiennes les pèlerinages en l'honneur de Marie ? N'est-ce pas notre siècle qui a frappé à la gloire de Marie tant de pieuses médailles ? N'est-ce pas notre siècle enfin qui a décerné à Marie les plus nombreuses et les plus éclatantes couronnes ?

Oui vraiment, ce siècle mérite d'être surnommé le siècle de Marie. Et voilà pourquoi, malgré les tristesses de l'heure présente, nous ne saurions nous défendre de concevoir des pensées d'espérance et de consolation. Sans doute, l'épreuve est longue, et elle peut se prolonger encore. Mais soyons assurés du moins qu'elle aura un terme.

O Marie, ô Reine de ce siècle, ô Notre-Dame du Sacré-Cœur, parlez pour nous au Cœur de votre Fils ! Parlez, et votre prière nous délivrera de tous les maux qui nous affligent, comme de tous ceux qui nous menacent ! Ainsi soit-il.

## VINGTIÈME JOUR

### MARIE REINE DES APOTRES ET DES CONCILES.

L'un des plus grands événements qui marqueront dans l'histoire de ce siècle, c'est le Concile œcuménique du Vatican.

Ayant jeté un regard attentif sur les besoins de notre époque et sur les maux multipliés dont souffre la société actuelle, Pie IX entreprit d'y porter remède, en convoquant tous les évêques du monde aux grandes assises de la catholicité. Conformément à la bulle d'indiction, le Concile s'ouvrit à Rome, dans la basilique Vaticane, le 8 décembre 1869, sous les auspices de la très Sainte et très Immaculée Mère de Dieu.

On sait que Mgr l'Evêque de Poitiers fut l'une des lumières principales de cette grande Assemblée, aux travaux de laquelle il prit une part si active et si importante. Or, avant de se rendre au Concile, le pieux prélat se fit un devoir d'adresser à ses fidèles diocésains une lettre pastorale, dans laquelle il insistait sur la nécessité de prier, et de prier avec Marie, en vue de la réunion solennelle qui se préparait.

Nous allons citer aujourd'hui les passages de cette lettre qui ont trait au rôle de Marie dans l'œuvre des Conciles ; et pour compléter le sujet, nous détache-

rons d'un autre discours quelques fragments, dans lesquels Marie nous est montrée comme la lumière et la sagesse des apôtres.

Nous pensons que les fidèles entendront cette étude avec un véritable intérêt, d'autant que le Concile du Vatican n'est pas encore achevé, mais qu'il est seulement interrompu, et différé jusqu'au jour où il plaira à la Providence de Dieu de disposer les temps et les événements pour une nouvelle convocation.

Dans sa Lettre Pastorale, le Pontife de Poitiers nous fait assister à la première réunion des fidèles de l'Église naissante, réunion qui s'effectua sous la présidence de Marie, dans l'enceinte du cénacle. Écoutons le commentaire qui nous en est donné :

« Ils étaient là tous, *hi omnes erant*, apôtres, disciples, et autres frères, au nombre de cent vingt : *discipuli cum reliquis fratribus centum et viginti*. Il n'y manquait aucun de ceux qui avaient été témoins de l'Ascension du Sauveur et qui croyaient en lui. Ils étaient là, et ils priaient : car c'est par la prière qu'on se prépare aux grandes grâces, aux grandes actions, aux grandes choses. Ils priaient avec persévérance : l'ardeur de ces premiers fidèles ne se ralentissait pas ; ils savaient que plus les dons ont de prix, plus on doit les acheter chèrement ; ils ne se lassaient donc point, et leur prière, au lieu d'aller en s'affaiblissant, devenait de jour en jour plus fervente, à mesure que l'heure annoncée, l'heure solennelle approchait davantage. Et cette prière persévérante était en même temps unanime : *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in*

*oration.* Cette assemblée contenait tous les ordres de l'Eglise naissante : il y avait les apôtres, ceux que Jésus-Christ avait constitués chefs de la religion ; il y avait les disciples, les frères, parmi lesquels plusieurs étaient destinés à devenir pasteurs des peuples, et beaucoup d'autres à demeurer dans les rangs des simples fidèles. Et comme le sexe féminin avait montré dès l'origine un dévouement héroïque à la personne de Jésus et à la cause de son Evangile, les saintes femmes n'avaient pas été exclues de cette assemblée : elles y occupaient une place qui n'a pas été passée sous silence. Enfin, il est une créature de Dieu plus grande que toutes les femmes, plus grande que les disciples et les apôtres, qui était présente aussi, et qui est appelée de son nom propre et du nom de sa glorieuse dignité, parce qu'elle ne pouvait être confondue avec aucun des autres, étant au-dessus de tous les autres : *Hi omnes erant perseverantes cum mulieribus et Maria matre Jesu.* (Act., ch. 1.)

« Marie était là, disent les docteurs, comme la mère de famille de toute cette réunion sacrée, qui n'était autre que la famille de son Fils. Elle était là participant à la prière, présidant à la prière. Et quel prix ne devait pas avoir devant le trône de la Majesté divine cette prière collective de toute l'Eglise, dans laquelle intervenait, pour une valeur que nulle bouche humaine ne pourrait définir, la prière de la Mère de Dieu encore voyageuse sur la terre !

« Or, ce qui s'est passé au cénacle de Jérusalem, c'est ce qui s'est renouvelé depuis dix-huit siècles

dans ces occasions rares et mémorables où l'Église a jugé utile de rentrer pour ainsi dire au cénacle. L'approche de ces assemblées œcuméniques a toujours donné à tous les ordres de la chrétienté, à tous les membres de la grande famille chrétienne, le signal de la prière, de la prière plus générale, de la prière plus fervente et plus continue, de la prière plus concertée et plus unanime : évêques, prêtres, lévites, fidèles, tous s'y sont alors employés avec redoublement de zèle. De plus, animées de l'esprit de celles dont le nom sera répété partout où pénétrera l'Évangile, de celles qui employèrent au service de Jésus et au service des apôtres tout ce qu'elles avaient de ressources, et qui donnèrent à l'Église primitive tant de marques de leur dévouement, les ferventes chrétiennes de chaque siècle ont prouvé qu'elles n'avaient point dégénéré de leurs illustres devancières. Etrangères aux rangs et aux fonctions de la sainte hiérarchie, elles ont toujours été des premières à s'engager dans l'apostolat de la prière : vierges sacrées de la solitude, veuves vouées aux larmes et à la retraite, jeunes filles, épouses et mères de famille, vivant au milieu de toutes les exigences du monde sans participer aux entraînements du monde : oui, dans les circonstances graves où l'Église a fait appel à la prière, les saintes femmes de tout âge, de toute condition, de tout pays, ont largement payé leur tribut ; elles se sont amplement associées aux ministres des autels, aux hommes du cloître et du sanctuaire ; c'est dans leurs cœurs que l'Église a trouvé ses échos les plus retentissants : *Hi omnes erant*

*perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus.*

« Mais toujours aussi, au-dessus de toutes les autres figures, s'est élevée l'incomparable figure de Celle qui a été bénie par-dessus toutes les femmes, par-dessus toutes les créatures humaines et angéliques, par-dessus toutes les créatures existantes et toutes les créatures possibles, la figure de Marie, Mère de Jésus, de Celle qui n'a au-dessus d'elle que son propre Fils (1). »

« C'est une vérité fondée sur la sainte tradition que les apôtres et les évangélistes eux-mêmes ont eu Marie pour institutrice et pour conseillère. Parmi cent autres témoignages de l'antiquité, entendez celui du grand archevêque de Tolède, saint Ildephonse : « La Vierge Mère de Dieu était la noble contubernale des apôtres ; elle vivait dans leur société habituelle ; et parce qu'elle connaissait avec plus d'étendue et d'exactitude que personne les actes et les paroles du Verbe fait chair, elle en conférait sans cesse avec eux, pour les en instruire avec plus de vérité et dans un plus grand détail. »

« En remontant vers son Père, dit à son tour saint Thomas de Villeneuve, le divin Maître a légué son école et sa chaire à Marie : *scholas et cathedram suam reliquit Mariæ* ; non pas afin que Marie gouvernât l'Eglise, ce qui appartenait à Pierre, mais afin qu'elle enseignât aux disciples la céleste sagesse qu'elle avait apprise dès le commencement. »

(1) Lettre pastorale à l'occasion du prochain Concile œcuménique, 24 mai 1869.

« Par suite de cela, quoi d'étonnant, observe saint Ambroise, que saint Jean ait excellé sur tous les autres à énoncer les divins mystères, lui qui pouvait consulter à toute heure le dépôt vivant des secrets éternels ? »

« C'est de la bouche de Marie, nous dit un autre saint personnage, que l'évangéliste saint Luc a recueilli tant de particularités que lui seul nous a transmises sur la naissance et sur toute l'enfance du Christ. » Assurément, les apôtres et les écrivains sacrés étaient instruits par le Saint-Esprit. Mais, s'écrie le docte abbé Rupert, « parce que le Saint-Esprit les enseignait, n'avaient-ils donc aucun besoin de l'enseignement magistral de votre voix, ô Vierge Sainte ? Ah ! bien plutôt, votre voix fut pour eux la voix de l'Esprit-Saint : *imo vox tua, vox illis fuit Spiritus Sancti* (1). »

« Et parce que le premier de tous les conciles a été honoré de la présence de Marie, elle n'a été absente d'aucun des conciles qui ont suivi. Les théologiens se sont posé cette question : *Utrum Maria conciliis apostolicis interfuerit* ? Marie a-t-elle assisté aux Conciles apostoliques ? Leur piété leur a suggéré à cet égard des conjectures plus ou moins plausibles. Mais quant au premier de tous les conciles, je veux dire de ce cénacle qui fut un vrai concile, et où Pierre déjà, même avant le mystère de la Pentecôte, présida ses frères assemblés et soumit à leurs votes l'élection d'un apôtre, à ce premier de tous les conciles, dis-je,

(1) Discours pendant la session du Concile d'Agen, 11 septembre 1859.



la présence de Marie est indubitable : *Hi omnes erant perseverantes cum Maria matre Jesu*. C'est dans ces jours de la retraite au cénacle que Pierre se lève, se tient debout au milieu de tous, qu'il les harangue, que tous entrent en prière avec lui, et qu'ils donnent leur suffrage. C'est donc certainement sous les yeux de Marie, c'est avec le bénéfice et sous la protection de la prière de Marie, s'ajoutant à la prière de toute l'assemblée, que s'est accompli le premier de tous les Conciles.

« Et ce qui a été alors, s'est reproduit, et se reproduira jusqu'à la fin. Ce qu'a fait Marie, encore retenue dans la vallée de l'exil, elle a continué de le faire d'une façon meilleure depuis qu'elle est dans la patrie. Assise, non plus seulement à côté de Pierre, le pasteur visible laissé ici-bas par Jésus-Christ, mais assise à la droite du Pasteur suprême, dominant de là tous les ordres de la hiérarchie céleste et de la hiérarchie terrestre, Marie, par sa prière toute-puissante, par ses influences bénies, par ses intercessions efficaces, s'est associée toujours à ces réunions augustes, à ces assemblées où se traitaient et se décidaient les plus grands intérêts du Christianisme.

« Et comment en eût-il été autrement, puisque toutes ces assemblées ont tenu à honneur de se placer elles-mêmes sous l'égide maternelle de Marie, Mère de Jésus, puisqu'elles se sont plu à proclamer ses grandeurs, à venger sa gloire, à célébrer ses privilèges, à honorer ses vertus, à amplifier son culte, à multiplier ses titres ? Allez à Ephèse, allez à Edesse,

et entendez de la bouche de Cyrille, de la bouche d'Ephrem, comment les évêques s'assemblent, comment les conciles se célèbrent, comment les affaires religieuses se traitent, comment les questions majeures se résolvent sous les regards et sous les auspices de Marie.

« Mais nul autre Concile peut-être ne méritera d'être appelé le Concile de Marie à meilleur titre que celui de notre siècle.

« Dès que le Pape eut annoncé aux évêques la prochaine célébration d'un Concile, les évêques furent unanimes à y applaudir ; et de tous les rangs partit l'expression d'un désir qui était déjà dans le cœur du Pontife et qui fut accepté sans délai. Pie IX daigna répondre que le Concile commencerait en la fête de la Conception Immaculée de Marie. Et de fait, les évêques du monde entier, groupés autour du Vicaire de Jésus-Christ dans la ville de Rome, ont inauguré, sous l'invocation de Marie et du mystère de sa pureté originelle, ces grandes assises dont les résultats doivent exercer, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, un si heureux empire sur la société chrétienne. »

Nous l'avons dit en commençant : le malheur des temps a fait interrompre ce grand Concile, et l'a empêché de produire tous ses fruits de lumière, de vérité et de salut. Mais l'avenir appartient à Dieu et à l'Eglise : le Concile du Vatican reprendra son œuvre en des temps meilleurs.

Ah ! pour nous, dès ce jour, levons les yeux vers l'auguste Reine des Conciles, et redisons-lui l'hymne

mélodieux que l'Evêque de Poitiers empruntait à saint Cyrille : « Salut, ô Marie Mère de Dieu ! *Salve, Deipara Maria!* Salut, ô Lampe inextinguible, dont l'huile ne tarit pas, dont la flamme ne s'éteint point ! *Salve, lampas inextinguibilis!* L'œuvre d'un Concile, c'est de répandre la lumière et l'amour, la vérité et la grâce. Salut donc à vous, ô Marie, qui avez donné à la terre la lumière véritable, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Celui qui dit dans les évangiles : Je suis la lumière du monde ! Salut, ô vous de qui est née cette grâce ineffable dont l'Apôtre disait : La grâce bienfaisante de Dieu est apparue à tous les hommes ! L'œuvre d'un Concile, c'est de flétrir, c'est de condamner l'erreur. Salut donc à vous, ô Marie, qui êtes le sceptre de la droite doctrine ! Salut à vous, qui avez écrasé la tête du serpent, et qui avez confondu toutes les hérésies ! » Ainsi soit-il (1) ».

(1) Discours pendant la session du Concile d'Agen.

## VINGT-UNIÈME JOUR

HOMÉLIE SUR L'ABRÈGEMENT DES ÉPREUVES PAR LA  
PRIÈRE DE MARIE. — CONFIANCE EN MARIE, SECOURS  
DES CHRÉTIENS.

On était au lendemain des tristes jours de 1870-71. La fortune militaire de la France venait de sombrer au milieu de désastres inouïs et sans précédents peut-être dans l'histoire. Sa vaillante épée s'était brisée en des mains incapables ou indignes, et la France n'était plus la France : elle était devenue la victime de l'étranger, la proie de quelques hommes de rencontre, et le théâtre des luttes les plus sinistres.

De plus, à la faveur des abaissements de la France, une grande iniquité s'était consommée par delà les Alpes : Rome avait été envahie, et le Pape injustement dépouillé des derniers lambeaux de sa souveraineté temporelle.

En de telles circonstances, on comprend l'affliction profonde qui pesait sur toutes les âmes catholiques et françaises. Ce fut alors que l'Evêque de Poitiers, dont le grand cœur ressentait si vivement les angoisses de l'Eglise et de la Patrie, essaya de reconforter les courages par la considération de la puissance et de l'efficacité des prières de Marie.

Hélas ! puisque nous sommes toujours sous le coup

des mêmes épreuves, puisse l'homélie que nous allons entendre, donner à nos cœurs, espérance, force et consolation !...

« Les Livres Saints nous autorisent à croire que les jours de l'épreuve peuvent être raccourcis, et que ceux de la miséricorde et de la délivrance peuvent être hâtés par la prière des justes : ce qui veut dire que, dans l'économie de ses décrets éternels, Dieu, devant qui les choses futures sont comme si elles étaient déjà, prend en considération les actes contingents, mais prévus, de la liberté humaine. La plus grande œuvre que Dieu ait accomplie hors de lui et dans le temps n'a pas été exceptée de cette loi. L'heure de l'Incarnation ne fut pas déterminée si absolument dans les conseils de l'éternité, qu'il n'ait été tenu compte des soupirs et des vœux ardents des âmes saintes.

« Qui n'a lu avec attendrissement l'admirable prière de Daniel, rapportée au chapitre neuvième de sa prophétie ? Or, dit ce prophète, « comme je parlais encore, et que je priais, et que je confessais mes péchés et les péchés de ma nation, et que, dans un profond abaissement, j'épanchais mon âme sous le regard de Dieu en faveur de la montagne sainte ; avant que j'eusse achevé les derniers mots, l'ange Gabriel vola tout d'un coup à moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir ; et il me dit : Dès le début de votre prière, et parce que vous êtes un homme de désirs, j'ai reçu ordre de vous apporter cette nouvelle : c'est que le temps a été réduit à soixante-dix semaines, en faveur de votre peuple et de votre ville sainte :

*Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum et super urbem sanctam tuam. »*

« Or, ce qui est dit formellement de l'efficacité de la prière de Daniel, d'Isaïe, et de quelques autres, les saints docteurs l'affirment avec plus de poids encore de celle de la Bienheureuse Vierge Marie. La pureté immaculée de son âme, la véhémence de ses désirs, la ferveur de ses oraisons, arrachèrent pour ainsi dire le Verbe du sein de son Père. Le pieux Olier n'était que l'écho de la tradition, lorsqu'il disait : « Marie, voyant les ravages du péché qui abîmait le monde, sollicitée par les désordres des créatures, et voulant étouffer le crime de la terre, Marie souhaitait incessamment le Messie. Elle le désirait si ardemment et l'attendait avec tant d'impatience, elle l'attirait par des attraits et par des charmes si puissants, qu'enfin Dieu, touché de ses prières, prévint le temps où il avait résolu de l'envoyer ; et en sa considération, le Verbe de Dieu avança sa venue dans le monde. »

« Mes Frères, quand on songe combien les souffrances de la terre étaient multipliées et profondes avant la venue du Sauveur, on bénit les grands serviteurs de Dieu, on bénit surtout la Reine des Saints, d'avoir ainsi diminué le temps de l'épreuve, et accéléré le jour du salut pour tout le peuple de Dieu et pour sa cité sainte.

« Mais l'avènement du Dieu Sauveur n'a pas écarté dès à présent toute tribulation de ce monde périssable. Au contraire, le Seigneur Jésus nous a lui-même avertis que ce monde doit finir par une tribulation si

grande, qu'il n'y en aura point eu de pareille depuis le commencement du monde.

« Néanmoins, cette grande épreuve finale ne sera pas elle-même sans adoucissement : autrement, aucune existence ne pourrait la soutenir. Entendez le Seigneur : « Et si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair mortelle ne serait sauve ; mais ces jours seront abrégés à cause des élus : *sed propter electos breviabuntur dies illi.* » Ils seront abrégés à cause des élus, c'est-à-dire en leur faveur, eu égard à leur faiblesse ; mais aussi à raison de leurs mérites, de leurs vertus, de leurs prières : *propter electos breviabuntur.* Ils seront abrégés en considération des élus, de ceux qui prient et qui souffrent ici-bas, mais aussi de ceux qui sont déjà en possession de la gloire, et qui plaignent incessamment devant le trône de Dieu la cause de leurs frères : *propter electos breviabuntur dies illi.*

« Que Marie ait une part considérable et prépondérante dans cette mitigation suprême, qu'elle y intervienne avec tout le crédit de sa puissance et de son amour, c'est ce dont il n'est point permis de douter, quand on a suivi la tradition ecclésiastique, et quand on sait qu'un des titres les plus authentiques de Marie est celui d'avocate des hommes auprès de Dieu : *Eia ergo, advocata nostra !*

« Cette doctrine de l'abrégement des calamités par le moyen de la prière étant fondée sur la base solide de la parole de Dieu et de l'enseignement des écrivains autorisés, il nous est permis d'en faire dériver les applications sur toutes les épreuves intermédiaires

res auxquelles la famille humaine doit être en butte depuis le premier jusqu'au second avènement du Sauveur. Lui-même encore nous en a prévenus : Il y aura des combats et des bruits de guerre, des soulèvements de nation contre nation, de royaume contre royaume ; il y aura des séditions intestines, des pestes, des famines, et toutes sortes de désastres ; mais ce ne sera pas la fin, et toutes ces choses ne seront que le commencement des douleurs, jusqu'au jour où l'on verra l'abomination de la désolation, prédite par le prophète, établie en permanence dans le lieu saint.

« Hélas ! mes Frères, il était réservé à notre génération de connaître et de ressentir à peu près tous ces maux à la fois. A peine sortis des horreurs d'une guerre affreusement meurtrière, nous avons été témoins des égorgements encore plus affreux, des crimes encore plus horribles de la guerre civile. En outre, rien ne se relève, rien ne se rassied autour de nous. Toujours les mêmes passions soulevées, les mêmes appétits excités, les mêmes ambitions mises en mouvement ; toujours les mêmes convoitises, les mêmes haines, les mêmes vexations, les mêmes impiétés. L'ordre matériel nous fuit autant que l'ordre moral. Nul n'est tranquille possesseur de ce qu'il a, et pas un Français n'est assuré du lendemain. Alarmés dans tous nos intérêts terrestres, nous le sommes encore plus dans les intérêts sacrés de notre foi religieuse. Nous avons lieu de nous demander si l'abomination de la désolation, annoncée par Daniel et par Jésus-Christ, n'a pas déjà commencé son ins-



tallation dans le lieu saint, et si les tribulations qui pèsent sur nous ne sont pas le prélude et le triste avant-goût des tribulations dernières. Dans tous les cas, quand nous nous retournons vers les siècles passés, nous ne trouvons point, depuis l'établissement de la société chrétienne, un travail et un résultat de désorganisation radicale comme celle qu'offre le monde actuel. Le mal est poussé si loin qu'il ne peut durer à cet état aigu. Des crises si violentes ne se prolongent pas. Il faut et il est nécessaire qu'à cause des élus que Dieu a choisis, à cause de l'Église qu'il a fondée, il faut que l'épreuve ait une limite, la situation une issue et un dénouement.

« Et comme le Seigneur a coutume d'accorder ces grâces à la prière, à la prière des justes de la terre et à celle des saints du ciel, tournons notre visage vers le Seigneur, pour le supplier et le conjurer de nous faire miséricorde.

« Ah ! mes Frères, si nous faisons monter nos cris de douleur, nos accents de repentir et de foi, vers le trône de Dieu, et si nous les faisons passer par les mains immaculées de Marie, de Marie la patronne et la protectrice de la France, la mère et l'avocate de l'Église, notre prière ne sera pas achevée, nos lèvres seront encore en mouvement, que l'Archange des heureuses annonces, nous touchant de son aile à l'heure du sacrifice du soir, nous fera entendre cette parole consolante : Le temps de l'épreuve a été abrégé en faveur du peuple chrétien et de la ville sainte : *Hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum et super urbem*

*sanctam tuam*. Oui, qu'il en soit ainsi, ô Vierge immaculée, afin que la prévarication ait une terme, le péché une fin, et que la justice reparaisse ! C'est l'humble requête, c'est la supplication ardente, dont nous vous demandons instamment de vous faire la messagère et l'interprète auprès de votre divin Fils, auprès de ce Jésus qui aime l'Eglise achetée au prix de son sang, auprès de ce Christ qui chérit les Francs depuis leur origine, et qui n'a point condamné notre nation sans retour ! »

C'est ainsi que priait et espérait le grand cœur de l'évêque de Poitiers. C'est encore la même prière et la même espérance qu'il exprimait, avec une ardeur patriotique et religieuse que rien ne pouvait affaiblir, dans un fragment du chaleureux discours prononcé à la clôture du pèlerinage national de Notre-Dame de Chartres, le 28 mai 1873.

« Les voyez-vous, s'écriait-il, les voyez-vous, sur tous les points du globe à la fois, ces caravanes saintes que des centaines de chars emportent à toute vapeur vers les sanctuaires célèbres, vers les lieux marqués par les apparitions et les miracles de la puissance divine ? Quel est cet ébranlement subit qui prend les proportions d'un phénomène social, et qui entraîne dans un élan commun tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions ? Hier encore étrangers à nos mœurs, voici qu'en plein dix-neuvième siècle les pèlerinages renouvellent et dépassent, moyennant les facilités modernes de la locomotion, tout ce qu'avait produit en ce genre la simplicité naïve des siècles de

foi. Et quel est donc le ressort caché, quel est le sentiment intime qui conduit et qui pousse ces multitudes de riches et de pauvres, de lettrés et d'illettrés, de particuliers et d'hommes publics ?

« La pensée de toutes ces âmes, en qui se personnifie la société chrétienne, je la trouve au livre d'Esther, laquelle, nous dit l'historien sacré, priait et conjurait le Seigneur, Dieu d'Israël, en disant : Seigneur, ô vous qui êtes notre unique Roi, venez à mon aide dans mon isolement ; car, en dehors de vous, il n'est personne pour me secourir !...

« Tel est le cri de l'Eglise, de l'Epouse du Christ, de la Mère de tous les chrétiens, persécutée par les uns, trahie par les autres, abandonnée par toutes les puissances de la terre, et qui, dans ce délaissement universel, n'a de recours qu'en son divin Auteur. Tel est le cri de la France en détresse, qui n'a d'espoir que dans ce Roi Jésus, auquel il a plu de se qualifier Roi de France, et qui a déclaré plus d'une fois son amour et sa prédilection pour le peuple des Francs.

« Qu'on ne cherche pas d'autre complot dans ces expéditions pieuses ; qu'on s'épargne les frais de la surveillance par rapport à ces milliers de doigts qui parcourent les grains des chapelets, par rapport à ces milliers de bouches qui récitent des oraisons ou qui chantent des psaumes et des hymnes. Vous ne découvrirez rien de plus. Je vous livre tout le mystère de la conspiration, quand je vous dis que le refrain de toutes ces dizaines de rosaire et de tous ces cantiques, c'est la prière d'Esther devenue la prière commune de

l'Eglise et de la France : *Domine mi, qui rex noster es solus, adjuva me solitariam, cujus præter te nullus est auxiliator alius.* (xiv, 3.)

« Ces foules, qui se mettent en marche pour implorer le secours divin, elles emploient auprès de Dieu l'entremise de sa Mère; elles vont à Marie, comme à leur meilleur refuge. Quoi de plus légitime et de plus justifié ? L'Écriture et la Tradition sacrée ne nous ont-elles pas appris que toute la grande famille chrétienne, en la personne du disciple bien-aimé, a été confiée par Jésus mourant aux soins de sa propre Mère, devenue la mère de tous les membres de son corps mystique ? Et l'expérience souvent renouvelée des siècles passés ne nous montre-t-elle pas la Vierge Marie, aux jours des grands périls et dans les moments suprêmes, prenant en main la cause de l'Eglise et de la Chrétienté ?

« Le grand pape Pie V cédait-il à une illusion, quand, au lendemain de Lépante, il insérait dans les litanies de la Vierge le glorieux titre de *Secours des Chrétiens* ? Et Pie VII faisait-il acte de crédulité, quand, après une restauration si subite et si inespérée de la Papauté, enchérissant sur son saint patron et devancier, il instituait, au jour mémorable du 24 mai, la fête et l'office de Notre-Dame invoquée sous ce même titre de *Secours des Chrétiens* ?

« Là, nous apprenons de la sainte liturgie, dont l'autorité doctrinale est si grande, que « Dieu tout-puissant et miséricordieux a merveilleusement établi, pour la défense du peuple chrétien, un secours per-

pétuel dans la bienheureuse Vierge Marie » : *Omnipotens et misericors Deus, qui ad defensionem populi christiani in beatissima Virgine Maria perpetuum auxilium mirabiliter constituisti* (1). Là, nous trouvons cette antienne qui nous est chère, non seulement comme action de grâces pour le passé, mais comme présage pour l'avenir : « Vers vous, ô sainte Mère de Dieu, nous avons crié, et par vous le secours de Dieu nous est venu » : *Ad te, o sancta Dei Genitrix, clamavimus, et per te venit Domini auxilium nobis* (2). Là enfin est écrite d'avance l'histoire de notre délivrance à venir : « Voici que Marie était notre espérance ; nous nous sommes réfugiés vers elle pour qu'elle nous délivrât, et elle est venue à notre aide » : *Ecce Maria erat spes ad quam confugimus ut liberaret nos, et venit in adiutorium nobis* (3).

« Cette puissante intercession de Marie, la foi des peuples va l'invoquer dans des lieux déterminés. Qu'y a-t-il de nouveau et d'étonnant à cela ? Est-ce que Dieu, qui est présent partout, ne s'est pas réservé de manifester sa puissance où il lui plaît ? — « Nous adorerons, disait le Psalmiste, dans le lieu sanctifié par les vestiges de ses pieds. » — Or, voici que des témoignages examinés et admis par l'autorité ecclésiastique, accrédités par le sceau des miracles, nous apprennent que Marie a été vue sur cette montagne, qu'elle a apparu et qu'elle a parlé au-dessus de cette grotte : *Ecce audivimus eam in Ephrata, invenimus eam in cam-*

(1) Collecte de la messe et de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. — (2) Antienne des Laudes de la même fête. — (3) Antienne des premières Vêpres de la même fête.

*pis silvæ.* Et les foules de s'y précipiter en disant : Nous irons vers ces cimes bénies, nous entrerons dans les temples qu'on y a élevés, nous prierons, nous adorons dans le lieu où Marie a posé ses pieds : *Introibimus in tabernaculum ejus, adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* (Ps. 131.)

« Que le rationalisme s'étonne et se scandalise : le ciel semble prendre à tâche de ne lui renvoyer que des provocations et des défis. En réponse aux doutes et aux attaques, le surnaturel jaillit là comme de source ; il éclate et bouillonne à toute heure.

« Nous avons à cœur de le dire hautement : oui, nous admirons ces courants irrésistibles qui emportent préférablement les flots de pèlerins vers ces Alpes ou ces Pyrénées signalées par des apparitions plus récentes, par des prodiges plus nouveaux et plus multipliés. Les miracles ayant pour objet de frapper les sens par la manifestation extraordinaire et visible de la puissance divine, il est dans l'ordre et la nature des choses que le miracle contemporain fasse éclater des empressements plus enthousiastes, qu'il excite des tressaillements plus vifs. Assurément, il n'y a là ni croyance imposée, ni pratique obligée pour personne. Mais, pour ma part, je le confesse, j'aime à me joindre par la pensée et par le désir à ces multitudes ferventes, et plus d'une fois j'ai levé mes yeux avec elles vers les montagnes d'où nous est annoncé le secours !...

« Nous serons exaucés, mes Frères ; et ne puis-je pas dire que Celle qui s'appelle le Secours des Chré-

tiens nous a déjà tendu la main ? « Voici que Marie était notre espérance, vers laquelle nous nous étions réfugiés pour qu'elle nous secourût, et le secours a commencé de nous venir ! » *Ecce Maria erat spes nostra ad quam confugimus ut liberaret nos, et venit in adjutorium nobis.*

« O Marie, me faisant l'interprète de toute la France chrétienne prosternée à vos pieds, j'oserai vous représenter que votre gloire terrestre est indissolublement liée à celle de la grande nation qui vous a bâti tant de sanctuaires, et qui vous a donné tant de témoignages expressifs de sa piété et de sa confiance.

« Si nos voix, si nos âmes se taisaient, — et certes ! elles ne se taisent pas, — de toutes les murailles et de toutes les pierres de nos monuments sacrés, s'échapperait un cri que vous ne pouvez pas ne pas entendre : *quia si hi tacuerint, lapides clamabunt* ; un cri qui est le cri de la France malade, de la Chrétienté aux abois : « Vierge Marie, patronne et gardienne de la patrie française, sauvez-nous, nous périssons : *Salva nos, perimus !*... Ainsi soit-il (1). »

---

(1) Discours prononcé dans la solennité de clôture du pèlerinage national à Notre-Dame de Chartres, le 28 mai 1873. — Les dernières paroles sont reproduites avec quelques variantes.

## VINGT-DEUXIÈME JOUR

LETTRÉ PASTORALE SUR NOTRE-DAME-DE-PITIÉ. — BÉNÉ-  
DICTION DE LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DU-CHÈNE-  
ROND.

Dès les premières années de son épiscopat, le pieux Évêque de Poitiers n'eut rien de plus à cœur « que d'entretenir, de ranimer et d'augmenter, parmi les fidèles de son diocèse, la dévotion et la confiance envers cette Vierge trois fois sainte, qu'on ne saurait honorer sans honorer en même temps Jésus-Christ, puisque l'honneur rendu à Marie, en considération de sa qualité de Mère du Seigneur, se rapporte par cela même à son Fils. »

Le digne archiprêtre de Notre-Dame de Chartres, dans la personne duquel Mgr Pie vénérail le protecteur dévoué de sa jeunesse et le guide éclairé de toute sa carrière ecclésiastique, écrivait à son cher disciple, au lendemain même de son élévation à la dignité épiscopale : Appliquez-vous de telle sorte à faire aimer Marie, qu'on aille un jour dans le diocèse de Poitiers pour y prendre des leçons de piété envers la Très Sainte Vierge.

Fidèle à cette parole, le pieux Pontife employa tous ses efforts à réaliser la touchante recommandation de son vénéré maître. « C'est pourquoi, écrivait-il dans un de ses premiers mandements,



nous voudrions qu'aucune autre contrée, qu'aucun autre peuple ne pût se flatter de surpasser notre diocèse et notre peuple en démonstrations d'amour, en sentiments de piété envers cette tendre Mère de Dieu et des hommes; et nous veillons, avec une attention particulière, à rendre de plus en plus célèbres les sanctuaires où elle est honorée (1). »

Et en effet, sa pieuse sollicitude se portait non seulement sur le noble sanctuaire de Notre-Dame-la-Grande, en sa ville épiscopale, mais encore sur tous les autres sanctuaires de son vaste diocèse érigés en l'honneur de Marie. Que de ruines il a restaurées ! que d'autels et de monuments religieux il a consacrés !

Or, « l'un des plus chers à la piété des chrétiens, c'est la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, placée au centre des populations les plus religieuses de la Vendée et du Bocage. Aux pieds de la statue séculaire qu'on y vénère sont venues s'agenouiller bien des générations successives. Là est le rendez-vous de toutes les âmes qui souffrent, qui prient, qui espèrent. Les larmes des yeux et celles du cœur, les soupirs du regret et quelquefois ceux du remords, les inquiétudes de la crainte et les ardeurs du désir, viennent se mêler et se confondre devant cet autel. On peut dire que, depuis plusieurs siècles, Notre-Dame-de-Pitié est le pèlerinage familial des bons Vendéens. Aux jours de leurs luttes mémorables pour la conservation de leur foi, de leurs prêtres et de leurs autels, ils ne mau-

(1) Mandement du mois d'août 1856.

quaient jamais d'aller invoquer la protection de la Mère des Douleurs ; ils la conjuraient de veiller sur eux, sur leurs familles, et sur leurs intrépides compagnons d'armes. Et maintenant encore, à toutes les époques de l'année, mais particulièrement à certaines fêtes, on y voit affluer le peuple de toutes les contrées environnantes, avec une allégresse et un recueillement dont on ne saurait être témoin sans en éprouver une profonde émotion. »

En 1855, Mgr Pie se rendit au sanctuaire de Notre-Dame-de-Pitié, afin de mettre sous le patronage tout spécial de cette tendre Madone son premier voyage au tombeau des saints Apôtres, promettant, en retour de la protection qu'il implorait, de rapporter de la cité sainte des faveurs particulières pour le sanctuaire de la Vendée.

Le pieux Évêque tint parole, et par une supplique remise de ses propres mains au Vicaire de Jésus-Christ, il obtint la faveur d'une indulgence plénière en forme de jubilé, pour tous les fidèles qui visiteraient, dans le cours d'un mois, la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié.

L'année suivante, il annonça cette bonne nouvelle aux habitants du Bocage vendéen, par une Lettre Pastorale, au début de laquelle il expose les vrais principes de la dévotion à Marie, et qu'il termine ensuite par une gracieuse invocation à Notre-Dame-de-Pitié. Voici le texte de cette Lettre :

« Après le Fils de Dieu fait homme, rien n'est plus grand au ciel et sur la terre que l'auguste Vierge,

dans le sein de laquelle s'est opéré l'adorable mystère de l'Incarnation. Marie, par la glorieuse prérogative de sa maternité divine, a contracté avec Dieu des relations qui, tout en étant infiniment distinctes de l'union hypostatique, se rapportent néanmoins à cet ordre d'union, d'une façon unique et incomparable. Il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, Dieu fait homme. Il n'y a aussi qu'une seule femme Mère de Dieu, c'est la Vierge Marie. Tel est le principe du culte que nous rendons à cette créature privilégiée : culte qui n'est point celui d'adoration ou de latrie, lequel n'appartient qu'à Dieu ; mais culte qui s'élève bien au-dessus de celui que nous rendons aux autres saints, parce que la Mère de Dieu occupe dans l'économie surnaturelle un rang à part et tout à fait distinct.

« D'ailleurs, nous savons par la doctrine de tous les siècles, par le témoignage de tous les saints, et nous avons appris nous-même par une douce expérience, que Dieu a rendu sa Mère dépositaire de la grâce, qu'elle est la trésorière du ciel, la dispensatrice de tous les dons, l'ange du bon conseil, la reine des vertus, le soutien des faibles, la consolatrice des affligés, la guérison des malades, en un mot, le canal de tous les biens pour le temps et pour l'éternité !... »

« Vierge sainte, ah ! de plus, combien nous bénissons votre Divin Fils de la consolation qu'il nous accorde de pouvoir rendre un culte au souvenir de vos douleurs ! O Marie, les paroles me manquent pour dire combien j'aime à aller vous chercher au Calvaire, à méditer sur le mystère de votre compas-

sion, à m'unir aux souffrances de votre cœur virginal et maternel. Vous me semblez belle, ô Marie, dès votre aurore. Je vous aime dans votre berceau ; je vous aime revêtue du charme céleste de votre virginité ; je vous aime portant entre vos bras ce Divin Enfant dont la grâce se reflète sur vous et vous embellit, comme la fleur embellit la tige qui la supporte ; je vous aime régnaant dans les cieus, où le soleil est votre vêtement, la lune votre marchepied, les étoiles votre couronne. Mais je vous aime davantage encore sur le Calvaire : *miseris sapis dulcius*, sur le Calvaire où, vous aussi, avez acquis ce surcroît inexprimable, ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu.

« Ah ! il est si doux à celui qui souffre et qui prie de rencontrer dans l'objet de son culte les mêmes douleurs, les mêmes angoisses qu'il endure ! Vierge bénie, nous n'avons point en vous une mère qui ne sache pas compatir à nos infirmités. Vous aussi, vous avez été éprouvée de toutes manières pour devenir plus miséricordieuse. Comme vous savez par expérience ce que c'est que la douleur, vous avez appris à secourir les malheureux.

« Mère de compassion et de miséricorde, Notre-Dame-de-Pitié, ayez pitié de nos souffrances de tout genre, de celles du corps et de celles de l'âme, de celles des individus et de celles de la patrie ! »

Le 12 septembre 1862, Mgr Pie était appelé à bénir, au Puy-Saint-Bonnet, paroisse du Bocage vendéen, le

sanctuaire de Notre-Dame-du-Chêne-Rond, nouvellement érigé par un ecclésiastique de douce et sainte mémoire.

Ce sanctuaire fut ainsi nommé, parce que le mamelon, sur lequel il venait d'être bâti, et d'où l'on découvre un horizon immense, avait longtemps porté sur sa cime un chêne à la tête large et touffue.

Le site remarquable et l'appellation particulière de Notre-Dame-du-Chêne-Rond fournirent à Mgr Pie le sujet de l'allocution suivante :

« Je lis au livre de la Genèse que le patriarche Jacob, d'après le commandement du Seigneur, ayant bâti un autel sur la montagne de Béthel, et la nourrice de Rebecca, qui mourut en ce même temps, ayant été enterrée sous un chêne au pied de Béthel, ce lieu fut nommé « le chêne du deuil, le chêne des pleurs » : *Vocatum est nomen loci illius quercus fletus*. (Gen. xxxv, 8.)

« Mais, sur cette colline du chêne où nous sommes maintenant assemblés, ce n'est point un sépulcre, c'est un trône qu'on a préparé à la véritable Débora, à Celle qui est la nourrice et la mère de toute la postérité d'Abraham, de toute la famille du Christ. Et l'œuvre s'est accomplie, et un édifice a été construit, et un trône a été dressé au sommet de ce monticule. Et voici que l'image de Celle dont nous sommes tous les enfants et les nourrissons vient d'y être solennellement inaugurée. Et parce que c'est la Vierge immortelle, parce que c'est la Reine qui, ayant été conçue sans péché, ne devait pas subir, même dans sa chair,

les humiliations de la tombe, à cause de cela, répétons-le, ce n'est pas un tombeau, ce n'est pas un monument funèbre, c'est un temple, c'est un autel, c'est une colonne triomphale, que nous lui élevons. Et à cause de cela aussi, ce lieu ne se nommera point le chêne du deuil, le chêne des pleurs ; mais nous voulons qu'on le baptise d'un nom meilleur que celui de l'arbre de Béthel.

« Ah ! il est bien vrai, si nous considérons le monde à cette heure, le deuil et les larmes ne seraient que trop de saison. On nous dit, ô Vierge sainte, que, depuis plusieurs années, sous le ciel d'Italie, quelques-uns de vos sanctuaires avaient vu souvent votre face se couvrir de larmes. On nous dit que, sur notre terre de France, sur cette montagne des Alpes, où vous apparûtes à de jeunes bergers, vos joues parurent ruisselantes de pleurs.

« Et aujourd'hui, en regard de tous les malheurs, de tous les périls, de toutes les appréhensions de l'Église, vous pourriez en effet nous dire comme cette femme de l'ancien Israël : « Pourquoi m'appellez-vous Noémi, ce qui veut dire belle et heureuse ? Non, ne m'appellez pas ainsi ; mais appelez-moi Mara, parce que le Tout-Puissant m'a grandement remplie d'amertume. »

« Oui, ô Marie, si nous n'envisagions que le présent, ce lieu pourrait et devrait peut-être être appelé le chêne du deuil, le chêne des pleurs. Mais, si nous regardons l'avenir, je dis cet avenir certain que votre toute-puissante intercession doit obtenir pour la

sainte Eglise de Dieu ; pour la Papauté, pour tout le monde chrétien, alors c'est une dénomination plus douce et plus consolante qu'il faut donner à ce lieu et à ce sanctuaire. Et comme cet autre chêne que Samuel indiqua à Saül, au jour où il venait de briser sur sa tête la fiole de l'huile sainte et de le consacrer roi d'Israël, on appellera celui-ci le chêne de la joie, le chêne de la vision du salut, le chêne de la délivrance.

« Ce sanctuaire de Marie, mes Frères, sera ici en évidence comme était jadis le chêne dont il occupe la place : *Et erit in ostensionem sicut quercus quæ extendit ramos suos* ; et nous avons lieu d'espérer que toute la population qu'il abritera sera toujours fidèle à son Dieu : *semen sanctum erit id quod steterit in ea.* (Isaïe, VI, 13.)

« Oui, ô Vierge Immaculée, votre image sera un point de vue pour tout cet immense panorama qui se déroule sous nos yeux. Vous y apparaîtrez, pareille à l'arbre qui montrait de là sa tête majestueuse ; et, grâce à votre maternelle protection, toute cette race qui habite aux environs sera toujours une race privilégiée, une race exceptionnelle, une race de vrais croyants et d'intrépides défenseurs de sa foi. De ces cinquante paroisses dont on voit briller les clochers, vous serez aperçue, vous serez saluée, vous serez invoquée sur votre montagne du Chêne-Rond. De toutes parts, les enfants du Bocage tourneront vers vous leurs yeux mouillés de larmes, leurs bras suppliants ; et vous leur enverrez en échange vos sou

rires, vos caresses, vos bénédictions. A l'ombre de vos rameaux tutélaires, cette contrée gardera les sentiments et les vertus qui l'ont rendue célèbre par toute la terre ! »

Mais, ô Marie, ajouterons-nous, envoyez aussi vos sourires, vos caresses, vos bénédictions, à tous ceux qui vous aiment et qui vous invoquent, dans quelque pays que ce soit : car vous n'êtes pas seulement la Reine de la Vendée, mais vous êtes pareillement la Reine de la France, la Reine du monde, la Reine de toutes les nations baptisées.

« De grand cœur donc, nous vous adresserons en ce moment cette prière de l'Eglise, dont chaque syllabe répond à un besoin de notre temps et à un désir de nos cœurs :

« Sainte Marie, venez au secours des malheureux ! Aidez les pusillanimes, réconfortez ceux qui pleurent ; priez pour le peuple, intervenez pour le clergé, intercédez pour les congrégations et pour les femmes religieuses ! que tous ceux-là sentent votre assistance, qui honoreront votre sainte mémoire ! Ainsi soit-il. »

---



## VINGT-TROISIÈME JOUR

### LETTRE PASTORALE AU SUJET DU COURONNEMENT DE NOTRE-DAME-DE-PITIÉ.

En l'année 1873, Mgr Pie obtint du Souverain Pontife l'insigne faveur de couronner l'image vénérée de Notre-Dame-de-Pitié. Ce fut une vive satisfaction accordée à son cœur d'évêque si tendrement zélé pour la gloire de Marie. Car, écrivait-il à ses chers diocésains, « il nous sera toujours très doux de rencontrer une occasion nouvelle d'exalter parmi vous le nom et le culte de la très sainte et immaculée Vierge, Mère de Dieu et des hommes. En honorant Marie, en procurant qu'elle soit partout honorée, nous n'obéissons pas seulement au besoin de notre cœur ; nous remplissons encore l'engagement que nous faisons profession d'avoir pris envers elle, de lui appartenir tout entier et d'attendre d'elle tout notre secours. Elle nous a été trop fidèle, pour que nous ayons le malheur de lui manquer de fidélité. Aussi considérons-nous comme une partie essentielle de notre mission pastorale d'augmenter sa gloire au sein de notre troupeau. »

Le couronnement de Notre-Dame-de-Pitié fut donc pour Mgr Pie un sujet de pieuse allégresse, et en même

temps l'occasion de publier de nouveau la bonté maternelle de Marie considérée dans la scène douloureuse du Calvaire. C'est là ce qu'il fit, en adressant aux fidèles de son diocèse une Lettre Pastorale, où nous retrouvons, comme toujours, une parole entièrement nourrie des moelles vivifiantes de l'Écriture, de la Théologie et des Saints Pères.

« La sainte liturgie, dit le pieux Évêque, ne nous laisse point ignorer que, parmi les sept traits principaux qui firent au cœur de Marie de si profondes blessures, l'un des moins acérés ne fut pas cette parole qu'elle entendit, lorsque Jésus, du haut de sa croix, lui dit en désignant son apôtre : Femme, voilà votre fils !... N'est-ce pas là que l'attendait ce glaive prédit par Siméon, qui devait transpercer son cœur et atteindre en elle jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit ? — « Quel échange ! s'écrie saint Bernard : Jean vous est donné à la place de Jésus, le serviteur à la place du Seigneur, le disciple à la place du maître, le fils de Zébédée à la place du Fils de Dieu, un pur homme à la place du vrai Dieu ! » Cruelle douleur pour Marie ; mais pour nous, quelle fortune !

« Là, en effet, s'opéra cette admirable substitution par laquelle la Bienheureuse Vierge Marie, sacrifiant son Fils unique à la volonté de Dieu pour le salut du monde, comme autrefois Abraham le père des croyants, reçut en récompense une innombrable postérité. C'était l'heure où Dieu, usant d'une ironie vengeresse contre le démon auteur du mal, et se jouant en quelque

sorte dans la restauration du monde, comme l'Écriture nous marque qu'il le faisait dans sa première création, se complaisait à reprendre une à une, mais dans un sens contraire, toutes les circonstances de la malédiction originelle, pour les transformer en autant de bénédictions: triomphant, par le bois, de l'ennemi qui avait d'abord vaincu par le bois, et faisant sortir la plénitude de la vie des sources mêmes d'où la mort avait jailli au commencement. C'était l'heure où le nouvel Adam se couronnait des épines que la malédiction originelle avait fait produire à la terre, pour ouvrir dans sa tête des fontaines de rédemption infinie. C'était l'heure où il se consumait en travaux, et s'épuisait à donner non seulement toutes ses sueurs, mais encore tout son sang, pour préparer à l'homme le pain supersubstantiel. C'était l'heure enfin où, associant la femme à la réparation, comme elle avait été associée à la chute, il constituait Marie la nouvelle Eve, à un titre bien plus vrai et dans un sens bien plus relevé que l'ancienne, la mère des vivants.

« Mais si Jésus a voulu prendre sur lui la sentence portée contre le premier homme, pour la changer en amour et en grâce, Marie aussi fut soumise à la loi portée contre la première femme: elle vit se multiplier ses angoisses avec ses enfantements, elle enfanta dans la douleur.

« O Marie, dès longtemps déjà vous ne jouissiez pas de la présence de votre Fils, sans ressentir dans votre cœur de cruels déchirements. L'Évangile, qui

résume en un seul mot tant d'années de la vie du Dieu fait homme, en disant qu'il vous était soumis, résume en un mot aussi les années correspondantes de votre vie : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo*. Vous conserviez dans votre cœur tous les événements qui s'étaient passés, toutes les paroles qui s'étaient dites à son sujet, les méditant, les comparant, les étudiant sans cesse, en pénétrant chaque jour davantage le sens prophétique ; et parmi ces choses qui vous éclairaient l'avenir d'une lumière menaçante, la prophétie de Siméon vous faisait subir d'avance les terribles angoisses de la période finale.

« Vint en effet le jour où la Mère de Jésus se trouva en face de la réalité, où elle vit son Fils bien-aimé succombant sous le fardeau de sa croix, cloué sur le bois infâme, élevé entre le ciel et la terre dans les tortures de l'agonie, chargé des anathèmes de Dieu et des hommes. C'est alors que toutes ses douleurs vinrent se réunir et se condenser dans son âme, comme on voit se réunir les rivières et les fleuves pour former la mer sans fond. Cette image, la sainte Ecriture elle-même nous la fournit : *Magna est velut mare contritio tua*. Et ce mystère de la Compassion de Marie, c'est-à-dire de Marie souffrant avec Jésus, partageant son supplice et son amour, les sentiments de son cœur en même temps que ses tourments, est devenu le mystère de notre adoption et de notre entrée dans sa famille.

« O Vierge très pure, pouvons-nous nous écrier, empruntant une pensée de saint Jean Damascène,

vous payez maintenant avec usure les joies sans mélange de votre premier enfantement. Les douleurs que vous ne connûtes point, alors que vous mettiez au monde sans violence Celui que vous aviez conçu sans corruption, vous les ressentez maintenant que, les entrailles déchirées par la compassion maternelle, vous produisez de nouveau en quelque sorte votre Fils bien-aimé tout sanglant et déchiré pour notre salut. C'est maintenant, ajouterons-nous avec saint Augustin, que, compatissant à votre Jésus qui meurt, « vous coopérez avec lui par la charité à faire naître les enfants de Dieu dans l'Eglise », et que, parmi le martyre de votre cœur et la véhémence d'une affliction infinie, vous tirez de votre sein béni la race des chrétiens, et vous enfantez ce peuple dont la destinée est d'être sur la terre comme un autre Jésus-Christ, s'acheminant vers la gloire du Christ ressuscité à travers les tribulations et les épreuves du Christ persécuté et mis à mort.

« Les choses étant ainsi, mes Frères, n'est-il pas visible que l'auguste Vierge Marie, devenue la Mère du peuple chrétien, doit remplir vis-à-vis de ce fils substitué à son premier-né le même office de compassion ? Sur le modèle de Jésus, son aîné et son chef, le peuple chrétien est sur la terre « un signe de contradiction ». Le prince de ce monde, qui jadis conspira la mort du Christ, porte la même haine à l'Eglise « qui est le corps et la plénitude du Christ ». Il a ses suppôts qui remuent le ciel et la terre pour l'opprimer et la mettre à mort.

« La conservation et l'accroissement de l'Eglise au milieu de tant de difficultés et de persécutions, n'est-ce pas comme un perpétuel enfantement, laborieux autant que fécond, où Marie, toujours associée à la vertu vivifiante de Jésus-Christ, « coopère toujours par la charité à produire les enfants de Dieu dans l'Eglise » ? Et cette admirable Mère n'est-elle pas bien figurée par ce signe éclatant que saint Jean vit dans le ciel, par ce symbole d'une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles ? D'une part elle est dans la gloire, d'autre part elle est dans l'angoisse et dans les douleurs de l'enfantement ; et le dragon, plein de rage, ne s'endort jamais, attendant toujours le moment favorable de dévorer son fruit.

« Or, est-il une époque de l'histoire où le démon se soit déchaîné contre le peuple chrétien, contre ce second fils de Marie, avec plus de fureur que dans le temps présent ? N'est-ce pas maintenant cette heure que Notre-Seigneur livré à ses ennemis appelait « leur heure et la puissance des ténèbres » ? *Hora vestra et potestas tenebrarum !* La Passion du Sauveur ne se reproduit-elle pas visiblement dans son peuple ? Jésus étant, quant à ce qui est de son corps naturel, à l'abri de l'atteinte des méchants, ne souffre-t-il pas de nouveau passion dans son corps mystique qui est la sainte Eglise ? N'entendez-vous pas les blasphèmes et les dérisions, les accusations odieuses et les cris de mort ? Son âme n'est-elle pas dans l'angoisse, et son cœur abreuvé de l'amertume la

plus amère ? N'a-t-il pas été dépouillé de ses vêtements, et sa tunique n'a-t-elle pas été jetée au sort ? Est-il sur tout son corps une place qui soit sans blessure ? Les coups dirigés contre lui ne cherchent-ils pas à l'atteindre en ses parties les plus vitales ? Ses membres principaux ne sont-ils pas déjà cloués sur la croix ?...

« Ah ! debout sur ce nouveau Calvaire, la Mère de Dieu et notre Mère voit nos angoisses. Que dis-je ! elle les voit, elles les partage, elle y compatit. Avec la Passion de son Fils, se renouvelle le mystère de sa propre compassion.

« Eh bien ! mes frères, dans ces graves conjonctures, venez, et couronnons ensemble notre Mère. Portons-lui nos hommages, resserrons les liens d'affection filiale et d'inébranlable confiance qui nous attachent à elle. Puisque c'est surtout dans sa compassion qu'elle devient notre Mère, et que Jésus nous la donne pour telle, plus que jamais, en ces jours de calamités et de périls, soyons prompts, comme l'apôtre bien aimé, à prendre sur l'heure possession de Celle qui est ainsi nôtre : *et ex illa hora accepit eam discipulus in sua.*

• O Vierge compatissante, ô Notre Dame-de-Pitié, nous implorons votre maternelle sollicitude et votre toute-puissante intercession, pour notre Patrie malheureuse, pour l'Eglise désolée. Abattez sous vos pieds les ennemis de Dieu, éclairez ceux qui s'égarerent aux sentiers des fausses doctrines, soutenez ceux qui souffrent persécution pour la justice !

« Vierge sainte, ô Mère des Douleurs, nous contemplons avec saisissement, étendu sur vos genoux, votre Fils bien-aimé, meurtri, sanglant, inanimé; et jamais ce tableau ne s'offre à nos yeux, sans que notre âme soit profondément émue des tortures de votre cœur maternel proportionnées à celles du Divin Supplicié. Mais vous avez un autre fils encore, un fils adoptif, celui qui vous a été donné au Calvaire, par votre Fils premier-né, à l'heure de son dernier soupir. Or, ce second fils, lui aussi, à cette heure, il est blessé, pantelant, défiguré, méconnaissable. Oh ! jetez un regard sur lui, en particulier sur ce peuple franc, autrefois votre serviteur, votre ministre, votre soldat.

« Vierge, le jour est-il donc éloigné, où la joie vous reviendra, comme au troisième jour après le crucifiement, et où il vous sera dit : Votre fils, oui ! votre fils d'adoption, le peuple chrétien, votre fils de prédestination, le très chrétien peuple de France, ô Femme, ô Reine, ce fils est vivant, il règne, il triomphe, et il étend son sceptre sur toute la terre, le sceptre de la vérité, le sceptre de la justice, le sceptre de la force, le sceptre de l'amour ! *Filius tuus vivit, et ipse dominatur in omni terra.* (Gen. ch. XLV.) Ainsi soit-il. »

---



## VINGT-QUATRIÈME JOUR

### HOMÉLIE POUR LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME- DE-PITIÉ.

Marie au pied de la croix est devenue la mère du peuple chrétien, et depuis lors, elle a gardé pour son fils adoptif les mêmes sentiments de compassion et d'amour qu'elle avait sur le Calvaire pour son Fils premier-né : tel est le mystère que l'Evêque de Poitiers développait hier avec son habituelle magnificence de doctrine et de langage.

Or la bonté de Marie appelle la reconnaissance de ses enfants. Quels sont donc les témoignages de vénération et de piété filiale que nous devons rendre à Marie, Mère de douleurs ? C'est à quoi l'orateur sacré va répondre aujourd'hui, dans son homélie pour la solennité du couronnement de Notre-Dame-de-Pitié.

Cette superbe cérémonie, rehaussée par la présence de plusieurs évêques, avait attiré un grand concours de peuple, de toutes les contrées circonvoisines de la Vendée, du Poitou et de l'Anjou. Devant ce nombreux auditoire, Mgr de Poitiers prit la parole en ces termes :

« La Vierge que nous allons couronner, c'est la Vierge Mère ; et les règles de la sainte liturgie de-

mandent que le Fils soit couronné d'abord, la Mère ensuite. Mais le mystère que cette image représente n'est ni celui des joies, ni celui des gloires de Marie : c'est le mystère de ses douleurs. Or, quand je regarde la Mère de Jésus, assise comme la Sunamite, et tenant sur ses genoux son Fils étendu, sans mouvement et sans vie, je me demande s'il peut y avoir une fête de couronnement pour l'un ou pour l'autre de ces fronts, dont l'un voilé par la mort renvoie vers l'autre ses ombres et ses ténèbres.

« A mon hésitation la réponse est faite par l'Époux des Cantiques : Sortez, filles de Sion, et venez voir le roi avec le diadème dont le couronna sa mère au jour de ses épousailles ! *Egredimini, et videte, filiae Sion, regem in diademate quo coronavit eum mater sua in die desponsationis illius.* (Cantic. ch. III.)

« Je le sais, la couronne du Fils de Dieu descendu vers nous, c'est l'humanité sainte dont Marie le revêtit au jour de l'Incarnation. Et comme le soleil, à son lever, pénétrant les blanches vapeurs de l'horizon, se pare, sous les doigts de l'aurore, d'un nimbe de pourpre et de flamme, ainsi le Verbe éternel, en se levant sur le monde, emprunta aux flancs de Marie l'auréole d'une chair virginale, pénétrée, imprégnée des feux de la Divinité. Sortez, ô filles de Sion, et venez voir le roi avec le diadème dont l'a couronné sa mère au jour mille fois heureux de sa naissance temporelle, jour d'allégresse pour son cœur, parce qu'il satisfait les vœux longtemps inexaucés de son amour !

Je le sais encore ; ce royal manteau de l'humanité hypostatiquement unie à la nature divine n'a pas eu sur la terre tout son rayonnement ; à peine en a-t-il jailli quelques étincelles au Thabor. Au ciel seulement, la chair déifiée du vainqueur de la mort brille de tout l'éclat de sa beauté, de sa richesse et de sa gloire. Sortez, ô filles de la Jérusalem terrestre, élevez-vous par delà ce monde inférieur, et voyez le roi avec le diadème dont sa mère l'avait orné au premier jour de ses noces, diadème désormais transfiguré, et dont la blancheur éblouissante plonge les anges et les élus dans une ivresse de béatitude et de gloire qui s'alimente aux sources mêmes de son divin cœur !

« Mais, encore une fois, mes Frères, nous ne sommes ni devant le Dieu souriant de la crèche, ni devant le Dieu triomphant du trône céleste : nous sommes au Calvaire. Ne devrais-je donc pas me contenter de faire appel à votre commisération, et vous dire avec saint Bernard : Venez, et voyez le roi avec le diadème dont l'a couronné, non point sa mère la Vierge Marie, mais sa marâtre, la synagogue : *coronatus à novercâ suâ*, couronne d'épines et de sang, diadème de souffrance et de mort ? Et vous, ô Marie, n'est-ce point une ironie cruelle de venir orner votre front d'or et de pierreries, alors que des mains déicides vous ont découronné de votre seule joie et de toute votre gloire ?

« Et pourtant, mes Frères, c'est bien la Vierge participant à la passion de son Fils que nous avons mission de couronner. Tel est le mandat que nous avons

reçu de Pie IX et du Siège Apostolique, et ce mandat ne saurait être un mandat trompeur.

« Et vraiment, dirons-nous avec le pape saint Grégoire, si le Verbe divin a épousé la nature humaine à Bethléem, c'est au Golgotha qu'il a épousé l'Eglise, sortie de ses flancs, et que, de ce mariage divin, il a engendré toute la famille des saints : enfantement laborieux, dans lequel Marie a été intimement associée à Jésus. Le Christ n'avait reçu de Marie une chair passible que pour la livrer aux coups des bourreaux ; la souffrance était la condition normale et nécessaire de son entrée personnelle et de l'entrée de tous les siens dans la gloire. La mesure de la conglorification des élus sera celle de leur participation à son supplice. Et parce que Marie y a participé dans des proportions sans égales, à cause de cela la couronne posée sur son front est la plus légitime et la plus triomphale après la couronne du royal Crucifié.

« Peuple chrétien de la Vendée et du Poitou, vous avez donc eu raison de quitter vos demeures, pour assister et participer avec nous à l'imposition solennelle du diadème offert à Notre-Dame-de-Pitié par les mains de notre mère commune, la sainte Eglise romaine. Ce couronnement est un triple gage de notre fidèle dévotion envers la Mère des douleurs, de notre volonté d'unir et de d'identifier nos propres souffrances avec ses souffrances, et enfin de la protection divine qui nous promet un prochain triomphe proportionné aux épreuves actuelles de l'Eglise.

« Je ne puis qu'énoncer ces considérations. A cette heure, il n'y a de place et il n'y a de temps que pour les soupirs, que pour les vœux, que pour les cris qui s'échappent de nos cœurs. J'en trouve l'expression dans ce verset et ce répons de l'office de Notre-Dame de la Compassion : *Maria Virgo, per virtutem tot dolorum, fac nos gaudere in regno cœlorum !*

« Oui, ô Vierge Marie, par la vertu de tant de douleurs, faites que nous moissonnions enfin la joie dans le royaume céleste ! Sachant que la plus solide substance de la piété chrétienne consiste dans la méditation profonde et assidue des mystères du Calvaire, nous voulons, durant notre carrière mortelle, tenir les yeux de notre esprit et de notre cœur toujours attachés à la passion de Jésus-Christ et à la vôtre. C'est pourquoi le plus familier et le plus doux de nos exercices pieux sera de témoigner souvent à votre cœur douloureux notre amour et notre compassion. Nous voulons observer à la lettre la recommandation divine qui nous a été faite de ne pas oublier les gémissements de notre mère : *gemitus matris tuæ ne obliuiscaris*, et de lui rendre honneur tous les jours de notre vie, au souvenir de tout ce qu'elle a enduré pour nous dans son sein. Comme prix de tant et de si grandes douleurs, qui ne peuvent être sans effet et sans résultat, obtenez-nous, ô Vierge, de partager vos consolations et votre gloire !

« C'est cet espoir, ô Marie, qui nous fait accepter avec résignation, avec soumission, que dis-je ? avec amour, avec gratitude, les peines et les souffrances

de notre propre vie. C'est cet espoir qui nous porte à vous demander la faveur de pleurer avec vous et comme vous, et de partager nous-mêmes le sort de Jésus crucifié, aussi longtemps que nous vivrons : *Fac me tecum piè flere, Crucifixo condolere, donec ego vixero.* Oui, nous voulons être en votre compagnie au pied de la croix : *juxtà crucem tecum stare*, nous associer à vous dans toute l'étendue du deuil et des amertumes de votre âme : *et me tibi sociare in planctu desidero.* Mais, en échange de toutes nos souffrances personnelles, sanctifiées et fécondées par leur union avec les vôtres, faites que nous goûtions comme vous, après les tristesses de cette vallée de larmes, les jouissances éternelles de la patrie !

« Enfin, ô Marie, les souffrances de l'heure présente ne sont pas seulement des souffrances privées et individuelles ; ce sont des souffrances publiques, ce sont les souffrances de tout le peuple fidèle que vous avez enfanté au Calvaire, conjointement avec Jésus. Et ces souffrances ne datent pas d'hier. Aucune autre contrée les a-t-elle senties plus vivement que la race généreuse assemblée ici au pied de votre image, ô Vierge des douleurs ? Il y a bientôt un siècle que cette noble terre de Vendée a commencé d'être détrempée des larmes et du sang de ses fils ardents à combattre pour le maintien de leur double foi religieux et nationale. Nous l'avons appris de l'héroïne qui a tracé l'histoire de ces guerres : après que les Vendéens avaient prié dans le sanctuaire de Pitié, rien ne pouvait arrêter leur ardeur. Pas un

champ de genêts, pas un buisson, sur toute la surface de cette province, d'où ne soit parti le cri d'une angoisse, d'une blessure, d'une agonie, d'une mort courageusement affrontée, héroïquement acceptée pour le salut de la France et de l'Eglise. Tant de sacrifices, grand Dieu ! pourraient-ils être sans efficacité ? *Maria Virgo, per virtutem tot dolorum, fac nos gaudere in regno cœlorum* : ô Vierge Marie, par la vertu de tant de douleurs, faites-nous trouver la joie dans le royaume céleste !

« Et quand nous vous adressons cette prière, ce n'est pas seulement pour la vie future, c'est pour la vie présente que nous réclamons le fruit de votre intercession. Car nous avons appris d'un grand Pape que souvent, dans le langage des oracles sacrés, le royaume des cieux signifie l'Eglise d'ici-bas. Eh bien donc ! au nom de ces couronnes que nous allons poser sur la tête de votre Fils crucifié et sur la vôtre, comme un symbole du triomphe qui a succédé pour lui et pour vous à l'immolation et au sacrifice, hâtez-vous, ô Notre Dame de Pitié, de replacer au front de la France et à celui de l'Eglise les diadèmes qu'on leur a ravis ! Ainsi soit-il » (1).

---

(1) Homélie prononcée au jour du couronnement de N.-D. de Pitié, le 21 sept. 1873.

## VINGT-CINQUIÈME JOUR

### HOMÉLIE POUR LA CLÔTURE DES FÊTES DE NOTRE-DAME DE PITIÉ.

Dans les trois lectures précédentes, nous avons déjà entendu Mgr Pie nous entretenir de Notre-Dame de Pitié. Mais le chapitre des douleurs de la T. S. Vierge est comme celui de nos propres douleurs : c'est un chapitre inépuisable. Aussi l'Evêque de Poitiers y revient-il de nouveau, ne pouvant se lasser de contempler Marie sur le sommet du Calvaire, ni de célébrer le profond mystère de ses souffrances.

Du reste, on peut dire véritablement que le pieux Evêque était semblable à ce semeur dont parle l'Evangile, et qui s'en va répandant le bon grain avec largesse et abondance, sans calcul ni mesure. Voilà pourquoi il ne voulut point s'éloigner de son bon peuple de la Vendée, sans répandre une fois encore, au milieu de lui, la semence de la sainte prédication.

Il prit pour thème de son homélie ces deux mots si célèbres que Notre-Seigneur laissa tomber du haut de sa croix : Femme, voilà ton fils ! Enfant, voilà ta mère !... Ecoutons le semeur généreux de la bonne parole :

« Debout, auprès de la croix de Jésus, était sa



Mère ! C'était l'heure solennelle du sacrifice, c'était l'heure que Jésus avait lui-même appelée son heure, dans laquelle il devait accomplir ce pour quoi il était venu sur la terre. « Père, vous n'avez point voulu des hosties et des oblations, et les holocaustes ne vous ont point satisfait » ; c'est-à-dire tous les sacrifices de l'ancienne loi, sacrifices figuratifs, n'ont point suffi à vous apaiser : « alors vous m'avez adapté un corps », vous m'avez fait revêtir une chair passible et mortelle ; « et j'ai dit : Me voici ! me voici en disposition de faire votre volonté ! »

« La volonté du Père, c'était que le Fils se sacrifiât, et le Fils s'est sacrifié. Ce n'est pas qu'en Jésus la nature humaine n'ait eu de la répulsion pour la souffrance : « Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! » Jésus a eu tout le mérite de la souffrance, parce qu'il en a eu tout le sentiment ; l'exquise sensibilité de sa chair virginale, la suprême perfection de tout son être humain, lui rendait la douleur plus vive, plus poignante qu'à aucun autre : « Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice ; pourtant, que ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre ! »

« Or, c'est à l'heure où la volonté de Dieu s'accomplit par la crucifixion de Jésus, c'est à l'heure où son sacrifice va s'achever au milieu des plus épouvantables souffrances, qu'il s'adresse à sa Mère, et lui dit, en lui montrant le disciple saint Jean : Femme, voici votre fils ! *Mulier, ecce. filius tuus.* Femme ! ce mot vous étonne, mes Frères ; il vous scandalise, il vous fait douter du respect et de l'amour de Jésus pour Celle

qu'il devait plus que jamais appeler du doux nom de mère.

« Je pourrais vous répondre que Marie devait participer à toutes les angoisses, à tous les délaissements de Jésus. Or entendez Jésus s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Il n'ose plus dire : Père, Père!... Pareillement, Marie se voit déshéritée un moment de sa glorieuse qualité de mère : « Femme, voici votre fils ! »

« Mais ce nom possède une autre grande signification. Le procureur de la Judée avait présenté Jésus à la foule, en disant : Voici l'Homme! *Ecce Homo*. L'Homme : oui, Jésus résumait en lui toute la race humaine, et il rassemblait en lui toutes les perfections de cette race, au moment où son Père l'acceptait comme pleige et caution pour la descendance entière d'Adam : *Ecce Homo!* N'était celui-ci, le Créateur désavouerait et répudierait son œuvre. C'est en lui seul que le Père se complait, c'est en lui seul qu'il veut considérer et posséder tout le reste : *omnia simul in te uno*. (Tob., ch. x.)

« Eh bien ! quand le Christ vient d'être ainsi proclamé l'Homme par excellence, l'Homme par antonomase, voici que lui-même à son tour proclame Marie la Femme : *Mulier!* Toutes les autres filles d'Eve ont prévarié avec leur devancière. La Femme, la Femme promise, celle qui devait écraser la tête du serpent, la voici : *Mulier!* Ses victoires devaient lui coûter cher. Le même chapitre qui les lui promettait, lui disait à quel prix : « Tu enfanteras tes fils

dans la douleur. » Voyez-vous l'accomplissement de ces oracles ? Est-ce parmi d'assez grandes douleurs que Marie enfante la grande famille chrétienne ? Femme, voici votre fils ! Votre fils selon la chair, vous le voyez attaché en croix, et vous y êtes attachée avec lui. Toutes ses plaies, toutes ses souffrances deviennent les vôtres, par la répercussion qu'elles ont dans votre cœur. Et c'est dans ce travail laborieux du plus difficile, du plus douloureux de tous les enfantements, que votre fils d'adoption vous est donné : *mulier, ecce filius tuus !*

« Ah ! mes Frères, aimons à contempler Marie près de la croix ; aimons à compatir à toutes ses angoisses, à toutes ses épreuves ; aimons à nous tenir là près d'elle : *juxtà crucem tecum stare !* C'est ici qu'elle est vraiment notre mère, c'est en considérant l'image de la Reine de douleur, que nous avons avec Jean le droit de la prendre pour nôtre ; c'est là qu'elle devient notre appartenance, notre propriété : *ex illâ horâ accepit eam in sud.*

« Sans doute, il nous est doux de prier devant la statue de Marie Immaculée, de Marie recueillie en elle-même dans le sentiment de son infinie pureté. Nous allons avec confiance aux pieds de la Vierge Mère, tenant en ses bras le saint Enfant Jésus. Nous aimons à considérer, à méditer en Marie ses vertus, ses grandeurs et ses gloires. Mais ses vertus seules ne seraient-elles pas décourageantes pour notre faiblesse, ses grandeurs et ses gloires pour notre bassesse et notre indigence morale ? Au contraire, le mystère des

souffrances, des humiliations de Marie, ah ! voilà qui la rapproche davantage de nous. Ce n'est ni de la Vierge conçue sans péché, ni de la Vierge mettant Jésus au monde, c'est de la Vierge présente au Calvaire qu'il nous a été dit : Voilà votre Mère ! C'est celle-là qui est à nous, et que nous prenons, que nous recevons, à partir de ce moment, comme nôtre : *ex illâ horâ accepit eam discipulus in sud.*

« Eh bien donc, mes Frères, ne nous séparons en quelque sorte jamais d'elle. Sans négliger les mystères joyeux et les mystères glorieux, aimons à méditer particulièrement les mystères douloureux, qui s'accommodent mieux à nos besoins, à nos misères de l'âme et du corps, à nos nécessités personnelles et à l'état de la société publique.

« La France d'aujourd'hui est sur le Calvaire, et, ce qui est cruel à dire, elle n'y est pas debout, mais renversée à terre, privée de sens et de résolution, foulée aux pieds de ses rivaux et de ses vainqueurs. Qui relèvera notre patrie de ses chutes et de ses hontes ? d'où pourra nous venir le secours ? Plus je regarde, plus je vois que les mêmes hommes qui nous ont déjà perdus tant de fois sont encore en voie de nous perdre. La délivrance ne viendra désormais que du Ciel, et le Ciel agira par les mains puissantes de la Libératrice des chrétiens ! Ainsi soit-il » (1).

---

(1) Homélie prononcée au jour de l'octave du couronnement de N.-D. de Pitié, le 28 septembre 1873.

## VINGT-SIXIÈME JOUR

### DISCOURS POUR LE COURONNEMENT DE NOTRE DAME DE LOURDES.

Tout le monde sait les merveilleux événements qui ont rendu à jamais célèbre la petite ville de Lourdes. En l'année 1858, une humble enfant vit apparaître Marie elle-même dans une grotte des Pyrénées, et sur la demande de cette enfant qui disait à la céleste vision : O Madame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes ? la Vierge répondit : Je suis l'Immaculée Conception !

A cette apparition virginale vint s'ajouter une multitude de prodiges : une source miraculeuse jaillit du rocher, des guérisons extraordinaires s'accomplirent, bientôt une élégante chapelle s'éleva au-dessus de la grotte, les pèlerins se dirigèrent à flots pressés vers ce lieu de bénédiction, et la France catholique tout entière sembla se soulever dans un transport de piété et d'enthousiasme, transport qui peut-être n'a jamais eu d'égal dans l'histoire que le grand mouvement des croisades.

Toutes ces choses, dans lesquelles se révélait si manifestement le souffle d'en haut, déterminèrent le

Souverain Pontife Pie IX à décerner une couronne d'honneur au front immaculé de la Vierge de Lourdes.

La solennité du couronnement eut lieu le 3 juillet 1876. Etaient présents : Mgr le Nonce apostolique de France, délégué de Pie IX, trente-quatre archevêques ou évêques, et une foule immense qu'on évalua à près de cent mille personnes.

Mais cette grande solennité fut rendue plus belle et plus éclatante encore par la parole de celui que toute la France proclamait depuis longtemps le portevoy et le héraut de Marie. Mgr de Poitiers prononça en cette occasion un de ses plus superbes discours, un de ceux qui prévalent sur tous les autres en importance et en autorité.

Après un exorde d'un lyrisme saisissant, l'orateur commença l'exposition doctrinale du miracle de Lourdes, exposition grave et sérieuse, comme il convient en pareille matière, mais aussi exposition péremptoire, qui donne pour ainsi dire le dernier mot de la question, et qui met hors de doute le caractère surnaturel des événements dont le vallon français des Pyrénées a été le théâtre.

Nous allons lire aujourd'hui la première moitié de ce discours :

« Devant de telles multitudes et en présence de tels spectacles, s'écrie l'évêque-orateur, la parole humaine se sent défaillir. N'entendez-vous pas d'ailleurs s'échapper de tout ce qui nous entoure une clameur immense, un dialogue où se croisent les interrogations et les réponses ? Pour ma part, j'avais vu ces

lieux, il y a tantôt douze ans : par quelle force mystérieuse ont-ils été transformés de la sorte ? « Qu'as-tu donc eu, ô Gave, que tu t'es enfui et que tu as reculé là-bas ? Montagnes, quel transport vous a prises de sauter comme les béliers suspendus à vos cimes ? et vous, collines, de bondir comme les agneaux attachés à vos flancs ? »... Et tout l'espace contenu dans ce vaste horizon de s'écrier : Cette terre, cette contrée, elle a été soulevée, remuée de fond en comble par l'apparition de la face du Seigneur : *a facie Domini mota est terra!* Car c'était bien la Divinité elle-même qui rayonnait à travers les traits de la Vierge sans tache. Que dis-je ? Le globe entier a senti cette commotion, depuis que, par la vertu du commandement céleste, la pierre a été creusée ici en forme de bassin et de réservoir, et que le rocher a été converti en une fontaine d'eau qui n'a plus cessé de couler : *a facie Dei qui convertit petram in stagna aquarum, et rupem in fontes aquarum.* De là part le branle qui s'est communiqué au monde des deux hémisphères. Là est la racine de toute cette végétation d'édifices sacrés et de maisons religieuses, de toute cette germination d'autels et d'oratoires, qui fait aujourd'hui de Lourdes une cité sans pareille, un lieu unique dans l'univers.

« Et quand l'Eglise, toujours si lente, si réservée en face des prodiges qui sortent de l'ordre naturel, quand l'épiscopat, à la suite de ses plus hauts dignitaires, enfin quand, sous les regards et aux applaudissements de près de cent mille fidèles, le Pontife

suprême, par la main de son représentant auprès de la nation française, s'apprête à couronner l'image de la Vierge apparue dans cette grotte, en vérité le discours est de trop. Ou, du moins, devrait-il, lui aussi, se précipiter comme le torrent, tressaillir avec les montagnes et les béliers, bondir avec les collines et les agneaux.

« Or, voici qu'au contraire ces bonds et ces élans vont m'être interdits. Me déroband aux ardeurs de l'enthousiasme, j'ose vous prier de supporter le langage calme et discret de la doctrine. Là où intervient, même indirectement et tout à fait en dehors de sa suprématie enseignante, le Vicaire infallible du Christ, tout doit être ramené à des termes précis. Il le faut pour éclairer l'esprit des croyants eux-mêmes, sujets à s'égarer dans de fausses suppositions; il le faut pour fermer la bouche aux ennemis, à ceux que l'apôtre saint Pierre, malgré la bénignité accoutumée de son style, appelle « des êtres sans raison, qui prennent dans leur ignorance la matière et la mesure de leurs blasphèmes ». Et comme toute saine théologie a son fondement dans la parole révélée, la lumière se fera pour nous au moyen d'un texte emprunté aux Actes des Apôtres, et dont le développement sera l'objet de cette homélie.

« Et il arrivera que dans les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur toute chair; et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens auront des visions. » (Act. des Ap., ch. II.) C'était un oracle de Joël que le prince des apôtres alléguait



ainsi le jour même de la Pentecôte, expliquant par là les merveilles dont la Judée était témoin à cette heure. Les signes miraculeux, nécessaires pour l'établissement de la foi, ne devaient pas se perpétuer, aussi nombreux, aussi quotidiens, après que l'Eglise aurait été assez affermie et assez étendue pour avoir moins besoin de ces secours. Toutefois, le Seigneur gardait sa toute-puissance; chaque siècle devait avoir ses prodiges, et les âges les plus rapprochés de la fin des choses, précisément parce que l'empire du mal y devait prévaloir davantage, verraient renaître et se multiplier les merveilles de l'Eglise naissante.

« A la vérité, Joël, dans le texte que nous invoquons, considère au premier plan de sa prophétie les temps qui suivraient la captivité. Après lui, l'apôtre saint Pierre parle d'abord de son propre temps qui, pour la synagogue, était celui des derniers jours. Mais le regard prophétique de l'un et de l'autre plonge plus loin; il vise des jours qui précéderont l'avènement du jour du Seigneur, de ce jour grand et horrible, qu'éclairera la manifestation universelle des choses.

« Certains contradicteurs rejettent avec impiété l'apparition de tout symptôme surnaturel, ancien ou nouveau, et posent en principe que toute vision et révélation privée est chimère ou mensonge.

« Or l'enseignement authentique de l'Eglise, l'enseignement des Docteurs, des Conciles et des Papes, n'a pas été muet sur cette question. Sans doute, le dépôt sacré de la révélation a été clos avec l'ère apos-

tolique. A la différence de l'ancienne Loi, sous laquelle le canon des Ecritures demeura ouvert jusqu'aux derniers jours d'Israël, le nôtre est scellé par la prophétie de saint Jean, qui d'ailleurs embrasse les destinées de l'Eglise et des sociétés jusqu'à la fin des temps. Mais il ne suit pas de là que la révélation privée ait été exclue de l'économie de la Loi nouvelle. La raison toute seule nous enseigne qu'il est toujours libre à Dieu de se mettre en rapport avec sa créature; et les annales de l'Eglise nous montrent de siècle en siècle de grands fruits de sainteté obtenus, de grandes lumières et de grandes grâces octroyées aux âmes, des consolations et des directions très opportunes offertes au peuple chrétien, par la voie de ces communications extraordinaires.

« Le cinquième Concile œcuménique de Latran a solennellement affirmé et vengé cette permanence de l'inspiration dans l'Eglise; et il n'a pas fait difficulté de l'appuyer sur l'autorité de l'Ancien et du Nouveau Testament : « Le Seigneur lui-même, dit-il, s'est engagé à cela par le prophète Amos ». (Sess. XI.)

« Je vois sourire l'incrédule. Mon Frère, ne récusez pas trop légèrement cet oracle. En fait de science politique, vous avez le vôtre, et c'est peut-être Machiavel. Or Machiavel a écrit que « jamais il ne s'est produit dans le monde de grands événements qui n'eussent été prédits de quelque manière ». Savait-il qu'il traduisait le verset d'Amos : « Le Seigneur n'exécute point son dessein, il ne frappe jamais ses grands

coups, sans avoir préalablement révélé son secret à ses serviteurs ». (Amos, ch. III, 7.)

« Mais, me dites-vous, on peut être conduit loin par cette doctrine, et ne voyez-vous pas naître des milliers de visionnaires ?

« Assurément, mes Frères, s'il y a des visions vraies, il y en a de fausses ; j'accorde même, étant donnée la disposition des esprits, à certaines époques surtout, qu'une vision vraie devient le signal d'une multitude de visions fausses. Que conclure de là ? qu'il faut mettre en même catégorie ce qui est vrai et ce qui est faux ? C'est ce que le Concile nous défend ; et il nous le défend, armé de l'autorité de l'Apôtre, lequel, à côté du principe, établit la règle et le moyen de discernement.

« Donnez-vous bien garde, dit saint Paul, d'éteindre l'esprit, et de mépriser de parti pris toute espèce de révélation ; mais soumettez-les à l'épreuve, et retenez ce qui est bon. » Ainsi fait l'Eglise. Elle a appris de saint Jean « qu'il ne faut pas se fier à tout esprit, mais qu'il faut éprouver si les esprits proviennent de Dieu ». Et la discipline qu'elle a établie à cet égard, la jurisprudence qu'elle suit, les règles qu'elle s'est tracées, sont en vérité si sages, si méticuleuses, si sévères, qu'elles dépassent les exigences de la critique humaine et de la méthode scientifique la plus rigide. Puis, quand elle a formé sa conviction sur la valeur de la révélation, si elle en autorise la croyance ainsi que les actes de piété qui s'y rattachent, elle ne fait pourtant de commandement et n'impose d'obli-

gation à personne. En ces matières, dit le pape Benoît XIV, l'Eglise a coutume de procéder par voie de permission, mais non de précepte.

« Sans doute, celui qui a conscience que Dieu lui a personnellement parlé, doit à Dieu, pour sa part, l'assentiment de sa foi, parce que c'est le devoir de la créature « de ne pas récuser Dieu quand il parle ». Si la communication ainsi faite est destinée à un tiers, c'est pareillement le devoir de celui-ci de croire à Dieu et de lui obéir, sitôt que des preuves suffisantes lui ont été fournies : nul n'a le droit de se soustraire à un ordre qui lui vient du ciel. Mais quant aux autres, quant à l'ensemble de la communauté chrétienne, en règle générale, il n'est prescrit à personne d'accorder son attention et son adhésion positive à ces phénomènes surnaturels. Phénomènes ardemment recherchés de toutes les âmes saintement jalouses d'entrevoir dès ici-bas quelque chose de la face du Seigneur ; tandis qu'il est d'autres trempes d'esprit, d'autres tempéraments, d'autres caractères, qui n'aiment point aller au-devant de ces manifestations, parce qu'elles sont pour eux un sujet d'ahurissement et d'effroi.

« Ces notions une fois établies, je reviens au texte du Prophète que s'est approprié l'apôtre saint Pierre. Donc, « en ces derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur toute chair ». Quoique cette effusion générale de l'Esprit Divin se puisse entendre d'abord de la justification et de l'adoption de toute créature baptisée, de toute chair touchée par

l'onde régénératrice, cependant la suite nous montre qu'il ne s'agit pas seulement des grâces se rapportant au salut personnel de ceux qui les reçoivent, mais plus spécialement des dons gratuitement donnés, c'est-à-dire de la prophétie et du miracle, des apparitions, des visions et des révélations. A cet effet, Dieu, sans exclure les vieillards, se servira de préférence des enfants, des jeunes gens, des jeunes filles : *fili vestri, et filiarum vestrarum, et juvenes vestri visiones videbunt*. Il ira les prendre dans les conditions modestes, obscures : les pâtres du désert ou de la montagne, la pauvre bergère de la vallée, de petits serviteurs et d'humbles servantes.

« Quant au fruit, quant au résultat de ces manifestations extraordinaires, le Prophète l'avait exprimé dans le verset précédent : « Et vous saurez par là que je suis, moi, au milieu d'Israël, moi le Seigneur votre Dieu : et mon peuple ne sera pas indéfiniment dans la confusion ! »

« N'en est-ce point assez pour que nous abordions maintenant avec confiance, et que nous considérions, à la lumière du flambeau divin de l'Écriture et de la théologie, le prodige de Lourdes ?

« Car enfin, n'est-ce pas le cas de dire ici avec saint Jean Chrysostôme : « Si vous ne croyez pas aux paroles, croyez aux faits » ! *Si non verbo credis, rebus crede !*

« A la date du 25 février 1858, une pauvre enfant crut avoir rapporté des grottes de Massabielle la mission d'aller dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une

*chapelle et qu'on y doit venir en procession.* Dix-huit ans se sont écoulés, et quelle chapelle, et quelles processions ! La chapelle, c'est une immense église souterraine, que surmonte un temple magnifique et déjà baptisé du nom de basilique par le Pontife romain : basilique insuffisante malgré ses vastes proportions. Et quant aux processions, chaque jour en renouvelle le spectacle. La voyez-vous en marche cette procession du genre humain ? Hier, le nord et le midi ; demain, l'ouest et le levant : l'Angleterre, la Hollande, l'Amérique, que sais-je ? Ils viennent « de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation ». Voilà le phénomène certain, le phénomène constaté. Si vous ne croyez pas à la parole, vous êtes bien forcé de croire aux résultats : *si non verbo credis, rebus crede.*

« Secondement, à la date du 25 février de la même année, la jeune fille a reçu l'ordre d'*aller boire à la fontaine* ; et la fontaine qui n'existait pas, ayant commencé de jaillir sous les doigts de l'enfant, n'a plus discontinué. Dix-huit ans se sont écoulés : et le nombre de ceux qui ont bu de l'eau de la fontaine de Lourdes ne peut plus se calculer ; et l'univers entier raconte des faits de guérison instantanée, des guérisons manifestement surhumaines, des guérisons renversantes, selon l'aveu d'un esprit fort : de sorte que l'argument sur lequel l'Eglise a coutume de baser son jugement, l'argument de l'attestation divine formulée par le miracle, se trouve ici, non point à l'état accidentel et transitoire, mais à l'état

permanent et presque continuel. *Si non verbo credis, rebus crede* : si vous ne croyez point à la parole de l'enfant, vous ne pouvez refuser de croire aux choses qui ont suivi la parole. »

Telle est l'argumentation puissante par laquelle le grand théologien démontrait la possibilité et l'existence de l'apparition de Marie et des autres merveilles opérées à Lourdes. Après cette lecture, il n'est personne de nous qui ne se sente pleinement convaincu. Bénissons donc la Vierge Immaculée de sa glorieuse manifestation, source de tant de bienfaits, et disons-lui avec l'accent de la prière et de la foi :

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous ! Ainsi soit-il.

## VINGT-SEPTIÈME JOUR

### DISCOURS POUR LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DE LOURDES (*Suite*).

Il nous reste à lire aujourd'hui la dernière moitié du discours prononcé à Notre-Dame de Lourdes. Après avoir établi, par l'étude des règles canoniques et par les preuves les plus convaincantes, la vérité du fait surnaturel de l'apparition de Marie, Mgr l'Evêque de Poitiers va nous dire maintenant dans quel but a été produit ce fait miraculeux. Écoutons l'éloquente parole de ce maître de la doctrine sacrée :

« Dieu ne fait rien sans motif, sans but. Et qu'attend-il donc pu se proposer ici, me demandez-vous ? Le Seigneur lui-même a déjà répondu par la bouche du Prophète : *Et scietis quia in medio Israel ego sum, ego Dominus Deus vester* : « Et vous saurez que je suis au milieu d'Israël, moi le Seigneur votre Dieu » !

« Ah ! génération incrédule, tu ne veux croire qu'à la raison et qu'à la nature. Pour toi, as-tu dit, l'ordre de foi et de révélation est non venu ; à ton sens, l'Évangile n'est pas assez certifié, le ministère ordinaire de l'Église n'est pas suffisamment autorisé. Est-ce que le Dieu tout-puissant, auquel il a plu d'entrer en



communication directe avec la terre, va reculer devant tes négations ou tes dédain ? Ou bien plutôt, à tes insolents défis ne va-t-il pas répondre par d'autres défis ? C'en est fait du surnaturel, ont dit les hommes du dix-neuvième siècle. Eh bien ! voici que le surnaturel afflue, voici qu'il déborde, qu'il suinte du sable et du rocher, voici qu'il jaillit de la source, voici qu'il déroule en longs replis les vagues vivantes d'un fleuve de prières, de chants et de lumières, voici qu'il s'abat, qu'il se précipite sur des foules que personne ne peut dénombrer, et qui sont emportées par la force supérieure d'un courant auquel rien ne résiste.

« O hommes de la libre-pensée, vous n'avez voulu en croire ni Moïse et les prophètes, ni le Christ et ses apôtres, ni l'Eglise et ses jugements solennels. Eh bien ! voici que, dans cette gorge de la montagne, dans une anfractuosité longtemps inaccessible, Marie, la Mère de Dieu, apparaîtra et parlera à une humble fille des champs ; la fille des champs racontera ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu. Elle n'aura pour elle ni l'autorité de Moïse et des prophètes, ni celle du Christ et de ses apôtres. L'Eglise même, par son tribunal de première instance, par la sentence du juge ordinaire qui est l'évêque, se contentera de délivrer un certificat de crédibilité, sans imposer à personne une obligation doctrinale ou pratique : pourvu qu'on demeure dans les limites du respect, l'abstention est permise. Et dans ces conditions, la croyance s'impose d'elle-même avec tant d'autorité et d'effica-

cité, que le monde entier s'en émeut. *Si non verbo credis, rebus crede !*

« Ah ! c'est ainsi que le céleste Médecin oppose à chacun des vices les remèdes contraires. C'est là cette puissante médication qui combat la froideur incroyante du naturalisme par l'application du spécifique surnaturel à sa plus forte dose, à sa plus grande puissance, à son plus haut degré de chaleur. (S. Greg. hom. 32.) Celui qui tient en ses mains les sources de la grâce, et auquel obéissent les lois de la nature, fera si bien que vous croirez à Bernadette, et que par là vous serez ramenés à croire en lui : *Et scietis quia in medio Israel ego sum, ego Dominus Deus vester !*

« Car, hélas ! mes Frères, ce n'est pas seulement au Dieu de l'Évangile, au Dieu de la grâce et de la révélation, c'est au Dieu même de la raison et de la nature qu'un trop grand nombre de nos contemporains ont besoin d'être ramenés. Disons-le : ceux-là qui crient le plus haut contre le miracle, sont ceux qui en ont le plus grand besoin. Les preuves de raison établissent à elles seules l'existence de Dieu, nous disent-ils. Ont-ils la prétention de nous l'apprendre, à nous qui, dans le Concile du Vatican, avons prononcé l'anathème contre quiconque refuserait à la raison la puissance d'arriver, par le spectacle du monde créé, à la connaissance certaine d'un Dieu créateur et maître du monde ? Mais ces mêmes vengeurs de la raison, nous les entendons, bientôt après, poser l'existence de Dieu parmi les problèmes douteux de la science ; esprits blasés, aux yeux de qui le spectacle quotidien

de l'univers, et la vue constante des causes secondes, avec leurs lois régulières et leurs mouvements invariables, finissent par dérober la cause première. Or, dit saint Augustin, c'est précisément pour ces hommes que Dieu, dans sa miséricorde, s'est réservé de faire à propos, en dehors du cours usité de la nature, non pas des œuvres plus grandes en elles-mêmes, mais des œuvres inaccoutumées, par lesquelles il réveillerait leur attention et se démontrerait plus sûrement à eux. (Saint Augustin, *in Evang. Joan. tract. 24.*)

« Dites-en ce que vous voudrez : c'est chose acquise que plus d'un philosophe athée a retrouvé ici la croyance en Dieu.

« C'est ainsi que Dieu possède en propre des moyens directs d'action et de persuasion, dont il n'a pas disposé même en faveur du ministère ordinaire de son Eglise. Il a une façon à lui de donner à sa voix l'accent qui révèle sa vertu. Nul alors ne peut la méconnaître, à moins qu'il ne soit de la famille de cet aspic naturellement sourd et qui se bouche encore les oreilles pour ne pas entendre. Quand le miracle se produit dans de telles proportions, quand il éclate subitement, quand il se renouvelle quotidiennement, quand il déconcerte toutes les prévisions de l'art, quand il met en défaut toutes les données de la science, il n'y a qu'à s'incliner et à reconnaître que Dieu est toujours présent dans son œuvre, toujours présent dans la création et présent dans l'Eglise. *Et scietis*, etc.

« Oui, mes Frères, dans des jours pleins de troubles et d'appréhensions, quand, à regarder du côté des hommes, on pourrait croire que tout est perdu, et que Dieu s'est décidément retiré de nous, l'événement de Lourdes, les merveilles de la sainte grotte et de la sainte fontaine, ont appris à la terre que Dieu, Dieu en personne, est encore au milieu d'Israël, lui, le Seigneur, le Maître qui n'abdique point, qu'on ne détrône point; et par là il nous a donné la confiance que son peuple n'était pas livré pour toujours à la confusion dont il semble couvert aujourd'hui, qu'il y aura spécialement pour la France un jour de guérison, de redressement, de résurrection.

« Car enfin, si chaque jour des infirmités particulières sont miraculeusement guéries, est-il donc plus difficile à Dieu d'opérer, plus difficile à la Mère de Dieu d'obtenir la guérison de la société chrétienne, cette fille d'Abraham qui ne peut rester dans les liens dont elle est actuellement garrottée, sans que la cause même de Dieu soit profondément atteinte ici-bas ?...

« C'est cette espérance, mes Frères, c'est cette attente ferme et certaine de la délivrance, que nous emporterons tous du sanctuaire de Lourdes. Malgré leurs vains efforts pour se hausser et se grandir, les hommes continuent à descendre. Mais, si déplorable que soit la décadence et la nullité des hommes, rien n'est perdu, et notre confusion ne sera pas éternelle, puisque Dieu daigne se montrer au milieu de son peuple. Avoir Dieu avec soi et pour soi, c'est avoir tout, même quand il ne reste plus rien.

« L'Évangile nous dit qu'un jour une humble vierge de Juda s'en était allée, d'un pas hâté et rapide, vers une modeste cité située dans les montagnes de la Judée. Et là cette jeune fille sentit son esprit tressaillir dans le Seigneur ; et, par la prédiction humainement la plus invraisemblable, elle annonça qu'à partir de ce jour toutes les générations l'appelleraient bienheureuse. Fut-il donné alors à Marie de voir se dérouler sous ses yeux tous les détails du merveilleux accomplissement de sa prophétie sur les divers points du globe et jusqu'à la fin des âges ? Je l'ignore. Mais, à coup sûr, le couronnement de la Vierge des Pyrénées retentira dans tous les âges et jusque dans les hauteurs des cieux, comme un des plus magnifiques échos de la parole chantée, il y a bientôt dix-neuf siècles, dans les montagnes de Juda.

« A partir de ce jour, Lourdes va devenir plus cher encore à la piété chrétienne. En vérité, il fait bon d'être ici, et l'on voudrait y pouvoir fixer sa tente avec celle de tous les siens. On y respire un air, on y goûte un bien-être, une suavité qui est un avant-goût du ciel. Aussi en est-il de Lourdes comme de Rome, d'où l'on ne s'éloigne jamais qu'avec l'espoir d'y revenir.

« Très Sainte Dame et Reine de la terre et des cieux, vous avez bien montré ici, dans votre langage, que vous êtes de la famille de Celui qui traite très révérencieusement ses plus humbles créatures. « Faites-moi la grâce, disiez-vous à cette pauvre Bernadette, faites-moi la grâce de venir pendant quinze jours. »

« A notre tour, ô Mère aimable, ô Mère admirable, nous ne nous éloignerons point sans vous dire : Faites-nous la grâce de nous ramener encore ici plus d'une fois. Et puisque nous sommes aujourd'hui à vos pieds, ah ! du creux de la grotte, des fentes de la pierre, montrez-nous votre face, et que votre voix sonne à nos oreilles : *In foraminibus petrae, in cavernâ maceriae, ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis!* Obtenez-nous, à nous et aux nôtres, la grâce des grâces, la grâce d'une vie pure : *vitam præsta puram*. Aplanissez la route sous nos pas, pour faciliter le reste de notre trajet mortel : *iter para tutum* ; jusqu'à ce que nous soyons admis à contempler la face de votre Fils Jésus, et que, couronnés par ses mains et par les vôtres, nous participions avec vous les joies et les gloires de l'éternelle félicité : *ut videntes Jesum, semper collætetur!* Ainsi soit-il. »

## VINGT-HUITIÈME JOUR

MR PIE EST NOMMÉ CARDINAL. — DISCOURS! A SAINTE-MARIE-DE-LA-VICTOIRE.

Les services multipliés que Mgr Pie avait rendus à la sainte Eglise, son dévouement à la cause du Saint-Siège, le retentissement de son éloquence, le mérite et l'importance de ses travaux, l'étendue et l'autorité de sa science théologique, en un mot, toutes les hautes qualités par lesquelles il s'était distingué dans tout le cours de son épiscopat, le désignaient depuis longtemps aux honneurs de la pourpre romaine.

C'était d'ailleurs le vœu de Pie IX, vœu souvent exprimé, mais longtemps entravé dans son exécution par des difficultés extérieures. Enfin il fut donné à Léon XIII de réaliser le désir de Pie IX, et, le 26 mai 1879, Mgr l'Evêque de Poitiers recevait, par mandat du Souverain Pontife, la barrette rouge de cardinal.

Coïncidence digne de remarque ! Le cardinal Pie reçut le principal insigne de son éminente dignité, au jour du quarantième anniversaire de sa première messe, et de plus, le 26 mai, dans le mois de Marie par conséquent. Preuve nouvelle que Marie n'avait point cessé d'intervenir, comme un génie tutélaire,

dans toutes les phases de cette existence qui lui était entièrement consacrée.

L'Évêque de Poitiers obtint encore une autre marque non moins sensible de l'intervention de sa céleste Protectrice : il eut le bonheur de voir son nom de cardinal associé au nom de Marie, et d'être créé prince de la sainte Église Romaine, avec le titre de Sainte-Marie-de-la-Victoire.

C'est ainsi que Marie présida, comme une mère et comme une reine bien-aimée, à toute la carrière de celui qui, dès l'âge le plus tendre, avait fait profession de lui appartenir : et cette fois encore, elle voulut montrer que c'était elle qui avait conduit comme par la main son cher protégé, depuis les plus humbles degrés de la vie humaine jusqu'aux suprêmes honneurs de l'Église. A toutes ces causes, le cardinal de Poitiers sera, si je ne me trompe, très justement appelé dans l'histoire *le cardinal de Marie*.

Aussi lui-même, se plaisant à reconnaître en Marie la grande ouvrière de son élévation, voulut que sa première visite, le jour de son entrée solennelle de cardinal dans la ville de Poitiers, fût d'abord, comme au début de son épiscopat, pour le sanctuaire de Notre-Dame-la-Grande.

Et c'est pourquoi M. le Curé de Notre-Dame, en recevant Son Eminence au seuil de l'église, lui disait avec autant de grâce que de vérité :

« Il y aura désormais deux dates mémorables dans l'histoire de cette basilique :

« La première, quand vous vintes, vous, l'enfant



de Notre-Dame de Chartres, mettre sous la protection de Notre-Dame de Poitiers un épiscopat auquel votre jeunesse promettait un long avenir, et votre précoce renommée un éclat qui a dépassé encore toutes les prévisions ;

« La seconde, nous l'inscrivons aujourd'hui où, reconnaissant du secours qui ne vous a jamais fait défaut, vous venez tout d'abord déposer, aux pieds de l'image miraculeuse que vos mains avaient déjà solennellement couronnée, cette pourpre romaine, juste prix de vos combats pour l'Église et de vos glorieux travaux.

« Pendant les trente ans écoulés entre ces deux dates, grand espace dans toute vie humaine et surtout dans une vie d'évêque, que d'alternatives de joies et de peines dont cette Divine Mère a été la fidèle confidente !

« Aussi, Monseigneur, si dans Rome le Souverain Pontife a destiné à Votre Eminence un titre significatif, dans votre ville de Poitiers le suffrage public et votre propre choix ont, à bon droit, désigné d'avance pour votre église cardinalice le sanctuaire de Notre-Dame-des-Clefs. »

A la suite de ces délicates paroles, le Cardinal ému rappela lui-même sa tendre dévotion envers Marie, dont la douce assistance l'avait protégé dès son berceau. Puis, du haut de la chaire de sa cathédrale, après avoir adressé l'expression de sa gratitude à Dieu, au Souverain Pontife, à son clergé, et à tout son diocèse, il termina son discours par cette pieuse invocation :

« Daigne la Vierge Marie, du sein de la gloire, abaisser sur moi aujourd'hui ses yeux pleins de miséricorde, et bénir, durant le temps qu'il plaira à son divin Fils, la continuation d'un ministère dont les commencements et la durée déjà si longue ont été constamment placés sous sa protection !... »

Au mois de septembre 1879, le cardinal Pie se rendit à Rome, pour présenter au Souverain Pontife ses hommages de reconnaissante vénération, et pour prendre possession de son titre cardinalice.

Voici quelques extraits du pathétique discours qu'adressa en cette occasion au cardinal-évêque de Poitiers un des Religieux de l'Ordre du Carmel préposés à la garde de Sainte-Marie-de-la-Victoire :

« Le choix que Votre Eminence a bien voulu faire du titre de Sainte Marie-de-la-Victoire a causé la plus vive joie à notre petite et humble famille religieuse. Grâces en soient rendues à Votre Eminence et à N. S. P. le Pape Léon XIII, qui a daigné accéder aux désirs de votre piété filiale envers la Vierge Immaculée. Pouvant choisir entre plusieurs sanctuaires diversement illustres et plus antiques, qui ambitionnaient l'honneur d'avoir Votre Eminence pour titulaire et protecteur, vous avez de préférence tourné vos yeux et votre cœur vers celui-ci, parce qu'il est consacré à la Reine auguste du Ciel, désireux de lui prouver une fois de plus la vérité de votre devise si suavement énergique : *Tuus sum ego !*

« Fils privilégié de Marie; né à la grâce, par le baptême, tout près de l'un de ses sanctuaires les plus

célèbres ; ayant mis sous sa protection votre sacerdoce et votre épiscopat ; accoutumé à sceller de l'image de cette gracieuse Souveraine tous les actes de votre ministère pastoral, offrant tout à Dieu par ses mains bénies, il fallait bien, pour compléter vos incessants hommages à sa bonté maternelle, lui consacrer cette pourpre romaine, dont la majesté resplendit à l'égal de la pourpre des rois, et redire avec plus d'amour que jamais : *Tuus sum ego !*

« Et nous, pauvres Religieux que Marie daigne appeler aussi ses fils et ses frères, nous osons, dans notre reconnaissance pour Votre Eminence, invoquer Notre-Dame-de-la-Victoire et lui dire avec simplicité : O Mère admirable, voilà votre fils arrivé à l'une des plus hautes dignités ; il est devenu, selon l'expression d'un Pape, l'une des plus sublimes colonnes de l'Eglise, l'un des soutiens du monde : *præcipuas et sublimes Ecclesiæ columnas, veros mundi cardines*. Sans doute, c'est un évêque dont la France est justement fière, c'est un Chrysostôme par l'éloquence, un Thomas d'Aquin par la doctrine ; avec ses écrits, sa renommée a pénétré jusqu'aux extrémités de la terre ; mais il ne se glorifie point de tout cela. Il a grandi, il est vrai, dans l'estime des hommes ; mais il a grandi davantage en amour pour vous, et il se glorifie uniquement d'être à vous ; aujourd'hui plus que jamais, il se proclame votre très humble serviteur, et il vous dit : *Tuus sum ego !* »

Après cette allocution chaleureuse, qui exprimait si bien la constante et filiale piété de celui que nous

avons appelé à si juste titre le Cardinal de Marie, Son Eminence célébra le sacrifice de la messe à l'autel de Sainte-Marie-de-la-Victoire, et prononça ensuite un remarquable discours, où se révèlent tout à la fois la digne parole et la grande âme d'un prince romain et d'un cardinal français. Voici la péroraison de ce discours :

« Pourrions-nous ne pas voir un augure favorable dans ce précieux titre de Sainte-Marie-de-la-Victoire ! Le vocable sous lequel est placé ce sanctuaire est-il irrévocablement condamné à ne plus appartenir qu'au domaine du passé ? Sera-ce à jamais sous le coup de la défaite, sous le poids de l'écrasement, que nous prononcerons le nom de Sainte-Marie-de-la-Victoire ? Ni la Rome pontificale, ni la France catholique, n'ont-elles plus rien à attendre de Celle que, en face des triomphes insolents de l'infidèle, le saint Pape Pie V avait proclamée le Secours des Chrétiens ?

« A Dieu ne plaise que nous nous arrêtions à ces pensées sinistres ! Ni le bras de Dieu, ni le bras de sa Mère ne sont raccourcis. Qu'on le sache bien ; les chrétiens n'ont jamais plus de confiance que dans les jours où le mal est plus extrême, parce que leur foi leur montre alors la délivrance plus prochaine. — N'as-tu pas peur ? disaient à saint Martin les voleurs qui brandissaient le glaive sur sa tête. — Je n'ai jamais été plus tranquille, répondait le saint, car c'est pour l'heure du danger que Dieu a promis son secours !

« O hommes de ce temps, vous croyez la Papauté

vaincue ! Lisez donc l'exergue de la médaille que Léon XIII, dans la tranquille conscience de sa force, a fait frapper naguère pour la solennité annuelle des Saints Apôtres : *Gens et regnum quod non servierit tibi peribit.* (Is., ch. 60.) Non, ce n'est pas la Papauté qui est exposée à périr : c'est la nation et le royaume qui ne l'aura pas servie. Or, parce que le peuple romain est un peuple impérissable, parce que la ville de Rome est la ville immortelle dont les destinées ne finiront qu'avec les destinées du monde, nous reverrons (j'en atteste votre nom et la puissance de votre bras, ô Sainte Marie de la Victoire), nous reverrons et la nation et la cité des Romains rentrer dans la voie que la main de Dieu et la main des siècles leur ont tracée.

« Et quant à toi, ô notre France, toi que les Papes ont nommée le Royaume de Marie, impossible que tu ne reviennes pas à ta vocation première. Nous l'avons affirmé dès les premiers jours de la crise, et nous le répétons avec plus d'assurance encore. De précieux instincts, qui se dérobent à toi pour un temps, mais qui ne sont qu'endormis, se réveilleront dans ton sein. Et tandis que, comme Paul respirant encore les menaces et le carnage sur le chemin de Damas, tu sembleras lancée dans la voie de l'impiété et de la violence, tout à coup une force secrète te renversera, une lumière subite t'enveloppera, et une voix se fera entendre. Qui êtes-vous ? t'écrieras-tu. — Je suis Jésus que tu poursuis, que tu persécutes !...

« O France, il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon. Faire la guerre à Dieu n'est pas dans ta

nature. Relève-toi, fille aînée de mon Eglise, race prédestinée, vase d'élection, et va, comme par le passé, porter mon nom devant tous les peuples et les rois de la terre.

« Puisse, mes Frères, ce spectacle nous être donné bientôt; et qu'une fois de plus, la victoire soit attachée au nom de Marie! Ainsi soit-il. »

---

## VINGT-NEUVIÈME JOUR

### DISCOURS PRONONCÉ A ROME DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR.

Sur la demande de Léon XIII, qui tenait en très haute estime la sagesse et les lumières du cardinal de Poitiers, Son Eminence revint à Rome au mois d'avril 1880, pour conférer avec le Saint-Père des graves affaires de l'Eglise de France.

Ce fut pendant son séjour dans la cité pontificale, séjour qui devait être le dernier, que le cardinal Pie fut prié de porter la parole dans l'église de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Il parla, en effet, et comme toujours, avec charme et distinction. Mais, hélas ! qui l'eût pensé ? c'étaient ses *novissima verba*, c'étaient les dernières paroles qu'il devait prononcer sur cette terre à la louange de Marie.

Ainsi, cette voix éloquente, qui avait retenti si souvent en l'honneur de la très sainte Vierge, qui avait retenti à Notre-Dame de Chartres, à Notre-Dame d'Aquitaine, à Notre-Dame d'Issoudun, à Notre-Dame de Lourdes, et tant de fois à Notre-Dame de Poitiers, c'était à Rome, au centre même de la catholicité, qu'elle devait s'éteindre et donner à Marie ses derniers accents.

Écoutons donc avec une religieuse attention cette chère et auguste parole, que nous n'aurons plus la faveur d'entendre désormais.

« Ce qui prend naissance sur un point quelconque de la chrétienté n'atteint son développement régulier, et n'obtient la consécration suprême, qu'autant que Rome se prête à l'accueillir dans son sein. Aussi longtemps que cette naturalisation n'est pas acquise, les choses ne sont guère encore qu'à l'état de germe et de début. Et comme la prudence est la grande loi de la Ville Eternelle, ordinairement ce n'est qu'après bien des lenteurs prolongées qu'on obtient ces droits de cité. Ainsi en a-t-il été de la dévotion même au Sacré Cœur de Jésus.

« Oui, pour le culte même du Sacré Cœur, Rome a opposé aux premiers empressements de la France de longues et nécessaires temporisations. Le détail en est intéressant, et il montre par quelles évolutions graduelles, par quels progrès continus, une dévotion qui se lie à la doctrine est susceptible de se généraliser et de recevoir enfin le sceau authentique de l'autorité infaillible de l'Eglise. Simple culte local, toléré tout d'abord par les Ordinaires des lieux, extension successive à des églises particulières, concessions d'indulgences et de faveurs spirituelles : il n'a guère moins fallu que des siècles, pour que la fête du Sacré-Cœur, jusque-là facultative, devint fête de précepte dans le monde entier.

« Conquête infiniment précieuse, car le culte du Cœur adorable de Jésus, c'est la quintessence même



du christianisme, c'est l'abrégé et le sommaire substantiel de toute la religion. Le christianisme, œuvre d'amour dans son début, dans son progrès, et dans sa consommation; le christianisme, dont l'histoire est tout entière dans ce mot sublime : « Dieu a aimé le monde », et dont tout le symbole se réduit à ces quatre paroles du disciple bien-aimé : « Nous croyons à l'amour de Dieu pour nous », c'est-à-dire nous croyons que, dans l'œuvre divine, c'est le cœur qui a tout fait; le christianisme, dont toute la morale est dans le mot « tu aimeras », c'est-à-dire tu me rendras amour pour amour, tu me donneras ton cœur en échange de tout ce que le mien a fait pour toi; le christianisme ne saurait s'identifier aussi absolument avec aucune dévotion, comme avec celle du Sacré-Cœur. Avoir donné naissance à cette dévotion, c'est donc pour la France avoir bien mérité de Dieu et de l'Eglise. Avoir adopté et consacré cette dévotion, c'est de la part de Rome un bienfait dont la chrétienté entière comprend tout le prix.

« Et maintenant, l'invocation de Marie sous le titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur n'est autre chose qu'une déduction et un appendice de la dévotion au Cœur sacré de Jésus. Là encore l'origine est française, et le second Paray-le-Monial s'appelle Issoudun. Mais là aussi, nous avons la consolation et la joie de pouvoir dire que la sanction romaine n'a pas fait défaut. Ce que Pie IX avait encouragé pour la France, Léon XIII l'a introduit à Rome. Après avoir subi l'épreuve du temps et de la contradiction, après avoir

été éclairci par les explications que le temps même et la contradiction provoquent, le culte de Notre-Dame du Sacré-Cœur est demeuré intact.

« Assurément, aucun des dévots clients de Notre-Dame du Sacré-Cœur n'a la prétention que ce titre doive apporter à la sainte Mère de Dieu un nouveau degré de grandeur et de gloire, jusqu'ici inconnu de la tradition, et combler ainsi un vide, une lacune regrettable dans la doctrine des saints Pères. Ce serait là une témérité digne de censure. Tout au contraire, il ne s'agit que d'une forme nouvelle d'un culte doctrinal et traditionnel pratiqué dans tous les siècles chrétiens.

« Israël tout entier, par la bouche de Mardochée, disait à Esther : *Et tu invoca Dominum, et loquere Regi pro nobis* : Et vous, invoquez le Seigneur, et parlez au Roi en notre faveur ! C'est exactement le langage que nous tenons à notre royale Esther de la loi nouvelle.

« Sans doute, nous n'hésitons point à nous adresser directement nous-mêmes à ce Cœur adorable de Jésus, dont l'accès nous est toujours largement ouvert. Toutefois nous savons que personne ne connaît et ne sait trouver comme Marie les avenues de ce Cœur sacré, qui a, durant tant d'années, reposé et palpité sur son propre cœur.

Toutes les pensées, toutes les dispositions du Cœur de son Fils Jésus, comme aussi toutes les souffrances toutes les détresses du cœur des chrétiens, ses fils adoptifs, sont en quelque sorte à nu et à découvert

pour ses yeux maternels, et d'elle aussi l'on peut dire que rien de ce qui concerne la nature humaine n'est invisible à son regard. Or, parce que le Cœur du Fils est aussi transparent pour l'œil de la Mère, parce que le Cœur du Fils est tout entier acquis aux volontés de la Mère, parce qu'elle exerce sur lui cette toute-puissance suppliante qu'ont affirmée et qu'ont célébrée les saints Docteurs, nous faisons appel à cet empire merveilleux, assurés qu'il déterminera dans le Cœur miséricordieux du Sauveur, des mouvements de compassion, des sentiments de pardon, des transports de charité et de tendresse, dont nous serons redevables à cette bienheureuse entremise. Oui, une invocation, une parole jetée du cœur de la Mère dans le Cœur du Roi son Fils, et notre cause sera gagnée ! *Et tu invoca Dominum, et loquere Regi pro nobis.*

« En considérant la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur, en voyant cette main de Marie posée sur le Cœur de Jésus, un texte du Livre des Proverbes s'est présenté à mon esprit : *Sicut divisiones aquarum, ita cor Regis in manu Domini ; quocumque voluerit inclinabit illud.* Voyez-vous ce bassin, cette source dont les eaux peuvent être partagées et conduites ici ou là par une main habile ou puissante ? « Ainsi en est-il du Cœur du Roi dans la main du Seigneur : elle l'inclinera partout où elle voudra. »

« Or, on peut, dans une certaine mesure, dire la même chose du Cœur du Roi Jésus dans les mains de sa Mère. Elle a le privilège d'en diriger comme à son gré les mouvements, les effusions, et de les

faire abonder davantage où elle porte sa préférence.

« O vous donc, gracieuse et charmante Rébecca, qui êtes en permanence auprès de cette riche fontaine, daignez incliner l'urne vers moi. Notre-Dame du Sacré-Cœur, abaissez ce vase de miséricorde et de grâces jusqu'à mes lèvres, afin que je boive et que je me désaltère : *inclina hydriam tuam ut bibam*.

« Que dis-je ? ma demande est trop réservée ; car plus serviable encore que votre devancière, ô Marie, vous voulez, vous aussi, puiser à la source de quoi rafraîchir tout le troupeau : *quin et hauriam donec cuncti bibant*.

« Ouvrez donc, ô Marie, ouvrez-nous cette veine d'eau vive, dont votre Fils a dit que le sein dans lequel elle sera versée deviendra lui-même une fontaine d'eau jallissante jusqu'à la vie éternelle. Ouvrez-la à tant et tant de cœurs qui ont soif de mieux connaître et d'aimer davantage votre Divin Fils. Ouvrez-la à tant d'âmes que dévorent, à l'heure présente, la douleur et l'inquiétude. Ouvrez-la, cette source du Cœur de Jésus, à ces peuples infortunés qui le renient, à ces sociétés mourantes qui l'abandonnent. Ouvrez-la à cette France qui eut l'honneur et la double initiative du culte de ce Cœur adorable et de votre invocation sous le nom de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Ouvrez-la à cette capitale de la chrétienté qui se plaît à ratifier les élans partis du cœur de la France.

« Enfin, en l'ouvrant aux troupeaux, ouvrez-la plus libéralement encore, cette source divine, aux pasteurs des bercails, et particulièrement au chef de tous les pasteurs et de tous les troupeaux ! Ainsi soit-il. »

---

## TRENTIÈME JOUR

### PIÉTÉ FILIALE DE MGR PIE ENVERS SA MÈRE.

Avec le culte de Marie, le pieux Evêque de Poitiers entretenait dans son cœur un autre culte qui complète admirablement le premier : le culte de sa mère. C'était là un des côtés les plus touchants de cette belle vie, si exemplaire du reste et si parfaite sous tant de rapports. Et c'est pourquoi, avant de terminer les exercices du Mois de Marie, nous avons tenu à édifier les fidèles, en leur mettant sous les yeux les beaux exemples et les nobles témoignages de la tendre piété filiale que le saint Evêque professa toujours envers sa mère Anne-Elisabeth Pie.

Le cardinal de Poitiers, nous l'avons dit ailleurs, appartenait par sa naissance à une famille de la plus humble condition. Sa mère était pauvre, femme du peuple, mais riche de foi et de sentiments chrétiens. Aussitôt qu'elle eut mis au monde son fils Edouard, elle prit soin de lui faire porter la livrée de Marie, et plus tard, « quand elle eut cessé de l'allaiter, à l'exemple de la mère de Samuel, elle le conduisit tout jeune encore dans la maison du Seigneur, dans la basilique célèbre de la Vierge de Chartres »,

pour le remettre entre les mains de Dieu et de Marie (1).

A partir de ce jour, l'enfant eut deux mères : l'une selon la grâce, et l'autre selon la nature, l'une au ciel, et l'autre sur la terre; deux mères qui n'ont jamais cessé de l'entourer d'une constante vigilance et d'une égale protection; deux mères qu'il a toujours unies dans un même respect, dans un même culte et dans un même amour.

La pauvre mère d'Edouard connut bientôt le plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune épouse : elle devint veuve, et dut porter à elle seule tout le poids de la sollicitude domestique. Qu'allait devenir maintenant la destinée de son fils?... Edouard ne montrait d'aspirations que pour le sacerdoce. Lui faudra-t-il désormais, par manque de ressources, abandonner sa chère vocation?... Non certes, il n'en sera pas ainsi, parce que sa courageuse mère travaillera davantage; elle se dépensera en fatigues, en sacrifices, en veilles, en labeurs de toute sorte, elle ira même jusqu'à se priver du nécessaire, afin de pourvoir aux frais d'étude et à l'entretien du jeune lévite.

Aussi, dans l'avenir, combien le fils ne sera-t-il pas reconnaissant envers sa pauvre mère ! Il a raconté lui-même, en termes émus, tout ce que le dévouement maternel de cette vaillante femme lui inspirait d'admiration, d'attachement et de vive gratitude :

(1) Entretien avec les Religieuses de la maison-mère des Filles-de-la-Croix, à l'occasion du premier anniversaire des obsèques de M<sup>me</sup> Anne-Elisabeth Pie, le 8 février 1878.

« O ma mère, j'ose dire que jamais précoce veuvage ne fut plus courageusement et plus méritoirement porté. Il est écrit qu'à l'œil de Dieu il appartient de sonder les abîmes, et par conséquent de sonder le cœur de l'homme qui en est un. Mais l'abîme insondable entre tous, l'abîme sans fond, c'est le cœur de la mère; abîme d'abnégation, de sacrifice, abîme de générosité, de dilection forte comme la mort, que dis-je? plus forte que la mort, puisqu'elle n'hésite point à affronter mille morts pour l'enfant qu'elle aime. Jamais, non jamais, ô ma mère, ma voix ne saura exprimer ce que mon cœur vous a voué d'admiration, ce qu'il vous doit de gratitude, au souvenir de ces années de souffrances durant lesquelles l'amour maternel vous a soutenue dans un héroïque labeur! Que de fois, pour triompher de l'abattement, vous avez eu besoin de saluer devant vous un avenir, objet de tous vos vœux, but de tous vos sacrifices, en vous disant à vous-même, comme David, que peut-être le Seigneur aurait égard à votre affliction, et, pour tant d'amertume du présent, vous accorderait quelque douceur! Cette confiance n'a pas été trompée. Non, disent les saints Livres, « le Seigneur ne dédaignera pas le gémissement qui s'échappe des lèvres de la veuve. Est-ce que les larmes de la veuve ne descendent pas le long de ses joues, pour remonter de là en cris éloquentes jusqu'au ciel; et le Seigneur qui les entend pourrait-il ne pas se complaire à les exaucer? »

Le Seigneur exauça, en effet, l'attente et les désirs de la pauvre veuve. Ce qu'elle avait semé dans les



larmes, elle le moissonna dans l'allégresse. Sa grande consolation, sa joie souveraine, et pourquoi ne pas dire, son noble orgueil, ce fut son fils ! son fils au cœur si aimant et si fidèle ! son fils qui la rendit si fière et si heureuse de sa maternité !

Le jour même de son sacerdoce, ce fils pieux s'empressa de recueillir sous son toit sa mère tendrement aimée, et ne s'en sépara qu'après 38 ans, lorsque la mort vint mettre un terme à leur bienheureuse cohabitation.

Nommé à l'évêché de Poitiers, le prélat n'eut point la faiblesse de rougir de l'humble femme que la Providence de Dieu lui avait donnée pour mère ; mais il se fit un titre de gloire de partager avec elle les honneurs de sa maison épiscopale, et il voulut même que la grandeur de son rang ne changeât rien dans les relations familières de la mère et du fils.

On cite, à ce sujet, un trait charmant. C'était pendant les premiers jours de l'épiscopat de Mgr Pie. Le prélat était occupé dans son cabinet de travail, lorsqu'un haut personnage de la ville se présente à l'évêché. M<sup>me</sup> Pie s'empressa d'aller elle-même en avertir son fils. Elle frappe à la porte de son appartement. — Monseigneur, lui dit-elle, veuillez descendre bien vite : un grand personnage vous attend au salon. L'Évêque de Poitiers fait le sourd, et s'abstient de répondre. — M<sup>me</sup> Pie, pensant que son fils n'avait rien entendu, frappe encore, et dit une seconde fois : — Monseigneur, hâtez-vous de descendre : un grand personnage vous attend au salon. Et de nouveau,

pas de réponse. — Alors, impatientée de ce silence, et oubliant tout à coup les formes solennelles du langage, M<sup>me</sup> Pie se met à dire : — Edouard, descends donc, voilà trois fois que je t'appelle ! — A cette parole libre et familière, l'Evêque de Poitiers obéit joyeusement. Il avait voulu montrer à sa mère qu'il entendait être traité par elle, non pas avec la dignité qu'on a pour un évêque, mais avec la liberté qu'on a pour un fils.

Tous ceux qui ont été les hôtes de Mgr Pie ont admiré la tendresse, l'affection, les prévenances, les sentiments pleins de déférence et de respect que ce fils dévoué et reconnaissant témoignait à sa mère. L'amour qu'il avait pour elle, ce n'était pas seulement cet amour filial que la nature inspire à tous les cœurs bien nés ; mais on peut dire véritablement que c'était un amour plus haut que la nature, un amour dans lequel se trouvait quelque chose de si élevé et de si ardent, qu'il n'est pas téméraire de le comparer à un culte religieux. Ah ! comme on sent bien que le pieux évêque parlait de l'abondance du cœur, quand il disait un jour, au commencement d'une homélie :

« De toutes les joies délicates de l'âme, en est-il une plus noble, plus pure, plus douce, que d'entourer sa mère de respect, d'honneur, de toutes les attentions et de tous les témoignages que peut suggérer la tendresse filiale?... Honte, s'écriait Salomon, honte à la génération qui ne bénit point sa mère ! L'œil qui méprise celle de qui il a reçu le jour, que les corbeaux acharnés à leur proie le long des tor-

rents viennent l'arracher, et que les aiglons le dévorent !... La bénédiction du père affermit la maison des enfants ; la malédiction de la mère la détruit jusqu'aux fondements !... Au contraire, nous dit l'Ecclésiastique, celui-là amasse un trésor qui traite sa mère avec honneur ; et encore bien que rien ne doive être désintéressé comme l'amour filial, il est néanmoins une source féconde de richesses » (1).

Puisqu'il en est ainsi, que de richesses et que de grâces le digne Evêque de Poitiers n'a-t-il pas dû amasser devant Dieu, pendant les 38 années qu'il fut auprès de sa mère un fils si respectueux, si tendre, si dévoué !

On rapporte qu'un jeune enfant disait : Une mère, c'est quelque chose de si bon, ça ne devrait jamais mourir !... Parole naïve et pleine de simplicité charmante, que l'on répète volontiers, malgré qu'on ait cessé d'être enfant. Mais, hélas ! il vient un jour où la triste condition de la nature humaine l'emporte sur les désirs les plus légitimes de notre cœur.

Il vint donc un jour aussi où le pieux évêque de Poitiers perdit sa mère, et sa douleur n'eut d'égale que la vive affection qu'il avait vouée à cette chère défunte.

Il voulut observer avec une religieuse exactitude les dernières intentions de sa mère bien-aimée. C'est pourquoi il accompagna sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière de la communauté de La Puye, où

(1) Homélie prononcée à Notre-Dame de Poitiers, le 8 déc 1863.

elle avait choisi elle-même le lieu de sa sépulture.

Quand l'inhumation fut terminée, le saint évêque ne quitta le cimetière que pour aller se prosterner tout de suite devant l'image de Marie, et d'une voix entrecoupée de soupirs, il s'écria : *Monstra te esse matrem!* Maintenant que je n'ai plus de mère, montrez-vous, ô Marie, une mère pour moi!... Tous les témoins de cette scène étaient émus jusqu'aux larmes.

Telle était la grande et sainte douleur de Mgr Pie à la mort de sa mère. Nous n'essaierons pas davantage de la dépeindre ; mais plutôt nous nous bornerons à citer les paroles, pleines d'une émotion pénétrante, par lesquelles ce fils aimant a exprimé lui-même sa tristesse, ses regrets, ses sentiments douloureux, dans le touchant discours qu'il prononça à la cérémonie du premier anniversaire des funérailles de sa vénérée mère :

« Saint Augustin, dans ses *Confessions*, nous parle d'une première et d'une seconde phase de sa douleur filiale sous le coup d'une semblable séparation. Moi aussi, malgré ma profonde affliction, je ne sentis pas d'abord couler mes larmes. J'avais si souvent déjà pleuré ma mère, alors que, par l'appréhension de la perdre, je l'avais tant de fois perdue d'avance ! Par un effet de la grâce d'en haut, la réalité accomplie me trouva plus calme et plus fort que je n'eusse osé l'espérer. Mes yeux, en face même de la tombe ouverte, ne se sont point mouillés de pleurs. Il y avait des larmes dans ma poitrine, mais mes joues demeuraient sèches, et ma souffrance n'en était que plus grande.

« Mais bientôt, le silence s'étant fait autour de moi, je me pris à pleurer devant vous, ô mon Dieu ! Me souvenant, comme le fils de Monique, de celle dont j'étais désormais privé pour toujours sur cette terre, société si douce, si profitable, je donnai libre cours à mes larmes, et leur permis de couler tant qu'elles voudraient. L'avouerai-je ? Beaucoup moins résigné qu'Augustin, qui pleura tout au plus l'espace d'une heure, moi je n'ai point encore cessé de pleurer, et je sens que la fontaine de mes larmes est loin d'être tarie : larmes qui me sont douces, et dans lesquelles la reconnaissance envers Dieu l'emporte de beaucoup sur l'amertume du regret.

« O mère, du sein de la béatitude céleste, continuez à votre fils toutes vos maternelles sollicitudes. Vous lui avez promis de vous rendre en quelque sorte présente à tous ses travaux, à tous ses tourments, à tous ses besoins spirituels et corporels, dès que vous seriez admise devant le trône du Père tout-puissant. Voici qu'il se fait tard pour lui, et que le jour est à son déclin. Tout fils se croit jeune, aussi longtemps qu'il voit sa mère à ses côtés ; du moment où il l'a perdue, la vieillesse commence et se précipite. Faites que chacun des instants et chacun des actes de cette carrière finissante soit un pas vers Dieu et vers vous : vers vous, ô ma mère bien-aimée, et vers notre Mère du ciel, qui, après nous avoir couverts l'un et l'autre d'une protection éclatante dans le temps, daignera nous admettre encore sous les plis glorieux de son manteau pendant les siècles des siècles !... »

Voilà comment ce fils admirable aimait et vénérail sa mère. A quelque temps de là, quand toute la ville de Poitiers faisait une ovation triomphante à son illustre et cher cardinal, une pensée de tristesse et de regret venait encore se mêler pour lui à cette fête magnifique: c'était la pensée de sa mère absente, c'était la privation « de ces regards maternels dont l'aspect lui eût été si doux » (1).

Nous ne connaissons guère dans toute l'histoire d'aussi touchants exemples de reconnaissance et de piété filiale que ceux que nous venons de citer. Ah ! qu'il fait bon, n'est-il pas vrai ? d'arrêter ses regards sur le caractère magnanime du noble fils d'Anne-Elisabeth Pie ! Qu'il fait bon de considérer quelques instants ce cœur d'or, particulièrement à une époque comme la nôtre ! époque pleine d'inimitiés, de haines et d'antipathies ; époque où l'esprit de discorde a pénétré jusque dans le sanctuaire de la famille ; époque où, sous la main glacée de l'égoïsme, les sentiments de reconnaissance et d'affection se sont éteints dans tant de cœurs ; époque où la barbarie des mœurs a séparé tant de fois ce que Dieu avait si intimement uni : la mère et l'enfant ; époque où tant de mères sont désolées, et ne recueillent, pour prix de leurs bienfaits, que l'indifférence, quelquefois même l'outrage ! époque où tant de fils ne sont que des ingrats ; époque enfin où tant de misérables enfants ne semblent vivre que pour causer de la peine et des chagrins

(1) Allocution du cardinal Pie le jour de son entrée solennelle à Poitiers.

à leurs pauvres mères : oui ! qu'il fait bon de reposer ses yeux sur ce grand et beau caractère qui s'appelait Edouard Pie !

Si quelqu'un a pu dire avec vérité : Donnez-moi des Moniques, et je vous rendrai des Augustins ! je dirai à mon tour : Donnez-moi des cœurs religieux, des cœurs nobles et délicats, des cœurs comme celui d'Edouard Pie, et je vous rendrai des mères heureuses et des familles consolées !... Ainsi soit-il.

---

## TRENTE-UNIÈME JOUR

MORT DU CARDINAL PIE. — EPILOGUE SUR LES CARACTÈRES DE SA PIÉTÉ ENVERS LA T. S. VIERGE.

« Tenez-vous toujours prêts, nous dit Notre-Seigneur, parce que le Fils de l'Homme viendra à l'heure peut-être que vous ne pensez point. » Telle est la parole qui vient d'elle-même se présenter à notre esprit, quand nous nous rappelons la mort inopinée qui vint frapper Son Eminence le cardinal Pie en la nuit du 18 mai 1880.

Rien ne faisait prévoir cette catastrophe si soudaine. Un an à peine s'était écoulé, depuis que l'éminent Évêque avait reçu les honneurs de la pourpre cardinalice. Agé de 65 ans, il paraissait plein de vigueur et de santé. Tous ceux qui l'admiraient et qui l'aimaient se berçaient de l'espoir que l'Eglise, longtemps encore, serait illustrée, servie, défendue, par les lumières, par la science et par le dévouement du nouveau cardinal. *Ad multos annos!* longues années au cardinal Pie! Tel était le vœu ardent qui s'échappait de tous les cœurs et de toutes les lèvres.

Mais hélas! il n'en devait pas être ainsi. La Providence de Dieu avait d'autres desseins, desseins mystérieux et toujours adorables. Elle avait jugé que le fruit était mûr, et que le temps du repos était arrivé.



pour cette vie si méritoire et si féconde. Elle avait jugé qu'il était bon de soustraire cette grande âme au spectacle odieux des iniquités et des persécutions qui allaient affliger bientôt l'Eglise et la France.

D'ailleurs, quels que fussent les secrets de la divine Providence dans la mort si soudaine du cardinal Pie, le serviteur était prêt, et depuis quelque temps déjà, il attendait, avec soumission et vigilance, l'appel du Maître et l'arrivée prochaine de la mort. Après que sa mère, si tendrement aimée et regrettée, l'eut précédé de trois ans dans la tombe, il disait dès lors : « Tout fils se croit jeune, aussi longtemps qu'il voit sa mère à ses côtés ; du moment où il l'a perdue, la vieillesse commence et se précipite ». Et la dernière semaine de sa vie, au moment où le nouvel évêque, qu'il venait de sacrer sous les voûtes de sa cathédrale, lui chantait à haute voix : *Ad multos annos !* longues années ! le cardinal répondait tout bas : Ce n'est pas pour moi, mais pour vous (1).

Quelques jours après, sans aucune apparence de maladie grave, ni d'affaiblissement de ses forces, le cardinal Pie quittait Poitiers, et c'était, hélas ! pour n'y plus revenir que dans un cercueil.

Le dimanche de la Pentecôte, il célébra dans la cathédrale d'Angoulême l'office pontifical, et prononça pour la dernière fois, devant les nombreux fidèles qu'avait attirés au pied de la chaire la renommée de son éloquence et de son grand nom, une de ces belles

(1) Voir l'oraison funèbre du Cardinal Pie, par Mgr Gay.

homélie où sa parole était toujours celle d'un docteur et d'un apôtre.

Le lendemain il honora de sa visite le collège Saint-Paul d'Angoulême, et présida la réunion du bureau diocésain des œuvres catholiques ouvrières. Puis, quand la nuit fut venue, tout à coup, à une heure environ, la mort arriva rapide et foudroyante. Au bout de quelques minutes d'agonie, le cardinal n'était plus.

Ainsi se termina sur cette terre l'existence de celui qui fut toujours l'enfant affectueux et le dévot serviteur de Marie. On assure qu'il récitait son chapelet à l'heure où il fut saisi par la crise qui l'emporta ; et, sous le chevet de son lit, on trouva une petite statuette de Notre-Dame de Lourdes, qu'il ne quittait jamais, et qu'il portait fréquemment à ses lèvres (1).

Peut-on douter qu'à l'instant où sa belle âme sortit de ce monde, la Vierge secourable, qu'il avait tant de fois invoquée et célébrée, ne soit venue à sa rencontre, pour l'introduire dans le bienheureux séjour de la paix ? N'était-ce pas lui qui avait si éloquemment publié la gloire et la bonté de Marie sous le titre gracieux de Notre Dame de Bon-Encontre, et qui alors lui avait demandé d'être un jour conduit par elle à la rencontre de Jésus ? N'était-ce pas lui qui, à la fin de vingt-cinq ans d'épiscopat, adressait à Marie cette invocation suppliante :

« J'ai espéré en vous, ô Sainte Mère de Dieu, et cette espérance ne sera pas confondue, parce que vous êtes ma forteresse et mon refuge. Vous m'avez

(1) Semaine Liturgique du Diocèse de Poitiers, 30 mai 1890.

soutenu aux jours de mes souffrances, et mon espoir a été en vous depuis les jours de ma jeunesse. C'est sur vous que j'ai été appuyé dès mon entrée dans la vie : à peine sorti du sein de ma mère, vous avez été ma protectrice. J'ai toujours aimé à vous rendre hommage, et vous avez été le sujet incessant de mes cantiques. Mon élévation, ma vie a été un prodige aux yeux de plusieurs ; mais c'est de vous que me venait l'aide et la force. O Marie, que ma bouche soit toujours remplie de votre louange, et que durant toutes les journées de mon existence mortelle je chante votre gloire et publie vos grandeurs. Ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse ; et quand mes forces viendront à défaillir, ne m'abandonnez pas. » (Ps. LXX.)

Assurément non : le fidèle serviteur de Marie ne fut pas abandonné par la céleste Mère dans laquelle il avait placé son espoir, et nul doute qu'au moment suprême il n'ait été secouru par l'auguste Vierge qu'il avait tant aimée, et qui, elle aussi, l'aimait tant !... Il importe de remarquer que sa mort arriva le 18 mai, c'est-à-dire dans le mois de Marie, comme si la Très Sainte Vierge eût voulu lui donner par là un nouveau et dernier gage de sa maternelle protection.

Mais, non content d'avoir appartenu à Marie pendant toute la durée de son existence, le pieux cardinal voulut encore lui appartenir jusqu'au delà de la mort. Depuis longtemps, il avait désigné, pour le lieu de sa sépulture et de son dernier repos, le caveau de l'église Notre-Dame de Poitiers. Et c'est là,

sous les dalles du sanctuaire, aux pieds mêmes de la statue antique et miraculeuse de la Très Sainte Vierge, c'est là que les restes mortels de Mgr Pie reposeront, jusqu'à la résurrection finale ; c'est là, sous les regards de sa patronne vénérée, que le cardinal-évêque dormira saintement du sommeil de la mort, donnant à tous les siècles à venir le témoignage de son perpétuel attachement envers l'aimable Mère de Dieu.

De plus, à l'humble épitaphe qu'il avait composée lui-même et écrite de sa propre main, il avait ajouté ces simples paroles : *Et sicut per manus nostras coronaris in terris, ita per te à Filio tuo coronari merear in cœlis !* O Marie, qui avez été couronnée par mes mains sur la terre, faites de même que je mérite d'être couronné par votre Fils dans les cieux !... Ainsi de tous les grands actes d'un évêque si fructueux en œuvres et en mérites, le seul dont il tient à faire mention et dont il veut que la postérité se souvienne, c'est l'honneur qu'il a eu de couronner la statue de Marie.

Telle a été l'admirable piété du cardinal Pie envers la Très Sainte Vierge.

De jour en jour, nous en avons étudié, pendant tout ce mois, les marques nombreuses et les touchants caractères. Résumons aujourd'hui, en quelques paroles, les diverses manifestations de cette piété si édifiante, afin d'en emporter le souvenir embaumé dans nos cœurs, et d'y conformer ensuite notre piété particulière.

Or la piété du cardinal Pie se signalait par trois

caractères principaux : c'était une piété absolue, une piété filiale, et une piété indestructible.

D'abord une piété absolue. Après Dieu, il aime la Très Sainte Vierge au-dessus de tout ici-bas. C'est à elle qu'il consacra, dès son entrée dans la carrière sacerdotale, sa belle intelligence, son noble cœur, ses études, et ses prédications éloquents qui lui ont valu d'être justement comparé à saint Bernard. Comblé d'honneurs et de succès, appelé dès l'âge de 32 ans à l'administration de l'un des plus beaux et des plus vastes diocèses de la France, le catholique diocèse de Poitiers, élevé ensuite à la dignité de Prince de l'Eglise, c'est à la Très Sainte Vierge que Mgr Pie se plaisait à attribuer toutes les bénédictions et tous les avantages dont il était favorisé. de même qu'un fils se complait à dédier à sa mère tous ses triomphes, et à lui rapporter tous les événements heureux de sa vie.

Imitons, mes Frères, selon qu'il convient à chacun de nous, ce pieux exemple. Que notre piété envers Marie soit absolue et entière. Consacrons à cette auguste patronne notre intelligence, notre cœur, et toutes les facultés de notre âme. Consacrons-lui les paroles de nos lèvres, les accents de nos prières, les échos de nos cantiques et de nos voix. Aimons à chanter ses louanges, et à proclamer son saint nom, ses bontés, ses grandeurs. Et si quelquefois, au milieu des épreuves de notre vie, le bon Dieu nous accorde quelque joie ou quelque succès, sachons reconnaître avec gratitude le doux effet de la protection de Marie, lui disant comme son dévot serviteur : « Vierge Marie,

je proclame que tous les biens me sont venus de votre bonté maternelle. Aussi je ne revendique qu'un titre d'honneur en ce monde, celui de vous appartenir. Je ne voudrais pas connaître en moi un seul atome qui ne fût de vous et à vous ! »

En second lieu, la piété du cardinal envers Marie était toute filiale et toute familière. Avec quelle simplicité pleine de confiance il allait se prosterner devant son autel, toutes les fois qu'il commençait ou finissait un voyage ! Et lorsqu'il dut quitter Notre-Dame de Chartres, avec quel cœur d'enfant il lui disait : « Que votre tendresse me suive partout. Partout je serai à vous, partout je vous appartiendrai ! Avant de m'éloigner, j'ai voulu qu'une lampe de plus fût désormais allumée devant votre image. Elle y veillera aussi longtemps que je vivrai sur la terre, et ne s'éteindra qu'avec mon dernier souffle !... » Elle a donc brûlé pendant 31 ans, la lampe qu'avait allumée le dévot serviteur de Marie, et elle s'est éteinte, au souffle de la mort, le 18 mai 1880.

Qui de nous n'admirerait d'aussi touchants témoignages de piété ! Ah ! soyons, nous aussi, envers la Très Sainte Vierge, d'une piété toute filiale et toute familière. Quand nous allons en voyage, puisque la mort peut nous y surprendre, recommandons à Marie le soin de nos jours et de notre destinée incertaine, afin qu'elle nous accompagne en toutes nos voies. Recommandons-lui ceux que nous aimons, ceux qui sont absents du foyer de la famille, et demandons pour eux tous et pour nous la grâce de faire

heureusement le grand voyage de la vie à l'éternité. Puis surtout, que notre amour pour Marie soit comme une lampe perpétuellement allumée dans notre cœur, et dont la flamme ne s'éteindra qu'avec notre dernier soupir !

Enfin la piété du cardinal Pie était constante, irrévocable, indestructible. La première et la dernière affection de sa vie, ce fut la Très Sainte Vierge Marie ! elle fut la reine de son berceau, la reine de sa jeunesse, la reine de son épiscopat, la reine enfin de son tombeau, comme le prouve la place qu'il a choisie pour sa dépouille mortelle. — C'est ainsi que l'illustre cardinal a justifié, durant toute sa vie, et même jusqu'au delà de la mort, la pieuse et touchante devise de son blason épiscopal : *Tuus sum ego !* Je suis tout à vous, ô Marie !...

Eh bien ! mes Frères, au déclin de ce mois de mai, la belle devise que nous voudrions vous voir prendre, c'est la devise du saint Evêque de Poitiers, c'est la devise de sa consécration perpétuelle à Marie : *Tuus sum ego !*

Oui, prenez cette devise, adolescents, jeunes filles, mères chrétiennes, fidèles de toute condition et de tout âge ! prenez cette devise, afin qu'elle soit comme le cachet de toutes vos œuvres et l'immortelle expression de votre piété indestructible !

Et ce soir, avant de clore notre dernier exercice, que chacun de nous, s'adressant à Marie, lui dise avec le cher et regretté cardinal qui n'est plus : O Marie, Mère aimable, que votre tendresse me suive

partout ! partout je serai à vous, partout je vous appartiendrai ! *Tuus sum ego* : je vous appartiendrai par les affections de mon cœur ! *Tuus sum ego* : je vous appartiendrai par la pureté et l'innocence de mes actions ! *Tuus sum ego* : je vous appartiendrai par ma fidélité à vous honorer et à vous servir ! *Tuus sum ego* : je vous appartiendrai durant mon existence tout entière, je vous appartiendrai à la vie et à la mort, et je veux que désormais rien au monde ne soit capable de rompre la chaîne d'amour qui m'attache irrévocablement à vous ! Ainsi soit-il.

FIN.





## TABLE DES MATIÈRES

---

4 <sup>er</sup> JOUR. — Naissance et jeunesse d'Edouard Pie. — Sa piété envers la très sainte Vierge, et son culte pour Notre-Dame de Chartres. . . . .	4
2 <sup>e</sup> JOUR. — L'abbé Pie séminariste et prêtre. — Ses adieux à Notre-Dame de Chartres. . .	43
3 <sup>e</sup> JOUR. — M <sup>er</sup> Pie à Poitiers. — Discours à Notre- Dame-des-Clefs. . . . .	22
4 <sup>e</sup> JOUR. — Discours pour le couronnement de Notre- Dame-des-Clefs. . . . .	32
5 <sup>e</sup> JOUR. — Acclamations et actions de grâces après la fête du couronnement de Marie. . .	43
6 <sup>e</sup> JOUR. — Discours sur la définition de l'Immacu- lée Conception de Marie. . . . .	52
7 <sup>e</sup> JOUR. — L'Immaculée Conception de Marie attes- tée par la tradition. . . . .	64
8 <sup>e</sup> JOUR. — Opportunité de définir l'Immaculée Con- ception. . . . .	72
9 <sup>e</sup> JOUR. — Lettre pastorale pour la publication du dogme de l'Immaculée Conception.— Allocution pour la consécration d'une chapelle dédiée à Marie Immaculée.	83
10 <sup>e</sup> JOUR. — L'Immaculée Conception comparée à l'arc-en-ciel. . . . .	94

11 <sup>e</sup> JOUR.	— Heureux effets de la proclamation de l'Immaculée Conception. . . . .	106
12 <sup>e</sup> JOUR.	— Marie Reine du Ciel et Reine de la France.	115
13 <sup>e</sup> JOUR.	— Discours à Notre-Dame de Bon-Encontre.	122
14 <sup>e</sup> JOUR.	— Discours à Notre-Dame d'Aquitaine. — Paraphrase de l'Antienne <i>Sancta Maria</i> .	129
15 <sup>e</sup> JOUR.	— Discours à Notre-Dame d'Aquitaine. — Paraphrase de l'Antienne <i>Sancta Maria (suite)</i> . . . . .	136
16 <sup>e</sup> JOUR.	— Marie comparée à Judith, libératrice du peuple de Dieu. . . . .	143
17 <sup>e</sup> JOUR.	— Discours à Notre-Dame du Sacré-Cœur.	152
18 <sup>e</sup> JOUR.	— Discours à Notre-Dame du Sacré-Cœur ( <i>suite</i> ). . . . .	160
19 <sup>e</sup> JOUR.	— Discours à Notre-Dame du Sacré-Cœur ( <i>suite et fin</i> ). . . . .	168
20 <sup>e</sup> JOUR.	— Marie Reine des Apôtres et des Conciles.	174
21 <sup>e</sup> JOUR.	— Homélie sur l'abrègement des épreuves par la prière de Marie. — Confiance en Marie, secours des chrétiens. . .	183
22 <sup>e</sup> JOUR.	— Lettre pastorale sur Notre-Dame de Pitié. — Bénédiction de la chapelle de Notre-Dame du Chêne-Rond. . . . .	195
23 <sup>e</sup> JOUR.	— Lettre pastorale au sujet du couronnement de Notre-Dame de Pitié. . .	204
24 <sup>e</sup> JOUR.	— Homélie pour la solennité du couronnement de Notre-Dame de Pitié. . .	212
25 <sup>e</sup> JOUR.	— Homélie pour la clôture des fêtes de Notre-Dame de Pitié. . . . .	219
26 <sup>e</sup> JOUR.	— Discours pour le couronnement de Notre-Dame de Lourdes. . . . .	224
27 <sup>e</sup> JOUR.	— Discours pour le couronnement de Notre-Dame de Lourdes ( <i>suite</i> ). . . . .	235

155.001

28 <sup>e</sup> JOUR. — Mgr Pie est nommé cardinal. — Discours à Sainte-Marie-de-la-Victoire. . . . .	242
29 <sup>e</sup> JOUR. — Discours prononcé à Rome dans l'église de Notre-Dame du Sacré-Cœur. . . . .	250
30 <sup>e</sup> JOUR. — Piété filiale de Mgr Pie envers sa mère.	257
31 <sup>e</sup> JOUR. — Mort du cardinal Pie. — Epilogue sur les caractères de sa piété envers la Très Sainte Vierge. . . . .	267







